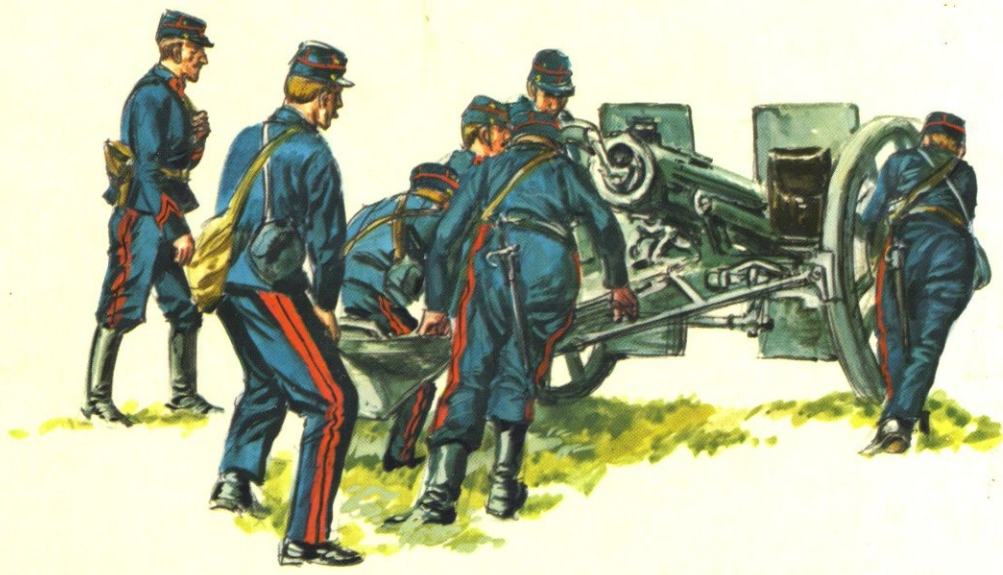
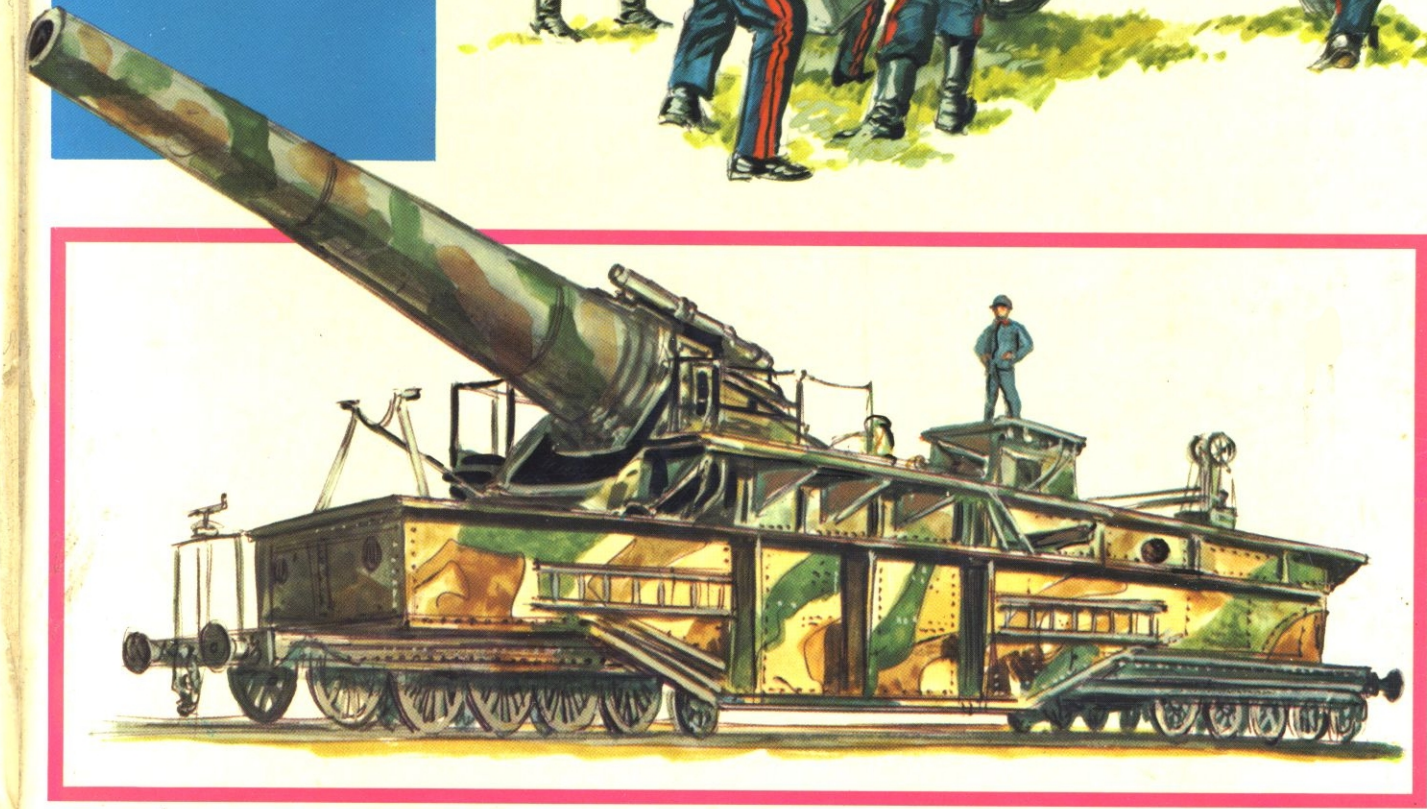
liliane et fred funcken

L'UNIFORME ET LES ARMES DES SOLDATS DE LA GUERRE 1914-1918

2 Cavalerie - Artillerie - Génie - Marine





casterman

L.-F. FUNCKEN

l'uniforme et les armes des soldats de la guerre 1914-1918

2

CASTERMAN

L. & F. FUNCKEN

L'UNIFORME ET LES ARMES DES SOLDATS DE LA GUERRE 1914-1918

DES MÊMES AUTEURS, DANS LA MÊME COLLECTION :

Le Costume et les Armes des soldats de tous les temps

Tome 1 : Des pharaons à Louis XV

Tome 2 : De Frédéric II à nos jours

L'Uniforme et les Armes des soldats du premier Empire

Tome 1 : Des régiments de ligne français
aux troupes britanniques, prussiennes et espagnoles

Tome 2 : De la Garde impériale
aux troupes alliées, suédoises, autrichiennes et russes

L'Uniforme et les Armes des soldats de la guerre 1914-1918

Tome 1 : Infanterie - Blindés - Aviation

L'Uniforme et les Armes des soldats de la guerre 1939-1945

Tome 1 : France, Allemagne, Autriche, U.R.S.S., Tchécoslovaquie, Pologne, Belgique, 1933-1941
Infanterie - Cavalerie - Blindés - Aviation

A paraître :

L'Uniforme et les Armes des soldats de la guerre 1939-1945, tomes 2 et 3

© CASTERMAN 1971. — *Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.*

liliane et fred funcken

L'UNIFORME ET LES ARMES DES SOLDATS DE LA GUERRE 1914-1918

2. Cavalerie - Artillerie - Génie Marine - Services divers

casterman

REMERCIEMENTS

Dans l'avant-propos de notre précédent tome,
nous avons énuméré les autorités et les nombreux amis
qui nous ont aidés à donner à nos lecteurs
une image aussi exacte et aussi détaillée que possible
des combattants du premier conflit mondial.

A cette longue liste de conseillers et d'amis,
nous joignons avec reconnaissance les noms de :

Monsieur Marcel Boulin,
Conservateur du Musée international des Hussards à Tarbes;

le Colonel Grimaldi,
Directeur du Musée national de la Cavalerie italienne;

le Commandant Servais,
du Service historique de l'Armée belge;

Messieurs Eugène Leliepvre,
peintre de l'Armée à Paris,
et Luigi Casali;

Robert Merget,
directeur-éditeur de la « Revue nationale ».

PREMIÈRE PARTIE

LA CAVALERIE

Illusions et désillusions

Au cours de la guerre de 1870, la cavalerie avait joué un rôle très important, particulièrement du côté allemand. Les charges opportunes des escadrons prussiens avaient fortement impressionné les stratèges et révélé les prodigieuses possibilités qu'offraient encore les charges de style Premier Empire en un temps où les armes à feu avaient pourtant considérablement évolué.

En Allemagne se développa une véritable doctrine : la prochaine guerre verrait le triomphe de la cavalerie allemande. Celle-ci, dès lors, fut soigneusement dressée et entretenue dans la conviction du rôle décisif qu'elle allait jouer.

Devant cette menace précise, la France prépara activement sa cavalerie à repousser, par l'offensive, les assauts des innombrables escadrons dont l'ennemi rêvait d'inonder son territoire.

Une arme d'un autre âge

Lors de son accession au trône, l'empereur Guillaume II, cavalier émérite, ordonna de doter de la lance tous les régiments de cavalerie; avant lui, son père Frédéric III avait déjà accordé la lance à sa cavalerie lourde, alors que jusque-là les uhlans seuls en étaient armés. Le Kaiser considérait la lance comme la reine des armes. Cette appréciation était partagée par certains et violemment contestée par d'autres. Ce fut la décision impériale qui, bien sûr, prévalut. Selon la théorie de Guillaume II et de ses partisans, la lance était aussi efficace dans le choc que dans la poursuite. Mais ses adversaires assuraient que, dans la pratique, les cavaliers en proie à l'excitation du combat manqueraient leur cible, ou qu'ils n'oseraient pas, au grand galop, appuyer leur coup de lance de crainte d'être désarçonnés. Enfin, le poids supplémentaire imposé au

CUIRASSIERS FRANÇAIS EN 1914 (I)

1. Première classe, tenue de service, 1914. En grande tenue, plumet. En outre, les 1er et 2e régiments portaient des gants à crispins (manchettes) blancs. — 2. Trompette en tenue de garde, 1914. — 3. Trompette en tenue de campagne, 1914.

1
2
3

cheval par l'adoption de cette arme nouvelle était un argument non négligeable, malgré les efforts que l'on fit pour alléger l'équipement.

La lance, on le voit, provoqua de sérieuses discussions, mais finalement, comme son emploi nécessitait un entraînement intensif, elle devait contribuer à hisser la cavalerie allemande à un très haut niveau, tant sur le plan de l'équitation que sur le plan du moral.

Impressionnée par cette imposante cavalerie, l'armée française, qui avait abandonné la lance depuis la réorganisation de 1872, la rendit à ses dragons dès 1890.

La Grande-Bretagne et la Belgique possédaient leurs régiments de lanciers. La Russie, en plus de ses lanciers, possédait de nombreux régiments de cavalerie armés de la lance.

1914 : la désillusion

On s'attendait à un déferlement impétueux; il n'en fut rien. Jamais Français et Allemands ne s'affrontèrent autrement qu'à l'échelle de la patrouille ou du peloton. En Belgique, où la doctrine de l'offensive avait été sagement laissée aux puissants voisins, le capitaine Galet préconisait la défense utilisant toutes les ressources du terrain. Cet excellent officier suscita, par ses théories prudentes, les réactions virulentes de certains de ses collègues qui ne rêvaient que de charges échevelées, sabres au clair.

C'est dans cet état d'esprit qu'aux premiers jours de la guerre, l'unique division de cavalerie belge, sous le commandement du général de Witte, un chef inné, adoré par ses hommes, se trouva à Haelen, gros village situé sur la route de Saint-Trond à Diest. C'était précisément l'endroit qu'avaient choisi les Allemands pour percer la ligne de défense belge.

Ils étaient 4.000 cavaliers, soutenus par 2.000 chasseurs à pied et une vingtaine de canons. Du côté belge, les guides et les lanciers représentaient 2.400 cavaliers; un bataillon de carabiniers cyclistes et 3 batteries de 75 les appuyaient.

Le 12 août 1914, à huit heures du matin, le combat commença. Tandis que l'artillerie allemande criblait

CUIRASSIERS FRANÇAIS EN 1914 (II)

1. Tenue de campagne, août 1914. — 2. Tenue de repos avec gilet de cuirasse. — 3. Tenue de campagne, août 1914.

1
3
2
L. Funcken

le village de shrapnels, les splendides escadrons de cuirassiers, de uhlans et de hussards chargeaient dans les blés hauts.

Mais les théories du capitaine Galet avaient été entendues : plutôt que de se ruer dans une charge à la Murat, vers une mort certaine, c'est pied à terre que la cavalerie belge attendit la ruée. A la fin de la journée, 3.000 cavaliers allemands jonchaient les moissons piétinées et le reste refluait en pleine déroute. Les pertes des Belges étaient presque dix fois moindres. Ce succès éclatant ne fut pas exploité car un ordre stupide fit franchir à pied, par une brigade d'infanterie de renfort, les quinze kilomètres qui la séparaient du champ de bataille, alors qu'il existait une voie ferrée parfaitement praticable.

La doctrine française

En France comme en Allemagne, la cavalerie n'avait pas oublié ses glorieuses traditions, et des désastreuses expériences de 1870 ne subsistait que le souvenir des charges héroïques de Reichshoffen, de Rezonville ou du calvaire d'Illy à Sedan.

La doctrine de l'offensive, qui seule permettrait de dominer et de vaincre la redoutable cavalerie allemande, avait été adoptée par l'immense majorité des officiers, qui étaient parvenus à communiquer à leurs hommes leur foi et leur enthousiasme.

La lance en France

Si les Français donnèrent la lance à douze régiments de dragons en réplique aux initiatives de l'empereur d'Allemagne, il faut pourtant préciser que cette arme ne fut tout d'abord accordée qu'aux cavaliers du premier rang des escadrons — par fidélité, peut-être, à l'opinion pertinente du duc de Rohan qui, deux cents ans plus tôt, disait : « La lance ne fait effet que par la raideur de la course du cheval, et encore il n'y a qu'un rang qui puisse s'en servir, tellement que leur ordre ne doit être de combattre en haie, ce qui ne peut résister aux escadrons; et si elles combattaient en escadrons, elles feraient plus d'embarras que de service. »[1]

1. Extrait du *Traité de guerre* dédié à Louis XIII.

CUIRASSIERS FRANÇAIS EN 1914 (III)

1. Tenue de garde. — 2. Tenue de campagne, octobre 1914. — 3. Sous-officier en tenue de garde.

Le cuirassier se mue en fantassin : 4. Novembre 1914. — 5. Novembre 1914; le casque a perdu son cimier. — 6-7. Décembre 1914.

1
2
3
4
5
6
7

Comme en Allemagne, la lance avait en France ses partisans et ses adversaires. Ces derniers faisaient valoir qu'après 1870 les lanciers avaient été supprimés pour avoir fait la démonstration évidente de leur inefficacité, mais les partisans de la lance surent leur opposer des arguments, apparemment plus solides, parmi lesquels l'exemple de l'Allemagne. On prétendait aussi que la lance inspirait confiance à celui qui la portait et qu'elle était la meilleure des pointes puisque la plus longue.

Par contre, il était impossible de nier la difficulté de son maniement pour un cavalier peu entraîné; aussi veilla-t-on à ce que les nouveaux lanciers acquièrent toute l'habileté désirable. La lance fut allégée et fabriquée en bambou mâle du Tonkin, à la fois souple et résistant.

Ainsi armés, les dragons furent considérés comme plus confiants, plus puissants dans le choc, plus efficaces dans l'attaque comme dans la poursuite.

Les menaces de guerre se précisant, on accrût considérablement l'emploi de la lance en la distribuant à tous les dragons ainsi qu'aux chasseurs à cheval et aux hussards, en 1913.

Toutefois, la distribution n'en était pas terminée en 1914 et, à part les dragons, beaucoup de régiments n'en furent jamais pourvus.

La cavalerie partit en guerre avec un moral élevé et une pleine conscience de sa valeur, persuadée que la cavalerie adverse ne pèserait pas lourd devant ses sabres et ses lances.

« La cavalerie agit par le mouvement »

C'est à cette phrase que pouvait se résumer la tactique de la cavalerie française. Le choc rapide et décisif avait priorité sur le feu, et le combat à pied, à la carabine, ne devait être employé que dans des circonstances exceptionnelles.

En fait de mouvement, la cavalerie en eut plus qu'elle n'en espérait. Elle s'épuisa dans sa quête d'un ennemi qui se dérobait systématiquement.

Sans but et sans utilité, la cavalerie française couvrit des centaines de kilomètres sur les routes de Belgique, usant jusqu'à la corne les sabots de ses chevaux harassés. Imprudence d'autant plus

CUIRASSIERS FRANÇAIS 1915-1918

1-2. Officier et soldats en tenue de campagne bleu horizon avec l'équipement de l'infanterie. — 3. Tenue de campagne à cheval, 1915-1918. — 4. Première tenue bleu horizon, 1915.

4
2
3
1

grave que les malheureuses bêtes, victimes de la loi de deux ans, n'avaient connu aucun répit entre les grandes manœuvres et l'arrivée des nouvelles recrues. Leur état physique les rendait incapables d'un effort aussi considérable.

Cette loi du service de deux ans s'avéra à tel point néfaste aux hommes comme aux chevaux qu'elle fut abrogée. On en revint à l'ancien service de trois ans.

Il fallut faire son deuil des charges brillantes, faute d'un adversaire à sabrer.

Comment expliquer cette prudence des Allemands? On a avancé que ces derniers avaient, plus que les Français, la notion exacte de la puissance dévastatrice de l'arme à feu et qu'ils prêtaient à l'adversaire l'intention de les attirer, par ses provocations, sous le feu de l'infanterie.

C'est en tout cas ainsi que procédèrent les Allemands, dont les escadrons se retirèrent toujours devant les escadrons français pour les entraîner vers les mitrailleuses de leur infanterie.

Un écrivain français[1] a décrit avec flamme les combats des premiers mois de la guerre. Partout les patrouilles françaises et quelques cavaliers font tourner bride à des pelotons allemands. Certes, l'auteur est cocardier, sans la moindre complaisance pour les Allemands; mais les faits qu'il rapporte sont indubitablement véridiques : il précise le lieu, la date, l'identité des acteurs de ces mini-épopées.

Il serait néanmoins ridicule de taxer la cavalerie allemande de couardise. A l'explication que nous avons donnée de son extrême circonspection, peut-être faut-il ajouter la crainte — justifiée — de voir fondre ses escadrons s'ils entraient dans le tourbillon de la *furia francese*.

En un mot, les deux cavaleries déçurent. L'allemande en manquant une magnifique occasion de changer la retraite de Belgique en déroute; la française par son incapacité d'exploiter la victoire de la Marne avec ses chevaux morts de fatigue.

Faute d'avoir réussi à imposer à l'Allemagne sa tactique toute en manœuvres et mouvements offensifs, la France dut se résigner à retirer vers l'arrière ses grandes unités de cavalerie et à les y

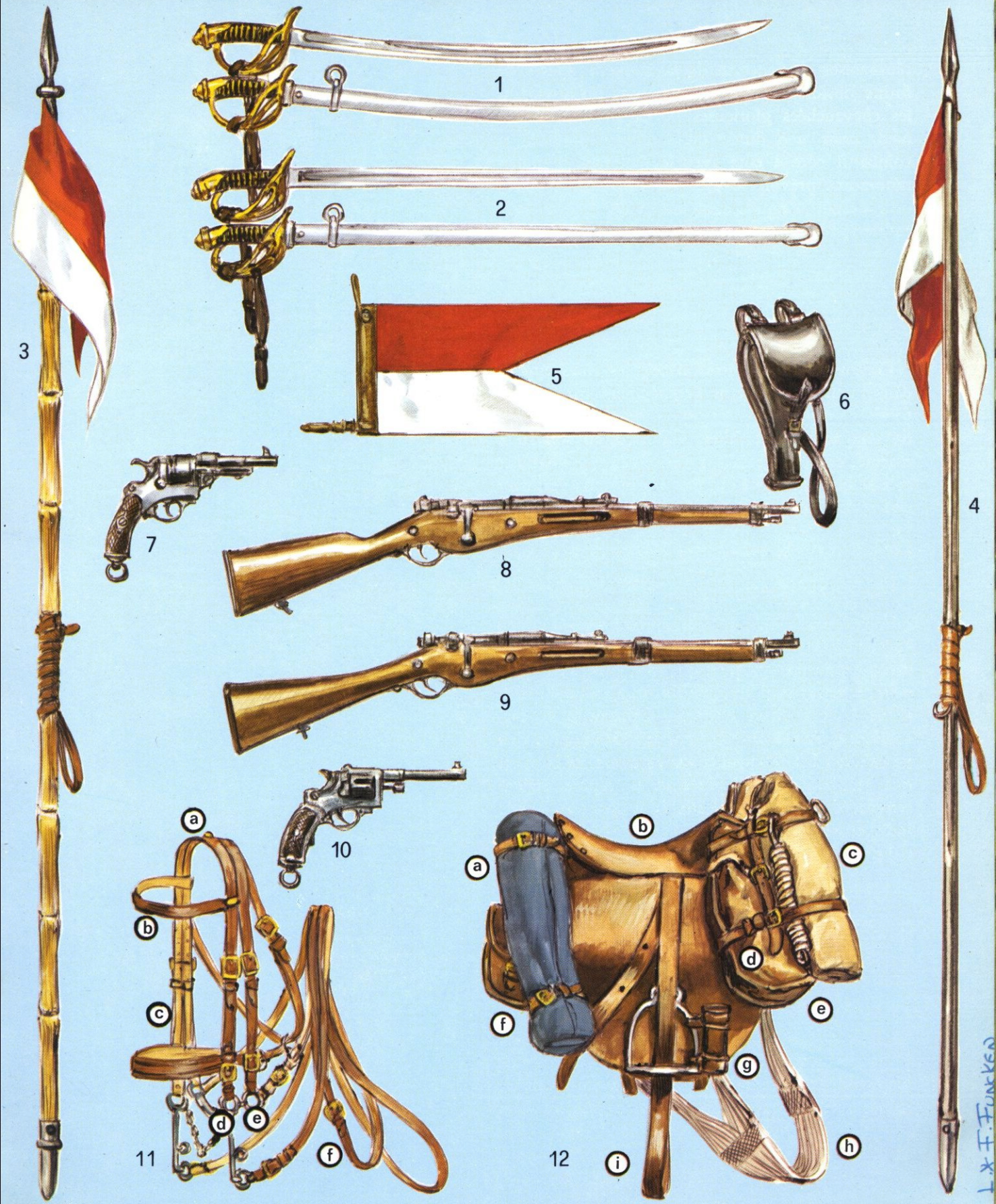
1. Marcel Dupont, dans *Sabre au poing!*, 1931.

CAVALERIE FRANÇAISE
ÉQUIPEMENT ET ARMEMENT

1. Sabre modèle 1822 modifié 1882. — 2. Sabre modèle 1896. — 3. Lance en bambou modèle 1890. — 4. Lance en tube d'acier modèle 1913. — 5. Flamme de lance. — 6. Étui à revolver. — 7. Revolver modèle 1873, calibre 11 mm. — 8. Carabine modèle 1890. — 9. Carabine de cuirassier modèle 1890. — 10. Revolver modèle 1892, calibre 8 mm.

11. Bride : a) patte de têtière; b) frontal; c) licol; d) mors de bride; e) mors de filet; f) rênes.

12. Sellerie : a) manteau roulé; b) selle; c) sac à distribution; d) sacoches garnies; e) corde à fourrage; f) poche à fer (deux fers et seize clous); g) botte de lance à l'étrier droit; h) sangle; i) étrivière.


1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
a
b
c
d
e
f
12
a
b
c
d
e
f
g
h
i

réorganiser en fonction de la nouvelle guerre de forme obsidionale qui se préparait. En attendant les chevauchées glorieuses, le cavalier fut mis à pied, pour une durée qu'il espérait limitée, et combattit côte à côte avec le fantassin. Il fallait néanmoins prévoir le jour où la percée décisive nécessiterait la rapide exploitation du succès par la cavalerie. Jusqu'en 1918, la cavalerie fut tiraillée entre cette nécessité et celle de tenir les tranchées, avides dévoreuses d'hommes.

En 1916, chaque division de cavalerie fut renforcée d'automitrailleuses et d'autocanons, ébauche de l'actuelle cavalerie blindée.

Comme pour les autres armes, les changements dans l'uniforme et dans l'équipement furent profonds. Il était temps, car après les premiers mois de campagne, le cavalier, à l'instar de son frère d'armes de l'infanterie, avait commencé à s'habiller et à se protéger du froid par des moyens vraiment peu réglementaires. Peaux de biques, vestes d'automobiliste, tout ce qui pouvait tenir chaud était endossé. On vit même des cuirassiers remplacer leur gilet de cuirasse par une imposante peau de mouton. Les casques de cuirassiers et de dragons portaient des crinières tressées du plus curieux effet. Les cimiers étaient supprimés et les couvre-casques rajustés tant bien que mal, lorsqu'en 1915, enfin, apparut le nouvel uniforme. Casque Adrian, tissus bleu horizon ou kaki, baïonnette et cartouchières de l'infanterie, sauf la dorsale, plus rien ne différenciait le cavalier du fantassin, si ce n'est que les bandes molletières et la capote étaient remplacées par les houseaux et le manteau ample indispensables à cheval.

Lorsque la guerre toucha à sa fin, les cavaliers remontés en selle ne connurent pas les charges exaltantes dont ils rêvaient depuis quatre ans. Seuls quelques escadrons privilégiés feront une dernière démonstration, rendant à la cavalerie la place d'honneur qu'elle avait jadis tenue sur les champs de bataille. Ce seront les dernières charges victorieuses du 4e escadron du 10e chasseurs sur le plateau de Chaudun, le 30 mai 1918; du 1er escadron du 7e hussards à Mareuil, le 22 août; la prise de Naplouse, le 21 septembre, par deux escadrons de chasseurs d'Afrique et un de spahis sous les yeux

DRAGONS FRANÇAIS EN 1914

1. Trompette en grande tenue de service. — 2-3. Tenue de campagne. — 4. Officier (tunique noire). — 5. Brigadier, octobre 1914.

2
1
3
4
5

admiratifs de l'armée de Palestine; enfin, Uskub[1] enlevée aux Bulgares, le 29 septembre, par les 1er et 4e chasseurs d'Afrique et le régiment de marche de spahis marocains.

Les cavaliers français s'étaient bien montrés dignes de leurs illustres ancêtres des vieilles épopées.

La cavalerie française en 1914

Les troupes de cavalerie se composaient principalement de 81 régiments stationnés en France. Ils étaient à quatre escadrons actifs et un escadron de dépôt.

L'escadron actif comprenait 5 officiers, 147 sous-officiers, brigadiers et cavaliers, et 165 chevaux.

Avec ses cinq escadrons, le régiment représentait une force de 785 hommes dont 35 officiers. Il y avait 770 chevaux de troupe et 48 chevaux d'officiers.

La cavalerie d'Afrique alignait treize régiments. Stationnés en Algérie et en Tunisie, ils étaient organisés sur le même principe que les régiments métropolitains, à part les spahis dont les régiments comptaient au moins cinq escadrons actifs.

Les anciennes désignations de cavalerie lourde, de ligne et légère avaient disparu, mais certaines différences assez marquantes pour rappeler ces trois types de cavalerie subsistaient entre cuirassiers, dragons, chasseurs et hussards.

L'instruction du cavalier

Plus longue que celle du fantassin, l'instruction du cavalier commençait le 1er octobre. Elle consistait, jusqu'au printemps, en exercices intensifs destinés à familiariser l'appelé à la pratique du sabre, du tir, de la voltige et surtout à celle, difficile, de l'équitation, nommée école à cheval.

1. Aujourd'hui Skopje, en Yougoslavie, capitale de la république de Macédoine.

DRAGONS FRANÇAIS 1915-1918

1. Dragon en tenue de campagne avec la veste. — 2. Tenue de campagne avec le manteau. La lance fut conservée par les dragons pendant une grande partie de la guerre.

1
2
L. & F. Funcken

Au printemps, la recrue déjà dégrossie passait à l'école d'escadron, première étape du service en campagne qui se terminait par les grandes manœuvres. Le jeune soldat arrivé à ce stade n'en était pas pour autant un cavalier accompli, et le service de trois ans fut réinstauré afin de lui assurer la longue et patiente éducation qui lui était nécessaire.

Le cheval

L'éducation du cheval était, elle aussi, un problème très important. Il fallait au moins deux ans pour faire d'un jeune cheval un bon cheval de guerre. La remonte, c'est-à-dire le service chargé de fournir à l'armée les bêtes nécessaires[1], avait une tâche énorme et difficile à remplir, d'autant plus que l'élevage français avait baissé considérablement depuis l'apparition de la locomotion automobile et que, précisément, l'imminence de la guerre nécessitait un accroissement immédiat du nombre des chevaux. De 160.000 en 1913, ce nombre allait passer à 187.317 en 1914. Un cheval de guerre coûtait en moyenne 1.200 francs-or[2].

Les régiments

Jusqu'en 1913, le casque avait été l'apanage des cuirassiers et des dragons. Après plusieurs essais, un casque spécial fut adopté pour la cavalerie légère, à l'exception des chasseurs d'Afrique et, bien entendu, des spahis.

Ce modèle 1913 ressemblait en fait au casque des dragons, mais il avait un cimier moins élevé. Son bandeau de cuivre s'ornait d'un cor de chasse en maillechort[3] pour les chasseurs, d'une étoile à cinq branches de même métal pour les hussards.

Beaucoup plus coûteux que le shako, il avait évidemment l'énorme avantage de protéger le crâne des coups de sabre et, assurait-on, des shrapnels.

1. Remplacé en 1926 par l'administration des haras.
2. A titre de comparaison, le revenu minimum imposable d'un célibataire était de 5.000 francs en 1917.
3. Alliage de cuivre, de zinc et de nickel, dont la couleur varie du jaune pâle au blanc argent.

CHASSEURS À CHEVAL FRANÇAIS EN 1914

1. Chasseur du 5e régiment avec le casque nouveau modèle. — 2. Tenue de campagne. — 3. Maréchal des logis. — 4. Officier avec le casque nouveau modèle.

1
2
3
4
L. & F. FUNCKEN

Peu de régiments eurent l'occasion de l'expérimenter au combat, la distribution n'en ayant jamais été terminée. Pourtant, il est certain que le 14e régiment de hussards et le 5e régiment de chasseurs à cheval connurent, ainsi coiffés, le baptême du feu.

Les cuirassiers

Forts de douze régiments, les « gros frères » portaient, en plus de leur spectaculaire casque modèle 1872 modifié en 1874, la cuirasse qui leur avait été rendue en 1883. Cette pièce défensive, fabriquée en acier chromé, était réputée impénétrable aux balles au-delà d'une distance de trois cents mètres.

Leur armement : le sabre modèle 1854 modifié 1880 et la carabine spéciale de cuirassier modèle 1890 du calibre de 8 mm. Le dessin de la crosse différait de celui de la carabine classique et sa plaque de couche était faite de deux épaisseurs de cuir destinées à permettre le tir avec la cuirasse, sans la rayer et sans glisser.

Le revolver était réservé aux sous-officiers, officiers, trompettes et sapeurs.

La taille du cuirassier devait se situer entre 1,70 m et 1,85 m. En considérant qu'un cavalier pesait 75 kg en moyenne, le cheval portait, une fois son maître complètement équipé, un poids de 128 kg. En campagne, le casque et la cuirasse étaient recouverts d'une housse en toile beige ou gris bleu.

Les dragons

On comptait 32 régiments de dragons en 1914. Leur casque modèle 1873 était identique à celui des cuirassiers, mais sans la houppette et avec un plumet plus petit pour la grande tenue. Cuirassiers et dragons avaient le même couvre-casque.

Le même sabre aussi, et c'est la lance qui était l'arme particulière des dragons depuis qu'on en avait fait les nouveaux lanciers. Il existait deux modèles :

1° la lance modèle 1890, en bambou royal du Tonkin de l'espèce mâle, longue de 2,90 m et à lame d'acier quadrangulaire; elle reposait sur son sabot métallique dans la botte de lance en cuir fixée à l'étrier droit;

CHASSEURS À CHEVAL FRANÇAIS 1914-1917

1. Trompette avec le couvre-shako. — 2. Trompette en grande tenue. — 3. Chasseur, 1917.

1
2
3
L. & F. Funerlin

2° le modèle 1913 à hampe en tube d'acier tréfilé de 2,978 m.

La carabine du modèle 1890, calibre 8 mm, était dépourvue de baïonnette afin de compenser le poids de la lance[1]. Pour cette raison également, aucun outil individuel n'avait été accordé aux cavaliers.

Un dragon mesurait entre 1,64 m et 1,74 m, pesait en moyenne 70 kg. Avec l'équipement complet et son cavalier, le cheval portait 115 kg.

Les chasseurs à cheval

Comme coiffure, les chasseurs avaient le shako modèle 1874 en drap bleu ciel. Il était orné du cor de chasse en cuivre, que surmontait une cocarde tricolore métallique, elle-même surmontée d'un plumet vert noir en grande tenue ou du pompon à la couleur de l'escadron. En 1914, on utilisait un couvre-shako.

L'armement, semblable à celui des dragons, comprenait la lance modèle 1913 en tube d'acier cylindrique aux deux extrémités, mais tronconique en son milieu sur une longueur de 1,60 m. Quoique censés être entièrement dotés de la lance, les 23 régiments de chasseurs n'en possédèrent pas tous, tels le 5e chasseurs de la 5e division de cavalerie[2] ou les 1er et 20e chasseurs de la 7e division[3].

Le sabre dit de cavalerie légère, modèle 1883 à lame droite, était le sabre réglementaire, mais il fut en usage simultané avec un autre modèle de sabre plus ancien, à lame courbe, appelé modèle 1822 modifié 1882, le plus souvent reproduit par les illustrateurs militaires.

Il est intéressant de connaître sa provenance et ses transformations successives à travers près d'un siècle[4] :

1822 : le sabre de cavalerie légère 1816 est modifié par la suppression du quillon.

1. Plus tard, cependant, cette lacune sera comblée dans toute la cavalerie.
2. Calot et Robert, *Les Uniformes de l'armée française.*
3. Général V. d'Urbal, *Souvenirs et Anecdotes de guerre, 1914-1916.*
4. Nous devons cet « arbre généalogique » du sabre de la cavalerie légère à l'amabilité de M. Marcel Boulin, conservateur du Musée international des hussards, à Tarbes.

HUSSARDS ET CHASSEURS À CHEVAL FRANÇAIS EN 1914

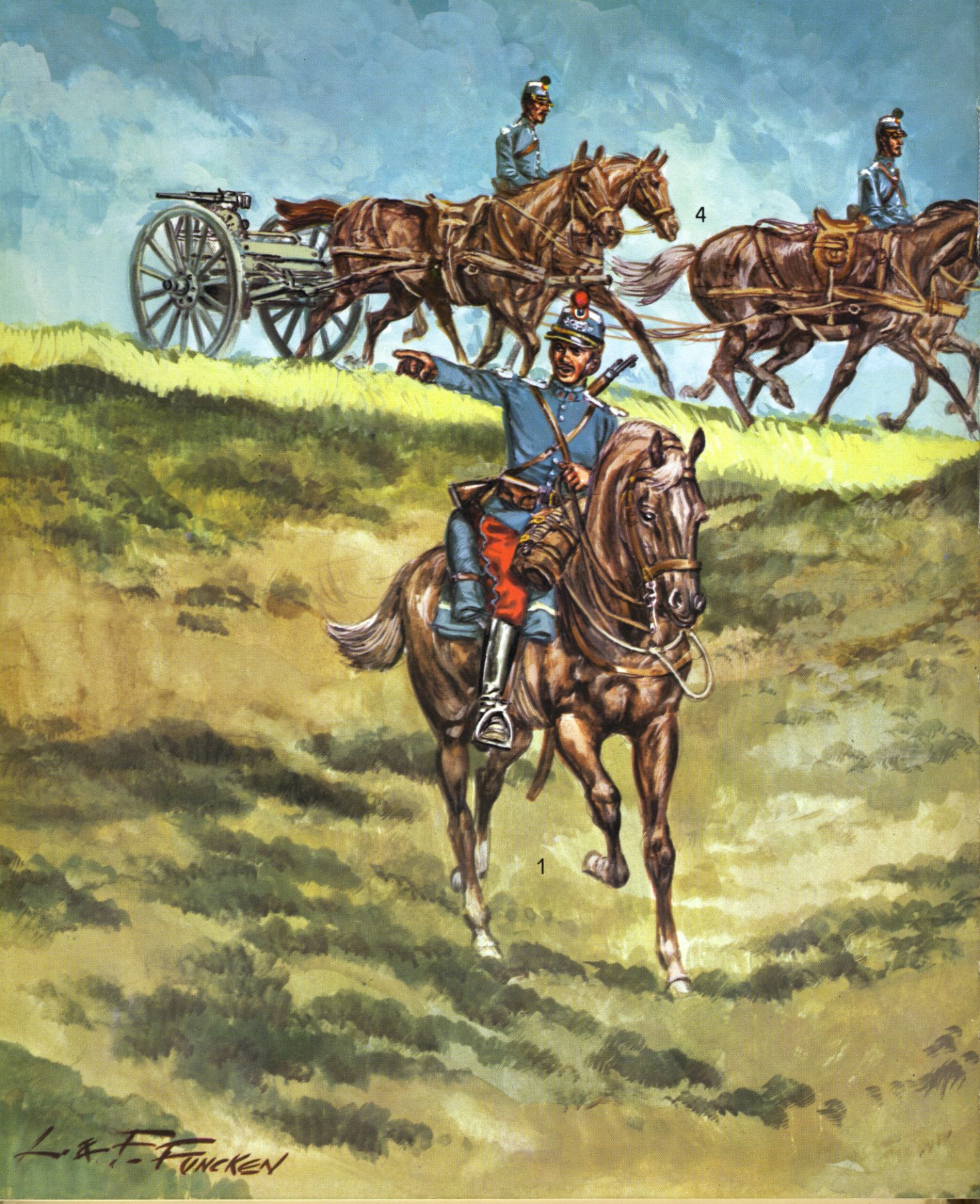
1. Trompette de hussards, 1914. — 2. Trompette de chasseurs avec le casque modèle 1913. — 3. Shako des chasseurs. — 4. Shako des hussards. — 5. Casque modèle 1913 des chasseurs. — 6. Casque modèle 1913 des hussards.

7-8-9-10-11. La couleur du pompon indiquait le numéro de l'escadron : 1er : bleu, 2e : rouge, 3e : vert, 4e : bleu ciel, 5e : jaune.

HUSSARDS FRANÇAIS EN 1914 (pp. 30-31)

1. Cavalier. — 2. Lieutenant avec couvre-shako. — 3. Première classe. — 4. Mitrailleuse de cavalerie.

L. & P. FUNCKEN


4
1
L. & F. FUNCKEN

2
3

1882 : suppression d'un des deux anneaux du fourreau. Seul subsiste l'anneau supérieur.

1882 : Naissance du modèle à lame droite, avec le fourreau à un seul anneau. Il ne parviendra jamais à détrôner son aîné à lame courbe et finira comme sabre d'exercice à pied ou de sortie en ville.

Décidément plein de séduction, le vieux sabre courbe sera encore porté par beaucoup d'officiers en 1939!

Les hussards

Les 14 régiments de hussards ne se différenciaient guère des chasseurs, sinon par le « nœud hongrois », qui remplaçait chez eux le cor de chasse, et le galon de pourtour supérieur en laine blanche. L'armement était identique.

Chasseurs et hussards mesuraient entre 1,59 m et 1,68 m. Leurs montures avaient une charge d'environ 107 kg.

Les chasseurs d'Afrique

Recrutés parmi les Français d'Algérie et les engagés volontaires français, les quatre régiments de chasseurs d'Afrique ressemblaient fortement aux chasseurs et aux hussards de la métropole. La différence la plus notable résidait dans leur large ceinture de laine rouge.

Les spahis

Comme échappés d'une fantasia, les prestigieux spahis étaient au nombre de 9 régiments — 7 algériens et 2 tunisiens — et se recrutaient presque exclusivement parmi les indigènes de l'Afrique du Nord. Les cadres seuls étaient français. On les vit cavalcader et sabrer superbement dans les Flandres belges, où l'hiver les surprit et les mua en pathétiques loqueteux, transis par les intempéries d'un climat auquel ils ne pouvaient s'adapter.

CHASSEURS D'AFRIQUE ET HUSSARDS

1. Chasseur d'Afrique, 1914. — 2. Hussard, 1916-1918. — 3. Chasseur d'Afrique, 1918. — 4. Trompette des chasseurs d'Afrique, 1914.

1
2
3
4

Harnachement de la cavalerie

A l'exception des spahis équipés à l'orientale, tous les cavaliers avaient l'équipage de cheval du même modèle : la selle et les sacoches, devant lesquelles se plaçaient le sac à distribution d'avoine, la musette-mangeoire et les vêtements de corvée.

Dans les sacoches se logeaient une infinité d'objets nécessaires tant à la toilette du cheval qu'à celle du cavalier, ainsi que la gamelle et le repas froid, du café, du sucre, un matériel d'entretien pour la cavalerie, des cartouches, une brosse à habit et un pétard explosif.

A l'arrière de la selle, le manteau gris de fer bleuté était roulé et plié en forme de fer à cheval. A droite de la selle se trouvait la poche à fer contenant une demi-ferrure et seize clous, et même des crampons à glace en hiver. De l'autre côté, un boucleteau où s'introduisait le sabre.

Le harnais de tête était en cuir brun, avec des boucles de cuivre. Étriers, mors et éperons étaient en acier.

Le bleu horizon

A partir d'avril 1915, la cavalerie de France fut uniformément vêtue de bleu horizon. Les écussons, bleu foncé pour tous, possédaient les seules distinctives suivantes :

	Numéros	*Soutaches*
Cuirassiers	garance	garance
Dragons	blancs	blanches
Chasseurs	verts	vertes
Hussards	bleu céleste	bleu céleste

Devenus régiments de cuirassiers à pied en 1916, les 4e, 5e, 8e, 9e, 11e et 12e cuirassiers adoptèrent intégralement la tenue de l'infanterie. Seul demeura l'écusson bleu foncé, à trois soutaches et numéro écarlate.

Il est à noter que, contrairement à l'écusson jonquille de l'infanterie qui disparut très vite[1], l'écusson bleu foncé de la cavalerie subsista.

1. Voir le tome Ier de *L'Uniforme et les Armes des soldats de la guerre 1914-1918.*

CAVALERIE D'AFRIQUE

1. Spahi. — 2. Chasseur marocain. — 3. Spahi sénégalais

1
2
3
L. XF. FUNCKEN

La cavalerie belge

Au début de la guerre, la cavalerie belge alignait 10 régiments à 4 escadrons, dont 6 se répartissaient comme suit entre les 6 divisions d'armée :

1re division d'armée : 3e régiment de lanciers;
2e » » : 4e » de chasseurs à cheval;
3e » » : 2e » de lanciers;
4e » » : 1er » de lanciers;
5e » » : 2e » de chasseurs à cheval;
6e » » : 1er » de chasseurs à cheval.

Les quatre autres régiments formaient une division de cavalerie indépendante, comprenant 2 brigades.

1re brigade : 1er et 2e régiments des guides;
2e brigade : 4e et 5e régiments de lanciers.

L'uniforme

Depuis 1863, la cavalerie était uniformément revêtue du dolman à collet droit, orné sur le devant de six généreux brandebourgs de laine.

Les deux régiments des guides échappèrent seuls à cette monotonie désolante qui faisait fi, en outre, de toutes les traditions respectées jusque-là.

Le pantalon de cheval du type dit « Lasalle », en souvenir du célèbre général de la Garde impériale de Napoléon Ier, fut adopté pour tous les régiments.

L'uniforme des guides s'inspirait fort heureusement de celui des chasseurs à cheval de la Garde du Ier Empire, dont il empruntait même le colback.

Les lanciers portaient le chapska, originaire de Pologne mais qui ressemblait à celui des uhlans

CAVALERIE BELGE EN 1914

1. Lancier, tenue de campagne. — 2. Guide en tenue de campagne. — 3. Officier des guides en grande tenue. — 4. Gendarme. — 5. Chasseur à cheval.

4
5
1
2
3

au point d'attirer souvent les balles de tireurs belges ou français trop nerveux. Les chasseurs à cheval, coiffés du shako, étaient les seuls à ne pas utiliser la lance.

Ces uniformes d'un autre âge durent être abandonnés et furent remplacés en 1915 par l'habillement entièrement kaki. Seul l'écusson du collet distingua désormais les guides — amarante — des chasseurs — jaune — et des lanciers — blanc.

En attendant, comme ses alliés, les charges qui accentueraient la défaite ennemie, la Belgique instaura en France une école de cavalerie pour sous-lieutenants auxiliaires.

En 1918, des « groupements légers », formés chacun d'un demi-régiment, rassemblaient cavaliers, cyclistes et autos blindées à l'instar de ce qui s'était fait en France sur une beaucoup plus vaste échelle.

La gendarmerie

C'est grâce à la méthode et au sang-froid imperturbable de la gendarmerie que l'armée belge fut, dès le 1er août 1914, au complet de ses effectifs et prête au terrible combat qui se préparait. Tout au long de quatre années de guerre, ce corps d'élite sut s'acquitter de sa tâche ingrate avec une discipline et un courage exemplaires.

Forte de 85 officiers et de 4.240 hommes, la gendarmerie avait pour missions principales : l'escorte du commandant en chef, la garde du Grand Quartier général, le service de la prévôté des six divisions d'armée, de la cavalerie, des forteresses...

Besogne harassante qui ne l'empêcha pas de combattre l'envahisseur tout au long de la pénible retraite, tenant même tête, le 7 octobre 1914, à vingt-cinq contre tout un régiment!

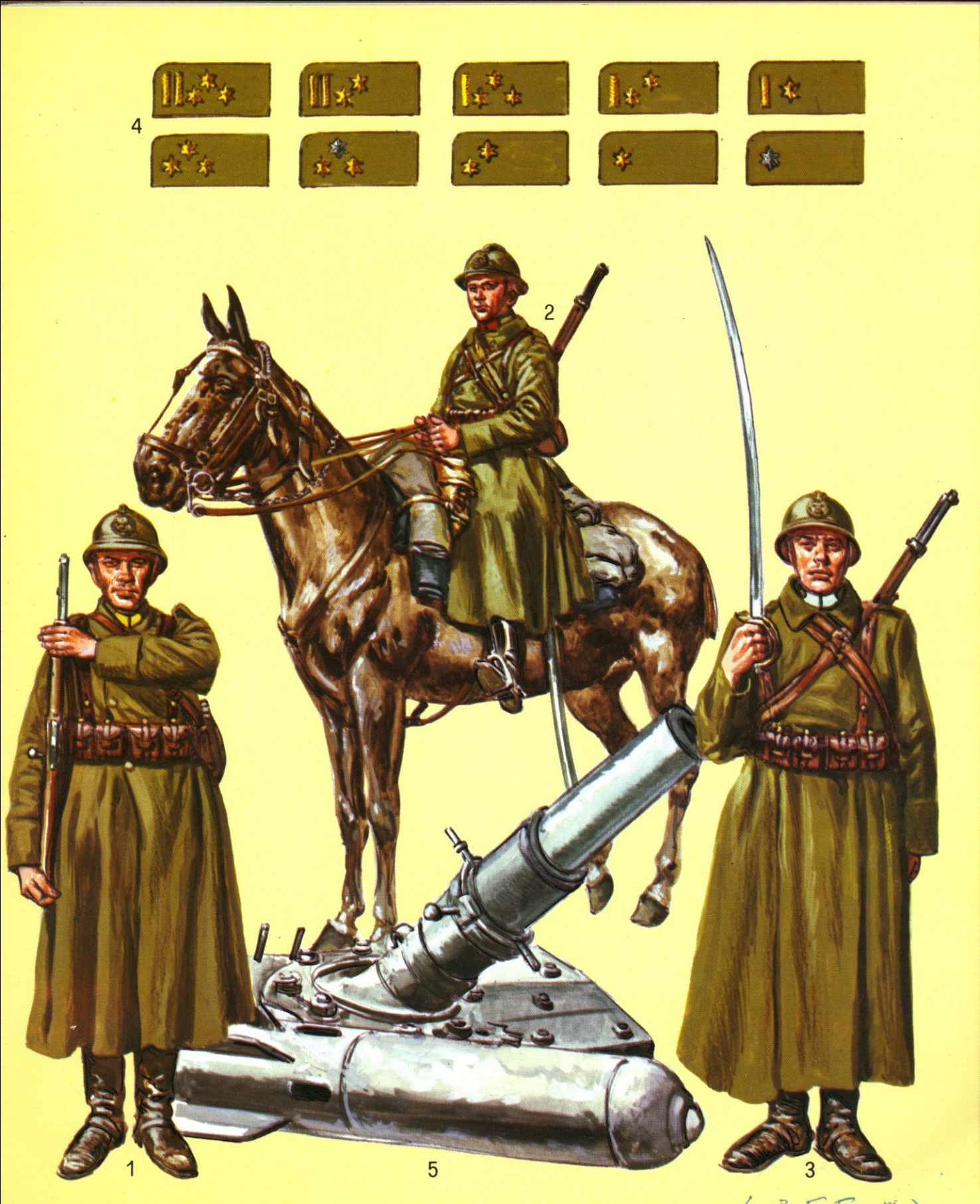
Cette date a été choisie depuis pour célébrer les fastes de l'arme.

CAVALERIE BELGE 1916-1918

1. Chasseur à cheval saluant avec la carabine. — 2. Guide. — 3. Lancier saluant avec le sabre.

4. Rangée du haut, de gauche à droite : lieutenant général, général-major, colonel, lieutenant-colonel, major. Rangée inférieure, de gauche à droite : capitaine-commandant, capitaine en second, lieutenant, sous-lieutenant, adjudant.

5. Mortier de 90 du type Van Deuren et un projectile de mortier lourd.


4
2
1
5
3

La cavalerie anglaise

En 1910, l'Angleterre comptait 6 régiments de lanciers figurant dans l'Army List sous les numéros 5, 9, 12, 16, 17 et 21. Outre ces lanciers, 25 régiments dont trois royaux constituaient une brillante cavalerie revêtue, en temps de paix, d'uniformes aussi variés que magnifiques.

La guerre sur le Continent sonna le glas des chevauchées héroïques et limita pratiquement les actions de la cavalerie britannique à la période de la retraite de Mons en 1914. Le 9e lanciers et le 18e hussards étrillèrent sévèrement les fiers dragons de la Garde de l'empereur Guillaume II.

La doctrine anglaise

Beaucoup moins ambitieuse que celle des Allemands et beaucoup plus réaliste que celle des Français, la tactique anglaise de la cavalerie consistait principalement à protéger le reste de l'armée. Elle avait pour tâche de former un écran d'éclaireurs qui, selon les circonstances, pourrait se fractionner pour se porter rapidement en renfort sur un point plus particulièrement menacé de la ligne de feu. Dans d'autres cas, elle devait s'efforcer d'occuper, avant l'ennemi, une position avantageuse en attendant que l'infanterie vienne s'y installer solidement. Le cavalier anglais était un fantassin monté auquel le cheval donnait une grande mobilité. Il est intéressant de signaler au passage que le gouvernement anglais, quoique sans illusion sur la nationalité de son futur adversaire, n'entraîna jamais ses troupes en vue d'un conflit avec l'Allemagne. Rares étaient les soldats de la B.E.F. capables de reconnaître un Allemand autrement que par son casque à pointe.

CAVALERIE BRITANNIQUE (I)

1. 1er Life Guards, tenue de campagne. — 2. 5e Dragoon Guards. — 3. 5e Dragoon Guards, grande tenue. — 4. Household Battalion.

Insignes : 5. Dragoon Guards. — 6. 4e Hussars (Queen's Own). — 7. 10e Hussars (Prince of Wales' Own Royal). — 8. 9e Lancers (Queen's Royal). — 9. 17e Lancers (Duke of Cambridge's Own).

5
K
DG
7
10TH ROYAL HUSSARS
8
LANCERS
9
OR GLORY
6
QUEENS OWN HUSSARS
MENTE ET MANU
1
2
3
4

Quand, plus tard, le cavalier anglais se risquera à charger « à la française » comme, par exemple, à Cambrai en 1917, il ne récoltera que des échecs sanglants.

Plus efficace sera son intervention sur le front de Palestine durant l'été de 1917. Les divisions de cavalerie y avaient été organisées de façon à leur donner une autonomie de trois jours. Chaque cavalier transportait trois jours de nourriture pour lui-même et deux jours de fourrage pour sa monture. La troisième ration du cheval, les outils de tranchée, les ustensiles de cuisine, etc., étaient transportés dans de légers chariots. Les résultats obtenus par cette cavalerie mobile sur les troupes turques furent spectaculaires et contribuèrent pour beaucoup à l'effondrement de cet allié des Centraux.

La cavalerie de la B.E.F.

En 1914, la « British Expeditionary Force » comprenait une « Cavalry Division », commandée par le major général Allenby. Elle se composait de cinq « Cavalry Brigades » où trouvaient place les régiments suivants :

1re brigade : 2e et 5e Dragoon Guards, 11e Hussars, 1er Signal Troop;

2e brigade : 4e Dragoon Guards, 9e Lancers, 18e Hussars, 2e Signal Troop;

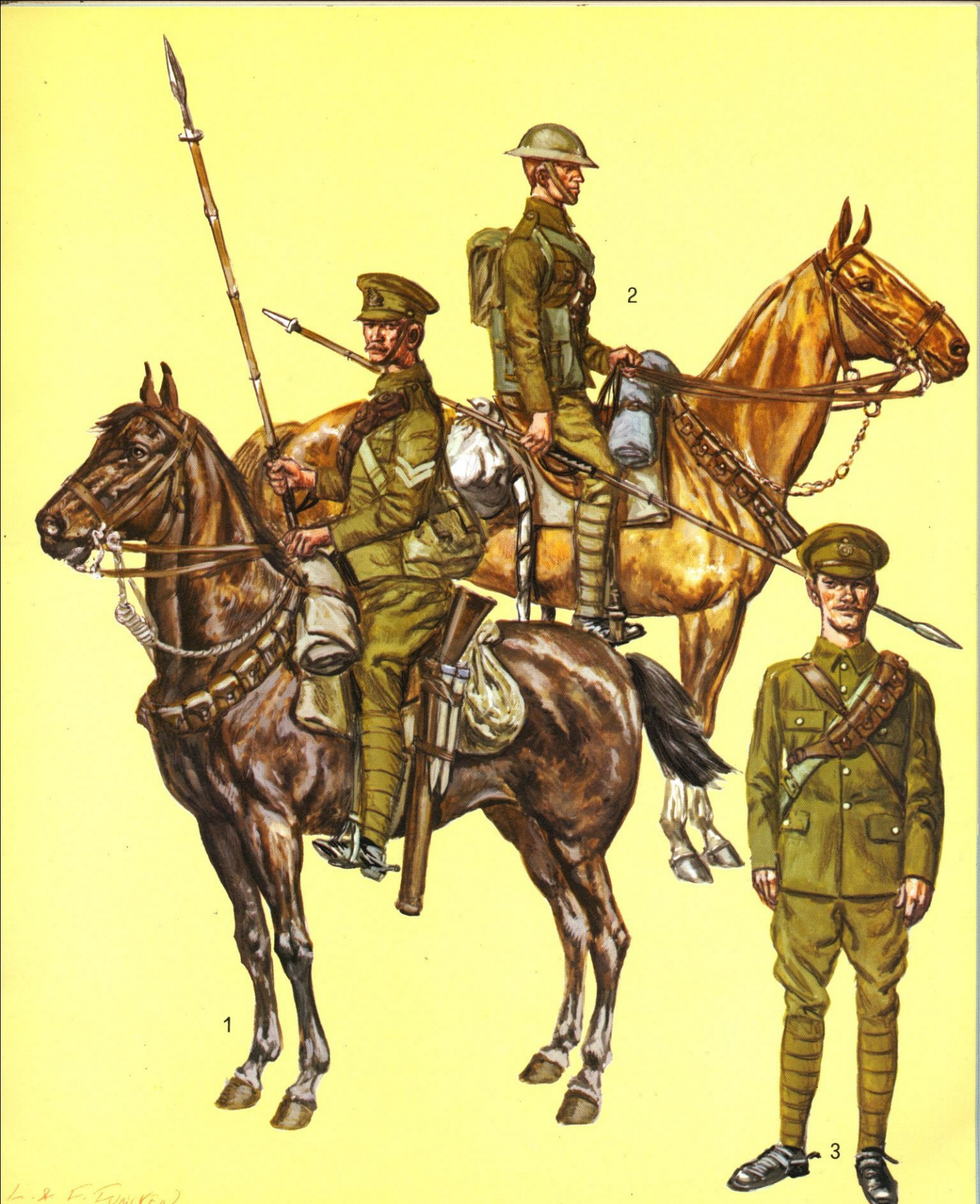
3e brigade : 4e Hussars, 5e et 16e Lancers, 3e Signal Troop;

4e brigade : un régiment composite de Household Cavalry, 6e Dragoon Guards, 3e Hussars, 4e Signal Troop;

5e brigade : 2e Dragoon, 12e Lancers, 20e Hussars, 5e Signal Troop.

CAVALERIE BRITANNIQUE (II)

1. Tenue de campagne, 1914. — 2. Tenue de campagne, 1916-1918. — 3. Cavalier du 13e Hussars.


1
2
3

En outre, un escadron de lanciers ou de hussards était attaché à chaque division d'infanterie de la B.E.F.

Uniforme et armement

L'uniforme de cavalier différait très peu de celui de fantassin[1]. Le casque d'acier de 1916 était peint en kaki, avec une jugulaire en élastique recouvert de tissu.

La carabine était du modèle Short Magazine Lee Enfield à chargeur de dix cartouches. Le sabre, du modèle 1908, avait été spécialement étudié; il était suspendu à la selle dans son fourreau d'acier.

La lance, en bambou royal des Indes, modèle 1868, avait une lame à section triangulaire et un sabot tronconique à l'autre bout de la hampe. En marche, le sabot se plaçait dans une botte de lance en cuir fixée à l'étrier droit. Chaque régiment possédait deux mitrailleuses légères, transportées sur des chevaux de bât.

Outre les lanciers britanniques déjà cités, la Grande-Bretagne disposait des régiments de lanciers de l'armée des Indes : neuf du Bengale, trois de Madras et trois de Bombay.

1. Voir le tome Ier de cet ouvrage.

CAVALERIE BRITANNIQUE
COLONIES ET DOMINIONS

1. Cavalier canadien, 1917-1918. — 2. Cavalier australien, 1918. — 3. Cavalier indien, 1917-1918.

Casquettes et pattes d'épaules : 4. Field-marshal et officiers généraux (ceux-ci sans les bâtons croisés). A droite, patte d'épaule d'officier général auprès du grand état-major. — 5. Officier d'état-major. — 6. Officier des services spéciaux. — 7. Officier des services spéciaux de 2e catégorie. — Pattes d'épaules : 8. État-major. — 9. Dragons, hussards et lanciers. — 10. Military Police. — 11. Royal Artillery (passepoil bleu foncé). — 12. Royal Engineers (état-major). — 13. Royal Engineers (bandes centrales bleu foncé). — 14. Chapelain. — 15. Royal Army Medical Corps. — 16. Vétérinaire (bandes centrales grenat foncé).

17. a) meilleur escrimeur sur vingt hommes; b) meilleur escrimeur d'escadron; c) meilleur escrimeur du régiment. — 18. a) meilleur tireur du peloton; b) meilleur tireur de l'escadron; c) meilleur tireur du régiment.

19. Sabre modèle 1908 et son fourreau.

Insignes : 20. Mounted Rifles (Canada). — 21. Mounted Rifles (Afrique du Sud). — 22. Western Cavalry (Canada).

L. & P. Foncken
19
20
21
22
CANADA
5
WESTERN CAVALRY
17a
17b
17c
18a
18b
18c
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16

La cavalerie russe

La Russie aux énormes territoires alignait une impressionnante masse de cavalerie, forte de 136.000 hommes environ. Mais l'appel aux armes des Cosaques irréguliers pouvait, paraît-il, décupler ce nombre ! Ces intrépides cavaliers étaient si nombreux qu'ils pouvaient, à la suite de chaque régiment régulier, en former un second, voire un troisième.

Pour la guerre, tous les régiments réguliers portaient la tenue de campagne verdâtre, qu'ils soient cuirassiers, hussards, lanciers, dragons ou Cosaques.

Les chevaux, généralement d'assez petite taille, étaient néanmoins extrêmement robustes et réputés capables de « vivre d'à peu près rien ».

L'armement

En plus du sabre classique, le cavalier avait la carabine (à baïonnette) de 3 lignes, soit 7,62 mm.

Avant 1822, tous les régiments étaient armés de la lance, à l'exception des dragons. A partir de 1822, cette arme n'avait plus été accordée qu'aux cuirassiers, uhlans de la Garde et Cosaques, sauf ceux du Kouban et du Terek. En 1914, elle armait toutefois la plupart des régiments et tous les Cosaques irréguliers.

Les Cosaques

Qualifier d'irréguliers ces Cosaques est un pléonasme que nous devons bien utiliser pour les différencier de leurs frères intégrés à l'armée russe. En fait, le mot « Kosak » signifie en russe « soldat irrégulier » qui, à l'origine, était chargé de garder les plaines d'Ukraine pour le compte de la noblesse polonaise. Les petites républiques cosaques avaient alors à leur tête un chef élu, l'hetman ou ataman.

Les trois millions de Cosaques qui vivaient sur le territoire russe recevaient du gouvernement impérial certains privilèges en échange desquels ils devaient servir l'Empire pendant vingt ans.

CAVALERIE RUSSE
TENUE DE PARADE

1. Garde à cheval. — 2. Chevalier-garde. — 3. Dragon (ligne). — 4. Hussard (ligne). — 5. Lancier (ligne). — 6. Lancier (garde). — 7. Cosaque (escorte impériale). — 8. Cosaque (ligne).

1
2
3
4
5
6
7
8

Voïskos, sotnias et atamans

Les diverses communautés cosaques se répartissaient en douze voïskos — armées — commandées chacune par un ataman que désignait le tsar, et subdivisées en un nombre variable de sotnias — escadrons — où l'on entrait à partir de 18 ans.

Les Cosaques du Don étaient de loin les plus nombreux : ils constituaient à eux seuls le quart d'un effectif total d'au moins 500.000 cavaliers. Venaient ensuite les Cosaques du Kouban, d'Orenbourg, de l'Oural, de Transbaïkalie, de Sibérie, du Terek, de l'Amour, d'Astrakhan et de l'Ossouri.

Le costume et les armes

Comme coiffure, le Cosaque portait la papacha. Il revêtait le tcherkestan, sorte de long cafetan bleu ou vert foncé, muni de cartouchières sur la poitrine. Curieux détail, ses bottes molles, en cuir de qualité, étaient dépourvues de talon.

Ses armes favorites : le sabre et la lance.

Le sabre sans garde nommé chachka présentait une lame excellemment trempée, longue et recourbée. On le suspendait à un baudrier de cuir.

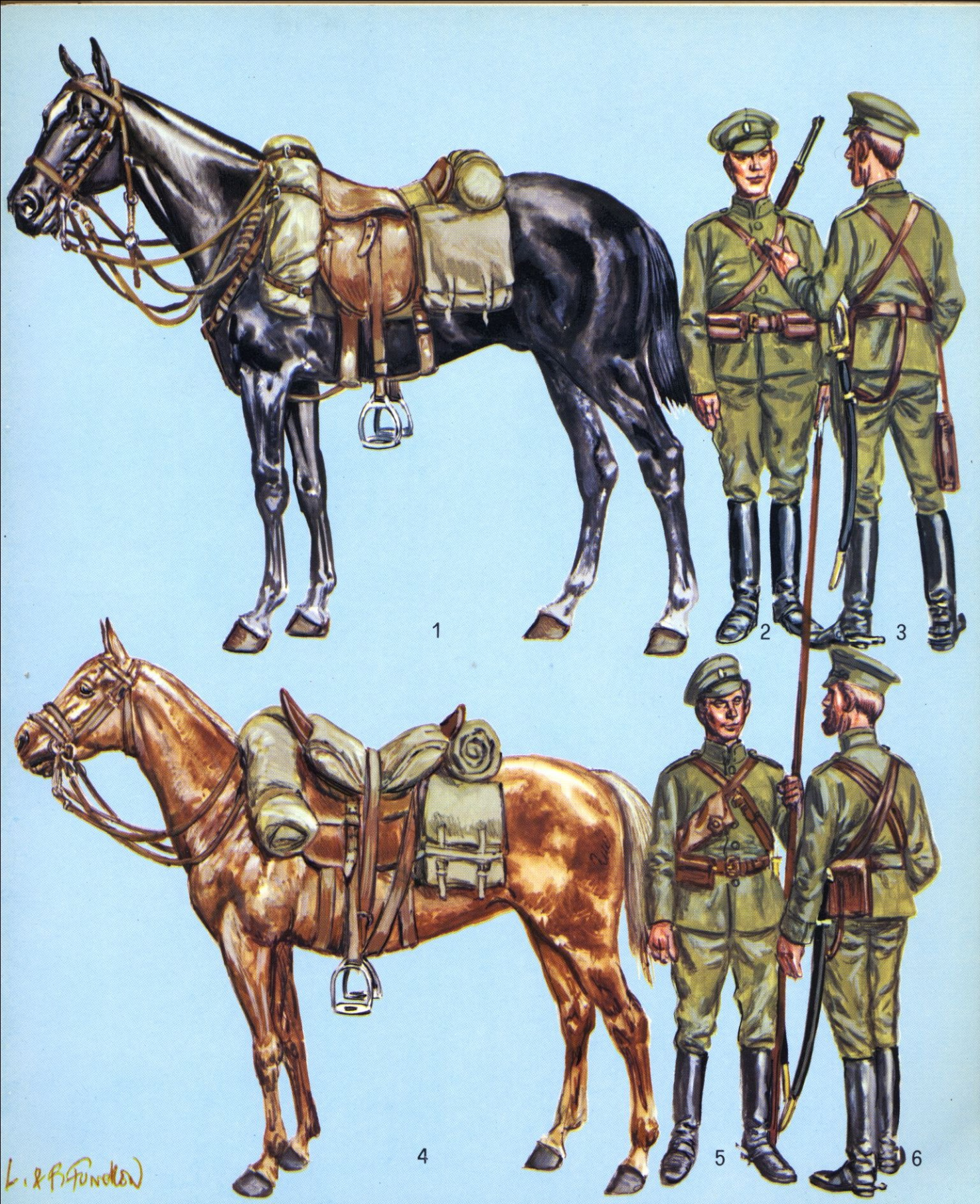
La lance, en bois dur, était longue de 3,30 m et pesait 2,500 kg. Maniée comme un sabre, avec une virtuosité sans égale, elle se projetait vers sa cible par un violent mouvement du bras, contrairement à la méthode des autres lanciers qui pointaient leur lance en la serrant fortement entre le bras et le corps. Un poignard, surtout décoratif, complétait cette panoplie : le kindjal.

Les combats de cavalerie furent beaucoup plus nombreux sur le front de l'Est que partout ailleurs, et les Cosaques y brillèrent, poussant des pointes jusqu'aux abords de Königsberg et menant la vie dure à la cavalerie autrichienne, particulièrement aux hussards hongrois dont la réputation était pourtant excellente.

Une tradition veut que les incursions des Cosaques dans la plaine hongroise y aient introduit une petite plante très commune baptisée « épine moscovite » : leurs chevaux en semèrent les graines qu'ils transportaient dans leurs crinières.

CAVALERIE RUSSE
TENUE DE CAMPAGNE

1. Cheval et sellerie de la ligne. — 2. Cavalier. — 3. Officier. — 4. Cheval et sellerie des Cosaques. Noter la selle très haute. — 5. Cavalier cosaque. — 6. Officier cosaque (sabre sans garde).


1
2
3
4
5
6
L. & B. Fundlow

La cavalerie des autres pays alliés

L'Italie

Solide et réputée pour la souplesse et l'élégance de son équitation, la cavalerie italienne comptait 29 régiments forts de 150 escadrons, soit :

4 régiments de cavalerie de ligne (dragons et **cavalieri**);
10 régiments de lanciers;
18 régiments de chevau-légers (**cavallegeri**)[1].

Tous les régiments de cavalerie légère et de cavalerie de ligne portaient la lance à hampe de bois avec botte de lance aux deux étriers.

Commune à toutes les troupes de cavalerie, la carabine modèle 1891 se portait dans un étui suspendu à l'arrière de la selle, côté droit. Du côté opposé pendait le sabre. Une section de mitrailleuses accompagnait chaque régiment.

Restée inactive pendant longtemps, la cavalerie italienne intervint brillamment dans la plaine de Gorizia et aida à la capture de 15.000 Austro-Hongrois. On la vit encore combattre sur le front de Salonique.

La Serbie

La Serbie n'alignait pas plus de 2.000 cavaliers légers, très vite démontés par les durs combats et l'atroce retraite de l'hiver 1915. Sa cavalerie fut quelque peu remise sur pied par les Français du général Sarrail à Corfou.

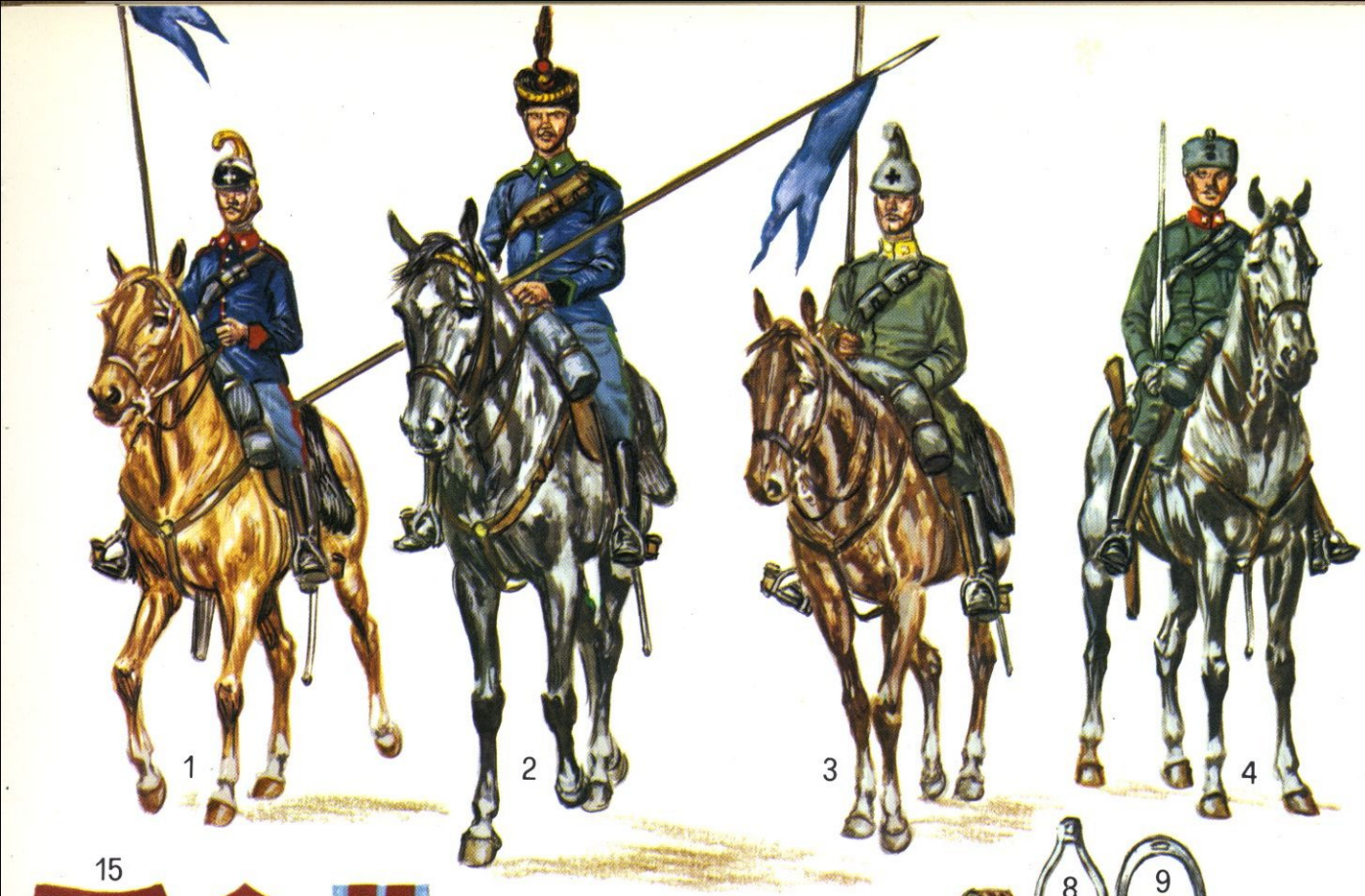
1. L'Italie était avec l'Allemagne le dernier pays qui utilisait encore cette appellation remontant au XVIe siècle.

CAVALERIE ITALIENNE 1915-1918

1. Régiment de cavalerie de Montebello (nº 8). — 2. Dragon de « Nizza Cavalleria ». — 3. Dragon de « Genova Cavalleria ». — 4. Cavalerie légère, 1915. — 5. Cavalier, 1916-1918. — 6. Officier, 1916-1918.

7. Harnachement de la cavalerie. — 8-9. Ancien et nouveau modèle d'étrier. — 10. Botte de lance (une à chaque étrier). — 11. Sabre. — 12. Fusil modèle 1891. — 13. Étui du fusil (se suspendait à la selle). — 14. Casque de la cavalerie italienne, à l'exception de la cavalerie légère et des lanciers.

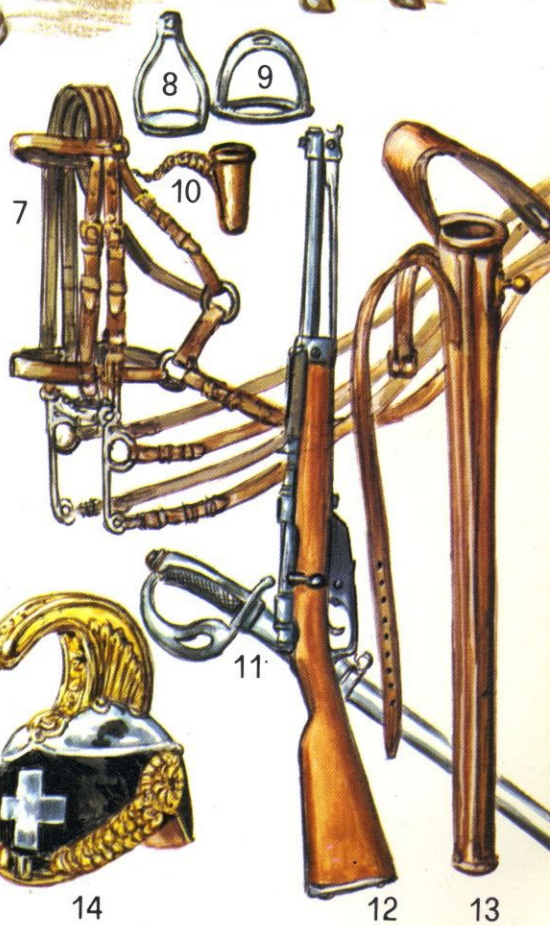
Écussons de col : 15. Écusson de col du régiment de Nizza Cavalleria 1, avec parement et bandes du pantalon de l'uniforme ancien modèle. — 16. Piemonte Reale Cavalleria 2. — 17. Savoia Cavalleria 3. — 18. Genova Cavalleria 4. — 19. Lanciers de Novare (Novara) 5. — 20. Lanciers d'Aoste (Aosta) 6. — 21. Lanciers de Milan (Milano) 7. — 22. Lanciers de Montebello 8. — 23. Lanciers de Florence (Firenze) 9. — 24. Lanciers Victor-Emmanuel II 10. — 25. Cavalerie légère de Foggia 11. — 26. Id. de Saluces (Saluzzo) 12. — 27. Id. de Montferrat (Monferrato) 13. — 28. Id. d'Alexandrie (Alessandria) 14. — 29. Id. de Lodi 15. — 30. Id. de Lucques (Lucca) 16. — 31. Id. de Caserte (Caserta) 17. — 32. Id. de Plaisance (Piancenza) 18. — 33. Régiment des guides 19. — 34. Cavalerie légère de Rome (Roma) 20. — 35. Id. de Padoue (Padova) 21. — 36. Id. de Catane (Catania) 21. — 37. Id. Humbert Ier 23. — 38. Id. de Vicence (Vicenza) 24. — 39. Lanciers de Mantoue (Mantova) 25. — 40. Lanciers de Verceil (Vercelli) 26. — 41. Cavalerie légère d'Aquila 27. — 42. Id. de Trévise (Treviso) 28. — 43. Id. d'Udine 29. — 44. Id. de Palerme (Palermo) 30.


1
2
3
4

15
16
17

18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44

5
6


7
8
9
10
11
12
13

14

Le Portugal

Encore plus maigre en effectifs que la précédente, la cavalerie portugaise ne comptait guère plus de 1.700 soldats. La carabine Mannlicher de 6,5 mm armait, avec le sabre, ses courageux cavaliers[1].

La Roumanie

A la veille de leur entrée en guerre aux côtés des Alliés, les Roumains possédaient 22 régiments de cavalerie qui se répartissaient comme suit :

11 régiments de hussards (Rosiori);
9 régiments de chasseurs (Calarassi);
1 régiment de dragons;
1 régiment de gendarmerie.

L'ensemble représentait environ 25.000 hommes, montés sur des chevaux achetés en Hongrie et en Transylvanie.

Les armes étaient le sabre, la lance et la carabine Mannlicher modèle 1893 à chargeur de 5 balles, calibre 6,5 mm.

Après quelques actions d'éclat aux débuts des hostilités, la cavalerie roumaine connut le sort de ses consœurs et cessa pratiquement d'exister.

Les États-Unis

Aucune troupe de cavalerie américaine ne fut jamais expédiée en France, pour les raisons mises en évidence au long des pages qui précèdent.

Néanmoins, de nombreux officiers de l'U.S. Cavalry servirent sur le sol français, mais dans les autres armes ou dans la Military Police.

1. Voir le tome Ier du même ouvrage.

CAVALERIE SERBE, ROUMAINE, BULGARE ET TURQUE
ARTILLERIE BULGARE ET TURQUE

1. Cavalier serbe. — 2-3. Chasseur à cheval et hussard roumains. — 4. Lancier roumain. — 5. Cavalier bulgare en uniforme de campagne ancien modèle. — 6. Cavalier en tenue *feldgrau*. — 7. Officier d'artillerie bulgare. — 8. Cavalier turc. — 9. Artilleur turc. — 10. Lancier turc. En campagne, les Turcs portaient l'uniforme kaki montré dans le tome Ier, p. 117.

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10

La cavalerie allemande

La puissante cavalerie allemande totalisait 110 régiments :

2 régiments de cavalerie lourde bavaroise;
2 régiments de cavalerie lourde saxonne;
10 régiments de cuirassiers;
28 régiments de dragons;
21 régiments de hussards;
26 régiments de uhlans;
8 régiments de chevau-légers;
13 régiments de chasseurs à cheval.

Auxquels venait s'ajouter, en campagne, le corps des Feldjäger, une centaine de cavaliers employés comme courriers. Recrutés en majeure partie dans l'administration des Forêts, ils étaient tous officiers de réserve.

Les régiments

La cavalerie lourde saxonne et bavaroise

A l'instar de la Prusse avec ses cuirassiers, la Saxe et la Bavière avaient chacune deux régiments de cavalerie lourde :

Saxe : Le « Garde Reiter Regiment », le « Karabinier Regiment ».

Bavière : le 1er « Schweres Reiter Regiment », le 2e « Schweres Reiter Regiment ».

Les cuirassiers

Tous les régiments de cuirassiers étaient prussiens : huit d'entre eux numérotés de 1 à 8 dans la liste des corps; les deux régiments appartenant à la Garde : régiment des gardes du corps et « Garde Kürassiere Regiment ». Le plus ancien, le « Leib Kürassier Regiment » nº 1, remontait à 1646.

Ces cuirassiers, devenus célèbres en France au cours de la guerre de 1870, y acquirent le surnom de « cuirassiers blancs », d'après la couleur de leur uniforme. En dépit de son inexactitude, cette appellation leur est restée hors d'Allemagne.

Les cuirasses, de fer poli dans neuf régiments, étaient noires aux gardes du corps, qui les avaient reçues de l'empereur de Russie en 1814. En 1914, les cuirasses ne se portaient plus en campagne. Le sabre des cuirassiers, nommé *Pallasch*, n'était autre que le sabre français modèle 1854, butin de guerre de 1870.

Les dragons

Descendants des premiers arquebusiers à cheval, les *Dragoner* étaient prussiens pour la plupart — 19 sur 28. Les autres régiments provenaient du Mecklembourg, de l'Oldenbourg, du duché de Bade, de la Hesse et du Wurtemberg.

Les hussards

Avec un régiment de la Garde et 16 régiments de ligne prussiens, 3 brunswickois et 3 saxons,

ARMÉE ALLEMANDE EN 1914
UNIFORMES DU TEMPS DE PAIX

1-2. Types de collets à bords arrondis et droits particuliers aux troupes allemandes à cheval. — 3-4-5. Parements dits suédois, polonais et hongrois.

6. Ulanka des régiments de ligne et de la Garde (uhlans). — 7. Idem vue de dos. — 8. Variante du dos pour les uhlans bavarois. — 9. Ulanka des chevau-légers; le dos ne comportait aucun passepoil sauf au bord inférieur. — 10. *Waffenrock* de la cavalerie lourde, vue de dos; le devant était garni comme le nº 9.

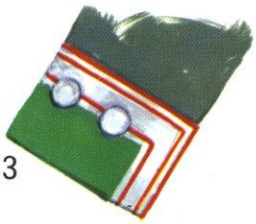
Collets des sous-officiers : 11. Gefreite saxon. — 12. Obergefreite de l'artillerie prussienne. — 13. Sous-officier. — 14. Sergent et vice-feldwebel bavarois. — 15. Feldwebel et Wachtmeister prussiens.

Insignes de grade des officiers : 16. Sous-lieutenant. — 17. Lieutenant. — 18. Capitaine. — 19. Major. — 20. Lieutenant-colonel. — 21. Colonel. — 22. Général de brigade. — 23. Général de division. — 24. Général commandant de corps d'armée. — 25. Colonel général. — 26. Maréchal.

Dragonnes des hommes montés de l'artillerie : 27-28-29. 1re, 2e et 3e batteries du 1er groupe. — 30-31-32. 1re, 2e et 3e batteries du 2e groupe. — 33-34-35. 1re, 2e, 3e batteries du 3e groupe. — Dragonnes de la cavalerie : 36-37-38-39-40. 1er, 2e, 3e, 4e et 5e escadrons. Excepté pour les hussards, qui ont la dragonne unie en cuir brun (Prusse et Brunswick), à franges blanches et couronne à la couleur de l'escadre en Saxe. Voir tome Ier, p. 95.

1

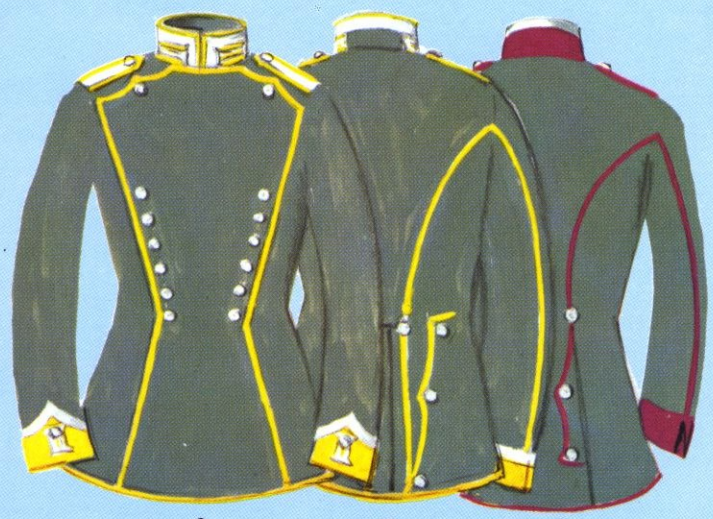
2



3

4

5



6 7 8

9 10

L. & F. Funcken

11

12

13

14

15

16

17

18

19

20

21

22

23

24

25

26

27

28

29

30

31

32

33

34

35

36

37

38

39

40

l'Allemagne disposait de 21 superbes régiments vêtus du traditionnel uniforme qui remontait, en Prusse, à l'époque du grand Frédéric.

Les uhlans

Les premiers uhlans étaient apparus dans l'armée prussienne en 1808, où ils formaient deux régiments. Depuis, l'Allemagne avait mis sur pied 19 régiments prussiens, 2 régiments bavarois, 3 régiments saxons et 2 wurtembergeois.

Les chevau-légers

La Bavière était le seul État allemand à posséder ce type de cavaliers d'origine française. Le nom lui-même avait été conservé mais s'écrivait en un mot : *Chevaulegers*. Le langage populaire traduisit phonétiquement chevau-légers par *Schwolichees*, puis plus simplement *Schwolis*.

Les chasseurs à cheval

Créés en 1897, les 13 régiments de chasseurs à cheval appartenaient à la Prusse. Ils étaient issus des « Meldereiterdetachements » — détachements d'estafettes à cheval — formés en 1895.

Organisation

Sur pied de guerre, le régiment — à 3 ou 4 escadrons — était commandé par un officier supérieur assisté d'un officier adjoint, l'« Adjutant », et souvent d'un autre officier supérieur.

L'escadron comptait 5 officiers et 150 sabres. Il se divisait en 4 pelotons, eux-mêmes subdivisés en un nombre variable de fractions dites « Abmärsche ».

Chaque régiment était doté d'un étendard.

Rassemblés par deux, les régiments constituaient une brigade. Une division de cavalerie comprenait 3 brigades, mais aussi un groupe d'artillerie à cheval de 2 batteries, un détachement de pionniers, un détachement de mitrailleuses et souvent quelques bataillons de chasseurs à pied.

L'habillement

Plus variées que dans l'infanterie, les coiffures de la cavalerie permettaient de distinguer de loin les régiments les uns des autres, même lorsqu'elles étaient recouvertes de leur coiffe *feldgrau*. Si la plupart des cavaliers allemands portaient le casque à pointe inspiré du modèle général, les uhlans, eux, étaient coiffés du chapska d'origine polonaise, et les hussards d'un bonnet de fourrure : le colback des guerres napoléoniennes. Apercevant sur ce colback un crâne et deux tibias croisés, Français et Belges donnèrent aux hussards le surnom sinistre de « hussards de la Mort », bien que trois régiments seulement aient arboré le funèbre emblème.

On a pu le lire dans le premier tome de cet ouvrage, la tenue *feldgrau* fut imposée à toute l'armée en campagne par l'ordonnance du Cabinet en date du 23 février 1910.

Les anciens uniformes furent conservés pour la parade, la tenue de sortie ou le service de garnison.

Certaines unités de Landwehr et de Landsturm restèrent néanmoins fidèles à l'ancien uniforme longtemps après le déclenchement des hostilités.

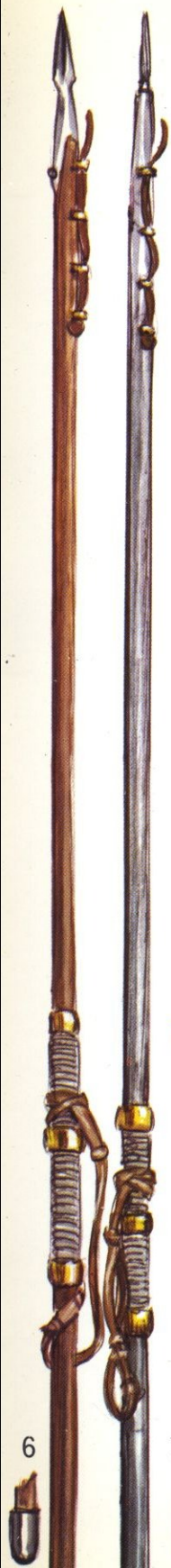
La tunique était portée par tous les cavaliers, à l'exception des hussards qui avaient l'attila typique de leur arme et des uhlans qui revêtaient l'élégante ulanka.

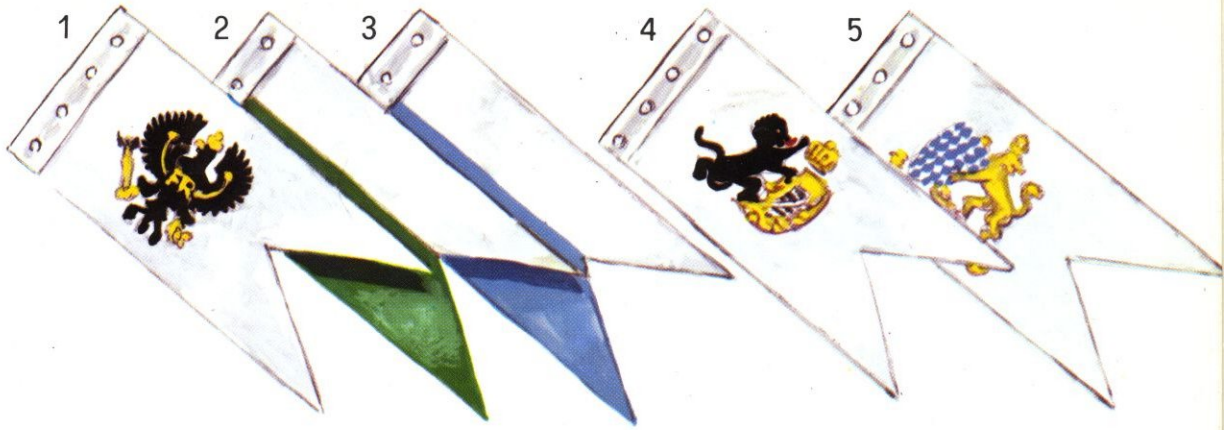
ARMEMENT DE LA CAVALERIE ALLEMANDE

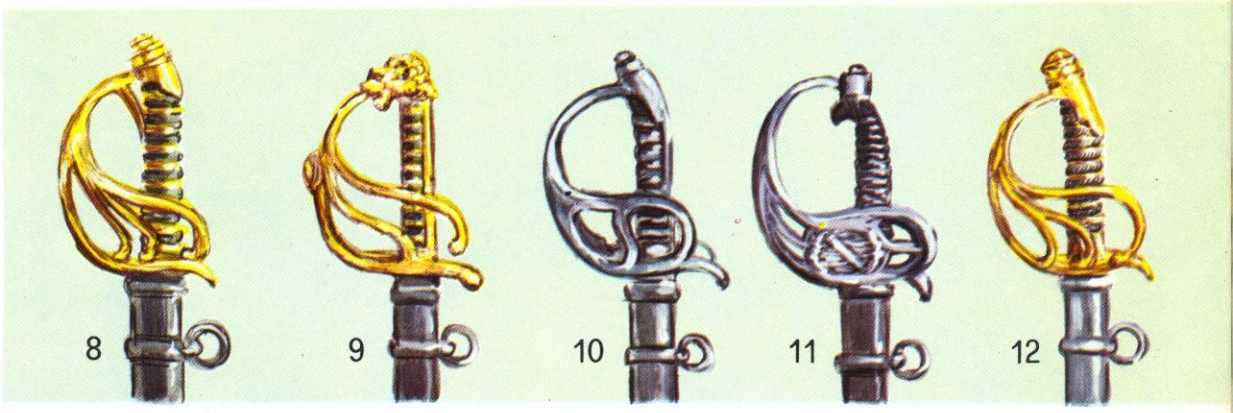
Flammes de lances : 1. Sous-officier, Prusse; la troupe a la flamme blanche au-dessus, noire en dessous. — 2. Saxe. — 3. Bavière. — 4. Sous-officier, Saxe. — 5. Sous-officier, Bavière. — 6. Lance en bois et son sabot. — 7. Lance en tube d'acier.

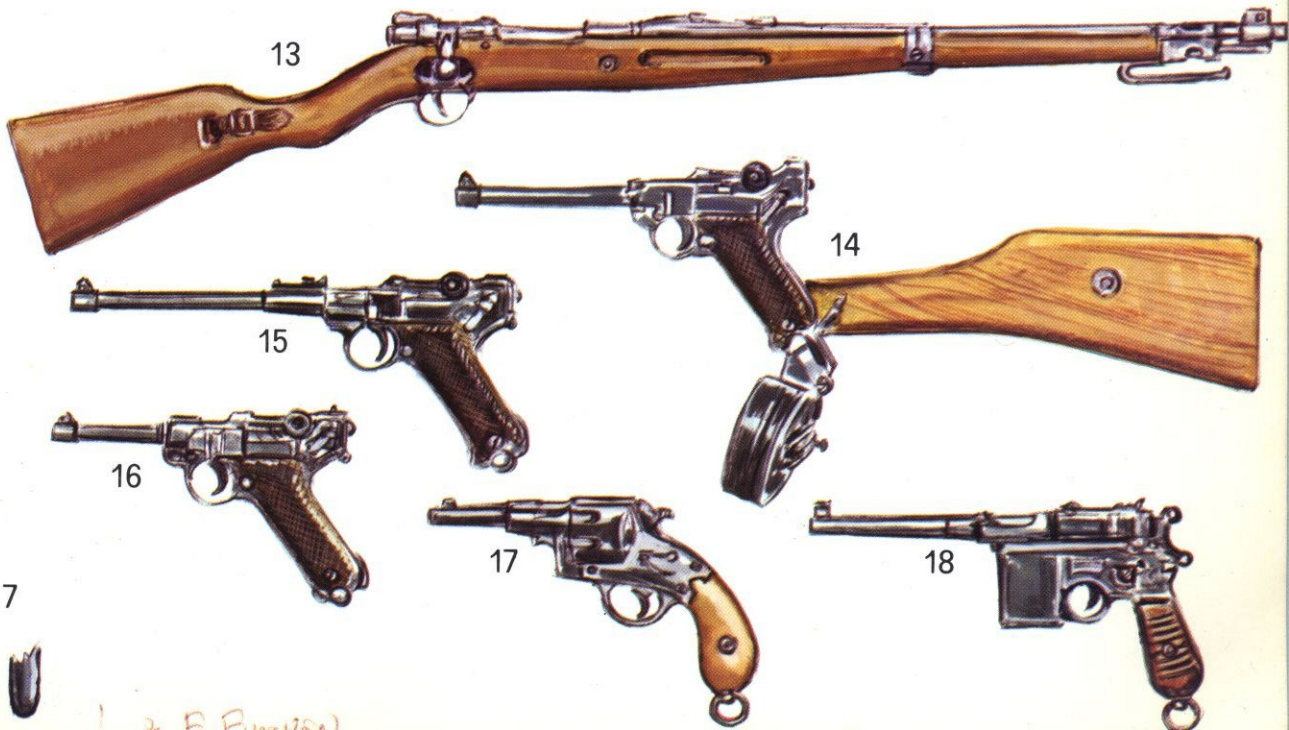
Sabres : 8. Officier de cavalerie lourde. — 9. Officier des gardes à cheval. — 10. Officier des carabiniers. — 11. Carabinier. — 12. Officier des hussards.

13. Carabine modèle 1898, calibre 7,92 mm. — 14. Luger modèle Marine 1904, avec crosse amovible et un chargeur à tambour de 32 balles, calibre 9 mm. 15. — Luger P08 à canon long, calibre 9 mm, nommé aussi modèle 7914 Artillerie ou modèle 1917. — 16. Luger P08 modèle 1908, calibre 9 mm. Le plus utilisé en 1914-1918. — 17. Revolver à barillet modèle 1883, calibre 11 mm. Fut en usage jusqu'à la veille de la guerre (1910). — 18. Mauser modèle 1910, calibre 7,63 mm. Quoique non officiellement adopté, il fut un sérieux concurrent du Luger.




1
2
3
4
5


8
9
10
11
12


13
14
15
16
17
18
6
7

L'hiver, le manteau — *feldgrau* également — s'ornait des mêmes épaulettes que la tunique, sauf pour les chasseurs à cheval.

Une cravate ou foulard de couleur grise protégeait le col de la tunique, de l'attila ou de l'ulanka.

On ne noircissait pas les bottes ni l'équipement de cuir fauve, mais les parties brillantes des sabres et des divers ustensiles métalliques étaient obligatoirement bronzées ou bleuies, ou encore, recouvertes d'étoffe.

Certaines buffleteries blanches encore utilisées étaient, bien entendu, soigneusement noircies.

Les chefs

Ce n'est qu'aux épaulettes et aux insignes du col qu'on pouvait reconnaître les grades et les emplois.

La double bande rouge ponceau à la culotte ou au pantalon indiquait soit un général, soit un officier d'ordonnance de l'empereur ou d'un prince. Rouge amarante, elle désignait un officier du Grand État-Major ou du Ministère.

Les pattes d'épaules étaient plates, d'argent mêlé de soie et doublées de drap, comme on le voit sur l'illustration.

Totalement dévoué à son chef suprême l'empereur Guillaume II, le corps des officiers était une institution sacro-sainte, sorte d'État dans l'État, ayant la raison d'État pour base et la caserne pour moyen.

Par décision de l'empereur, la circulaire du 29 mars 1890 élargit les milieux sociaux parmi lesquels se recrutaient les futurs officiers, qui, jusque-là, étaient exclusivement issus de familles nobles ou, tout au moins, fils d'officiers ou de fonctionnaires. Les jeunes bourgeois purent dès lors prétendre à leur admission dans ce corps prestigieux. Encore leur fallait-il justifier d'un revenu mensuel suffisant, variable selon l'arme choisie. Le plus bas, 45 marks pour l'infanterie; le plus élevé, 150 marks pour la cavalerie. Auparavant, ces revenus étaient parfois fixés à de tels niveaux, dans la Garde surtout, que rares étaient les fils de propriétaires qui pouvaient y devenir officiers.

On arrivait à l'épaulette de deux manières :

1° en passant par le corps des cadets, qui imposait au postulant le passage successif dans un certain nombre de classes au prix d'examens très sérieux;

2° en contractant un engagement volontaire dans un corps de troupes, comme « Fähnrich » — aspirant. Mais l'aspirant devait avant tout être admis comme tel par son futur chef de corps, et ce n'est qu'après une minutieuse enquête sur sa famille, son mode de vie, ses goûts et habitudes, ses relations même, que le jeune homme était éventuellement accepté!

Après neuf à dix mois d'école de guerre, l'aspirant devenait enseigne porte-épée, distinction qui le mettait au même rang que le cadet. Dès ce moment, l'un et l'autre attendaient, sans distinction d'origine, que l'on veuille bien les hisser au grade supérieur.

Triés sur le volet

Lorsqu'une vacance se produisait, le chef de corps réunissait ses officiers afin de savoir si le plus ancien des « Fähnriche » était jugé digne d'être nommé « Leutnant » — sous-lieutenant. Si la majorité des officiers se prononçait favorablement, la minorité ayant voté contre se devait de justifier sa décision sur le procès-verbal de la séance. Tout le dossier partait alors pour le Ministère et l'empereur prononçait son verdict définitif.

Le recrutement des officiers était, on le voit, entouré de puissantes garanties morales.

L'avancement

Jusqu'au grade de « Rittmeister »[1] inclus — capitaine dans la cavalerie — l'avancement se faisait à l'ancienneté par régiment.

Mais au-dessus de ce grade, il roulait sur l'arme

1. « Hauptmann » dans tout le reste de l'armée, excepté l'artillerie à cheval.

CAVALERIE ALLEMANDE 1915-1918

1. Major du 7e régiment de cuirassiers en *Waffenrock*, 1915. — 2. Cuirassier en tenue d'assaut, 1916-1918. — 3. Rittmeister des carabiniers saxons, 1915. — 4. Cavalerie lourde saxonne, 1915. — 5. Cavalerie lourde bavaroise, 1915. — 6. Garde du corps, 1915. Ces trois dernières figures portent leur ancien casque avec la pointe enlevée, ainsi qu'il fut fait dans l'infanterie à la même époque avant l'apparition du célèbre casque d'acier.

4
5
6
1
2
3

entière. Nombreux étaient alors les officiers qui devaient « passer leur tour », ce qui signifiait qu'on ne les estimait pas capables de remplir les fonctions du grade supérieur.

L'avancement se faisait non seulement à l'ancienneté mais aussi par sélection.

On arrivait ainsi à éliminer, par démission ou mise à la retraite, tout officier jugé insuffisant. Seuls étaient exempts de cette mesure les officiers aides de camp et ceux qui sortaient de l'Académie de guerre avec le brevet d'état-major.

L'avancement était non seulement difficile, mais lent. On restait en moyenne :

Officiers
- Leutnant (sous-lieutenant) : 10 ans,
- Oberleutnant (lieutenant) : 6 ans,
- Rittmeister (capitaine) : 13 ans.

Officiers supérieurs
- Major (commandant) : 10 à 11 ans,
- Oberst (colonel) : 4 à 5 ans.

Ainsi, un jeune sous-lieutenant de 20 ans pouvait devenir « Generalmajor » (général de brigade) vers 62 ou 63 ans !

Le corps des officiers était commandé par un État-Major général qui contribuait à l'exercer, à parfaire son efficacité.

Mais cette habileté, acquise par d'innombrables exercices et une discipline de fer, tendait à oblitérer l'esprit d'initiative, l'originalité et la souplesse intellectuelle des officiers.

L'inconvénient avait été compris et le Haut État-Major s'efforçait d'y remédier en confiant de larges responsabilités à des officiers généraux relativement jeunes. Ce système se révéla néanmoins imparfait : le superbe corps des officiers fonctionna finalement moins bien que la machine parfaitement huilée qu'était l'armée allemande.

Les casinos militaires

Touchant sa solde anticipativement chaque mois, l'officier allemand bénéficiait de nombreux privilèges qui faisaient de son metier une profession extrêmement enviée.

Afin de consolider son corps d'officiers, le gouvernement allemand avait créé les casinos militaires où les officiers prenaient leurs repas en commun, ce qui constituait aussi pour eux une importante économie. Ces établissements comportaient en général plusieurs salles à manger, une salle de jeux — les jeux de hasard y étaient strictement interdits —, une salle de conférence, une bibliothèque, une salle de lecture et un local spécialement réservé au tribunal d'honneur.

Entourés des souvenirs des anciens, de leurs trophées de guerre conquis sur l'ennemi, les jeunes officiers recevaient une éducation morale à toute épreuve et bénéficiaient, si besoin était, des avertissements amicaux de leurs aînés qui leur évitaient les faux pas dus à l'inexpérience.

Les officiers mariés, les capitaines et les officiers supérieurs n'étaient pas tenus à cette vie en vase clos. Toutefois, leurs visites étaient fréquentes et accueillies avec joie.

Un *Liebesmahl*, repas d'amitié, réunissait tous les officiers autour de la même table au moins une fois par mois, et ce réglementairement.

Outre le prix extrêmement modique des repas, les casinos offraient à leurs hôtes les liquides les plus variés à des prix défiant toute concurrence, car ces établissements étaient exonérés de tous droits de douane ou d'octroi sur ce chapitre.

Cette mansuétude de l'État n'allait pas sans irriter quelque peu le Kaiser qui, dînant un soir chez les uhlans de sa Garde, y vit servir force bonteilles de champagne. Désireux de démocratiser le train de vie de ses officiers, Guillaume II interdit désormais la consommation de ce vin coûteux... et français par surcroît. Il ordonna de le remplacer par un vin mousseux du Rhin. Cela ne fut pas au goût des uhlans, qui imaginèrent de décoller les étiquettes des bouteilles de champagne et de les remplacer par de rassurantes étiquettes de vin allemand.

Ce subterfuge fonctionna parfaitement jusqu'au jour où l'empereur fut informé de la qualité extraordinaire du « mousseux » servi chez les uhlans.

CAVALERIE ALLEMANDE

1. Dragon, 1914. — 2. Chevau-léger bavarois avec son ulanka du modèle particulier. — 3. Régiment de cavalerie n° 6 prussien, 1914. — 4. Chasseur à cheval, 2e régiment, 1917-1918.

3
4
1
2

La sanction fut sévère, le colonel trop gourmet fut mis à la retraite et ses principaux complices relégués en de lointaines garnisons!

Équipement et armement

L'équipement de campagne était en cuir fauve, mais, pour l'entrée en guerre, beaucoup de buffleteries blanches avaient été noircies.

Sur la selle on plaçait une ration de fourrage de réserve, les vivres de réserve — deux rations —, le matériel de campement et les effets de petit équipement et de propreté.

Les fontes allemandes étaient compartimentées à l'extrême, ce qui rendait facile le rangement des objets mais diminuait la charge utile. La marmite individuelle, très pratique, se logeait dans un étui en cuir fauve des plus résistants. Les cyclistes attachés à la cavalerie française étaient particulièrement avides de se procurer ces ustensiles sur les chevaux capturés, car ils n'en possédaient pas de semblables, aussi parfaitement adaptables sur leur bicyclette.

Les troupes avaient à leur suite des fourgons et des fourragères qui transportaient six à sept jours de vivres pour les hommes et six jours d'avoine pour les chevaux.

Toute la cavalerie allemande était armée du sabre, de la lance et de la carabine.

Droit pour les cuirassiers, uhlans et chasseurs à cheval, courbe pour les autres subdivisions, le sabre se portait à la selle, en arrière de la cuisse gauche.

La lance modèle 1890 était généralement faite d'un tube d'acier creux de 3,07 m, d'une flèche ou fer de lance en acier trempé à quatre pans creux et d'un sabot en acier. Pourtant, la cavalerie saxonne, y compris trois régiments de hussards, avait choisi la lance en bois brun avec flèche et sabot d'acier. La flamme de lance, aux couleurs du contingent, se portait roulée en campagne.

La carabine, en principe accrochée à la selle, en arrière de la cuisse droite dans un étui de cuir fauve, était du modèle 1888 quelque peu perfectionné en 1898. Elle mesurait 0,95 m et pesait 3,100 kg.

Dix chargeurs de cinq cartouches complétaient l'armement du cavalier.

Trompettes, sous-officiers d'élite et officiers disposaient du pistolet modèle 1883 ou du pistolet automatique modèle 1908.

C'est la section légère des divisions de cavalerie qui assurait le ravitaillement en munitions; elle transportait 40 cartouches par carabine et 12 par revolver.

Outre ces armes classiques individuelles, chaque régiment se chargeait de huit sacoches en cuir contenant 32 cartouches explosives avec cordeaux et amorces.

Les détachements de mitrailleuses étaient dotés de 15.000 balles par pièce et à raison de 250 cartouches par bande.

Le combat

Les commandements se faisaient à la voix, au geste, à la trompette ou au sifflet.

Les allures de manœuvres étaient : au pas, 100 mètres-minute; au trot : 220 m; au galop : 400 m, au galop allongé : 560 m.

UHLANS ALLEMANDS 1915-1918

1. Sous-officier du 3e régiment de la Garde, grande tenue, 1915. — 2. Wachtmeister en manteau, 1915. — 3. Lieutenant en *Bluse*, 1915. — 4. Uhlan du 1er régiment bavarois avec revers et plumet de parade. — 5. Uhlan du 20e régiment wurtembergeois. — 6-7-8. Sous-officier, officier et soldat des sections d'assaut, 1917-1918.

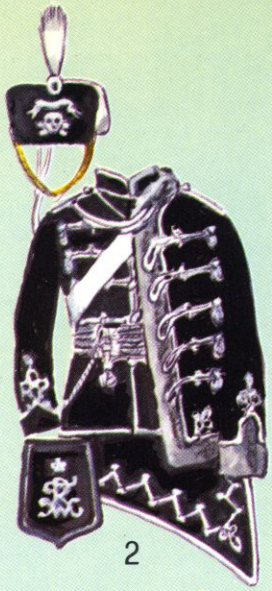
HUSSARDS ALLEMANDS
UNIFORMES DE PARADE
(pp. 64-65)

De 1 à 16. 1er, 2e, 3e, 4e, 5e, 6e, 7e, 8e, 9e, 10e, 11e, 12e, 13e, 14e, 15e, 16e régiments prussiens. — 17. 17e régiment brunswickois. — 18-19-20. 18e, 19e et 20e régiments saxons. — 21-22. Régiment de la Garde, non numéroté, Prusse.

23. Ornement de sabretache du régiment de la Garde et des régiments nos 1 à 16 inclus. — 24. Ornement de colback du 15e régiment. — 25. Ornement de sabretache du 17e régiment (Brunswick). — 26. Ornement de sabretache des 18e, 19e et 20e régiments (Saxe). — 27. Ornement de colback des 18e, 19e et 20e régiments. — 28. Ornement de colback des 1er et 2e régiments (Prusse). — 29. Ornement de colback du 17e régiment (Brunswick). — 30. Insigne de colback du 7e régiment (Prusse). — 31. Insigne de colback du régiment de la Garde prussienne. — 32. Galonnage du dos de l'attila des hussards.

1
2
3
4
5
6
7
8

1


2

3

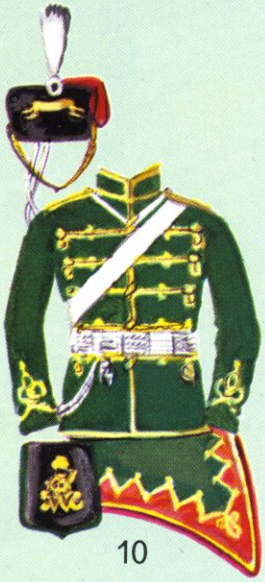
4

32

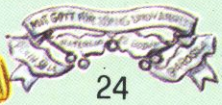
23

21

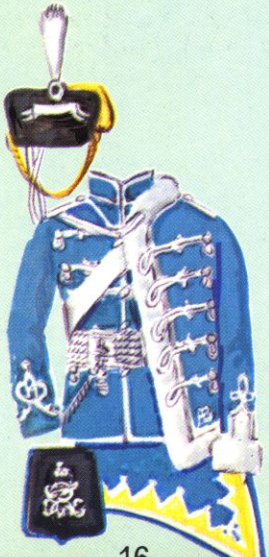
9


10

11

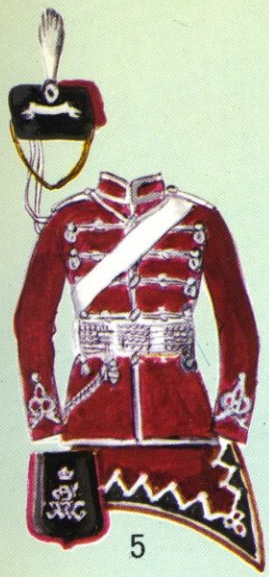

24

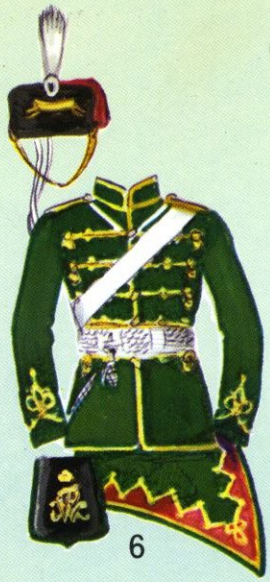
15


16

25

17


5


6

7

8

31

12

13

14

28

30

29

22

18

26

27

19

20

L. & F. FUNCKEN

Rangé « en bataille », l'escadron présentait ses quatre pelotons sur deux rangs. Ils étaient précédés de leurs chefs de peloton, devant lesquels galopaient à trente pas le capitaine et le trompette.

Contre l'infanterie, l'escadron se plaçait en « colonne de pelotons sur un rang »; chaque peloton formé sur un rang, l'escadron présentait ainsi quatre rangs qui chargeaient les uns derrière les autres.

A l'échelle du régiment, les manœuvres se compliquaient et les escadrons évoluaient alors en bataille, en ligne de colonnes, en masse, en formations ouvertes, etc.

Les choses se corsaient encore dans la brigade, mais il n'existait pas de formations réglementaires au niveau de la division.

Pendant les marches d'approche, les cavaliers portaient leur carabine sur le dos, ce qui, d'une part, les protégeait des coups de tranchant de sabre et, d'autre part, les préparait à un éventuel combat à pied.

L'évolution des combats après les premiers mois de guerre fut fatale à la cavalerie allemande, qui dut se résigner à partager le sort de ses frères d'armes de l'infanterie.

Elle avait été plus heureuse sur le front de l'Est, où elle avait largement contribué à la défaite de Rennenkampf[1].

Si son attitude prudente en 1914 fut taxée de pusillanimité par les Alliés, son héroïsme et sa ténacité en combattant à pied effacèrent ce jugement téméraire. Cuirassiers et uhlans, chevau-légers et dragons firent parler d'eux maintes fois, particulièrement dans les redoutables « Schützen-Divisionen » qui s'illustrèrent en Champagne, sur la Marne et dans les Flandres.

La cavalerie austro-hongroise

Répartie en dix divisions, la cavalerie du vieil empereur François-Joseph avait une excellente réputation. Les traditions équestres autrichiennes sont encore magnifiquement illustrées de nos jours par la célèbre École de Vienne, qui déploie toujours le splendide spectacle de ses écuyers uniques au monde.

Les régiments

Dragons : Au nombre de 15 régiments, les dragons avaient pour principale caractéristique le casque à cimier élégant, venu tout droit des guerres napoléoniennes.

Hussards : 16 régiments de hussards étaient coiffés du petit shako, comme leurs homologues français.

Uhlans : Forts de 11 régiments, ces cavaliers portaient le fameux chapska inséparable de leur nom.

L'uniforme et l'armement

Pour des raisons évidentes d'économie, la tenue de tous ces régiments variait extrêmement peu : mentionnons, outre les différences de coiffures, les tresses qui ornaient l'uniforme des hussards. Tous revêtaient la tunique et la pelisse à la hussarde, ce qui constituait pour les uhlans et les dragons une véritable hérésie. Tous les uniformes avaient la même coupe et, à peu de chose près, les mêmes couleurs. Les culottes étaient du même rouge sourd tirant sur le rouge tomate, les tuniques et les dolmans d'un bleu beaucoup moins « clair » qu'on ne le croit généralement et très nettement bleu de roi foncé. Seuls, les régiments de hussards numéros 2, 4, 6, 7, 10, 12, 14 et 16 avaient ces vêtements confectionnés en un tissu bleu céleste très soutenu, les autres régiments de hussards étant habillés de bleu foncé.

1. Voir le tome Ier du même ouvrage.

CAVALERIE ALLEMANDE
TENUE DE CAMPAGNE EN 1914

1-2. Hussards en *Bluse feldgrau*. — 3. Cavalerie coloniale. Flammes de lance des hussards : 4. Sous-officier du Brunswick. — 5. Cavalier du Brunswick. — 6. 1er régiment. — 7. 2e régiment. — 8. Garde et autres régiments prussiens. Pour la Saxe, voir p. 57, figures 2 et 4. — 9. Patte d'épaule de la Garde. — 10. Id. des autres régiments (ici le 7e). — 11. Aiguillette de prix de tir. Elle s'attachait en travers du côté gauche de la poitrine. La même distinction existait dans l'infanterie, mais elle se portait du côté droit.

3
4
5
6
7
8
9
10
11
1
2

C'est avec leurs uniformes aux couleurs vives que les cavaliers austro-hongrois partirent en guerre.

On couvrit les casques et les shakos de housses de toile, mais il fallut, comme partout ailleurs, adopter une vêture moins voyante, et ce fut le triste *feldgrau*, d'un gris verdâtre assez sombre.

Avec les tranchées, le rôle tactique de la cavalerie fut réduit à fort peu de chose et les fringants cavaliers devinrent, bon gré mal gré, de boueux fantassins.

Contrairement aux autres nations combattantes, l'Autriche n'avait pas cru bon d'exhumer cette vieille arme tant vantée, la lance. Aucun de ses régiments de cavalerie n'en fut doté, pas même ses uhlans, lanciers par tradition.

Le sabre et la carabine de cavalerie Mannlicher modèle 1895 portée en bandoulière étaient les seules armes du cavalier.

Les cavaleries bulgare et turque

La Bulgarie

La cavalerie de ligne bulgare comptait trente-sept escadrons formant trois divisions de deux brigades chacune. Quatre régiments portaient l'ulanka des uhlans allemands, de couleur bleu foncé aux trois premiers et vert foncé au quatrième. Un régiment de la Garde royale avait l'uniforme des hussards. Quant à l'armement, il se limitait au sabre et à la carabine.

Vers 1908, un uniforme de campagne de style russe avait été adopté, mais durant la guerre les vieux uniformes de couleur persistèrent jusqu'à leur usure.

L'Allemagne dut suppléer à ce manque d'équipements et elle expédia en Bulgarie d'importantes quantités d'uniformes *feldgrau*, que les Bulgares ornaient simplement de leurs insignes propres.

La faiblesse de ses effectifs et les dures réalités de la guerre astreignirent la cavalerie bulgare à un rôle tout à fait confidentiel.

La Turquie

Durant la Première Guerre mondiale, il fut impossible de connaître le chiffre exact des forces armées turques. Le gouvernement turc lui-même, avec son administration en plein chaos, en était incapable.

En dépit du concours très actif de l'Allemagne[1], le plan de mobilisation turc n'avait jamais connu de formes fixes et bien ordonnées.

On estime que la cavalerie, l'artillerie et les armes spéciales atteignaient un total de 200.000 hommes.

Sous l'influence de ses instructeurs allemands, la cavalerie turque avait adopté l'uniforme de coupe prussienne bleu foncé, mais avait gardé, ainsi que toute l'armée, le fez traditionnel. Avec l'introduction de la tenue de campagne en 1909, la cavalerie coiffa le casque sans visière dit casque « Enver Pacha », tentative assez peu heureuse pour concilier la religion et les nécessités de la guerre. Il est vrai que le casque du modèle précédent, essayé dans l'infanterie, était bien pire encore; parfaitement sphérique et sans rebords, il se maintenait précairement sur le crâne à l'aide d'une grosse jugulaire fixée par deux gros boutons de cuivre. Cet espèce de chaudron était, de surcroît, garni d'un couvre-nuque en tissu.

Outre les régiments de la Garde et les régiments de cavalerie de ligne, de nombreux cavaliers irréguliers venaient grossir les effectifs de la Porte[2]. Les Kurdes aux mœurs franchement guerrières constituaient des recrues de choix. Les agents de l'habile propagande allemande exerçaient jusqu'en Perse et y prêchaient la guerre sainte, allant jusqu'à prier selon les rites du Coran afin de faire croire à l'origine musulmane du peuple allemand.

1. Voir le tome Ier du même ouvrage.
2. La Porte ou Sublime Porte : la cour du sultan de Constantinople et, par extension, l'empire turc.

CAVALERIE ET SAPEURS AUSTRO-HONGROIS
1. Trompette de uhlans, 1914-1915. — 2. Uhlan de la Landwehr, 1914-1915. — 3-4. Sapeurs, 1915-1918. — 5. Hussard, 1914-1915. — 6. Dragon en *feldgrau*, 1915-1918. — 7. Uhlan avec la pelisse chaussée, 1914-1915. Portée en général sur une seule épaule, la pelisse se disait « chaussée » quand on l'endossait complètement. — 8. Dragon, 1914-1915.

1
2
3
4
5
6
7
8

DEUXIÈME PARTIE

L'ARTILLERIE

L'artillerie française

Aucun des pays qui entrèrent en guerre en 1914 n'avait prévu le rôle décisif qu'allait jouer l'artillerie. Les deux principaux adversaires, la France et l'Allemagne, croyaient l'un et l'autre à une guerre courte, basée sur le mouvement.

C'est la raison pour laquelle les Français avaient surtout développé leur artillerie de campagne et en particulier leur 75, considéré comme « bon à tout faire » dont le rôle devait se borner, dans l'esprit du haut commandement, à détruire par son tir rapide et précis les troupes allemandes préalablement délogées de leurs positions par les baïonnettes.

Ce raisonnement fit complètement négliger les canons à grande portée, jugés inutiles, et qu'on relégua à l'arrière. Pour près de 2.800 canons de 75, l'artillerie française n'avait que 308 pièces de campagne lourdes, soit 104 pièces de 155 C.T.R.[1] Rimailho d'un poids excessif, 120 canons de 120 long de Bange et 84 canons courts Baquet.

En 1914, chaque division d'artillerie française se composait de 9 batteries de 4 canons de 75 chacune, soit 36 canons.

L'artillerie de siège et de place

D'autres modèles de canons, en général anciens, armaient les citadelles et les forts. Ils étaient des calibres 120 long, 138 en bronze de Reffye et 155 long et court. Presque tous étaient d'un maniement complexe et d'un tir beaucoup plus lent.

Les batteries de côte

Installées à Cherbourg, Brest, Toulon et Bizerte, ces batteries utilisaient des pièces de 190 et de 240 du modèle de la marine.

L'artillerie de tranchée

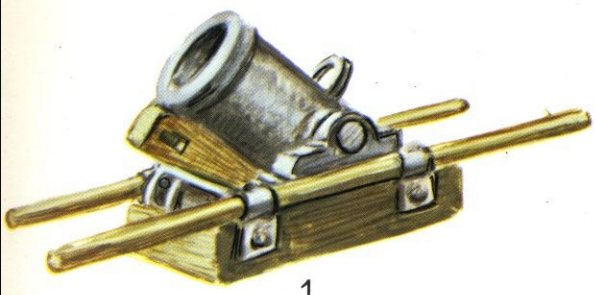
Avec la guerre de tranchées, les combattants durent exhumer une arme tombée dans l'oubli

1. C.T.R. : Canon court à tir rapide.

Actuellement encore, il ne se passe pas de jour sans qu'un agriculteur ou un promeneur ne découvre un obus ou une grenade abandonnés au cours de la Première Guerre mondiale. Ce genre de découverte doit être signalé aussitôt à la gendarmerie, qui alertera les spécialistes du déminage. Même les « objets bizarres » à l'aspect inoffensif ne doivent pas être manipulés : une simple fusée d'obus peut encore, après plus de cinquante ans, occasionner de terribles mutilations.

FRANCE
ARTILLERIE DE TRANCHÉE (I)

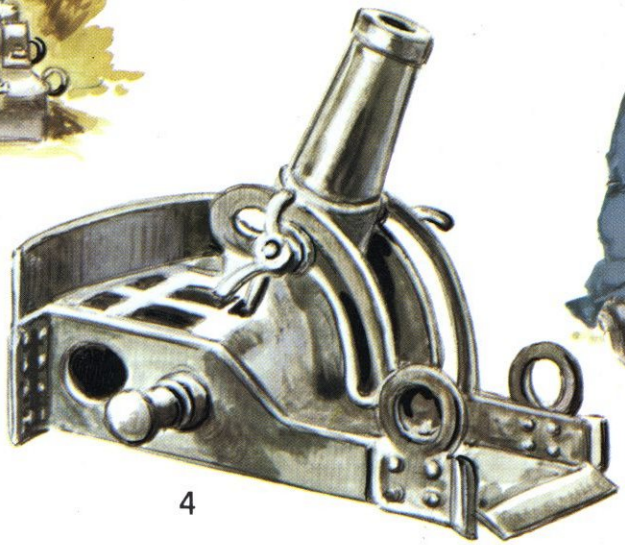
1. Crapouillot. — 2. Mise en batterie d'un mortier ancien, marqué du « N » du second Empire. — 3. Crapouillot en position. — 4. Canon de 58. — 5. Revolver lance-bombe. — 6. Canonnier servant. Noter la cartouchière sous la basque droite. — 7. Batterie de crapouillots nains avec ses « crapouilloteurs ». — 8. Maréchal des logis d'artillerie.



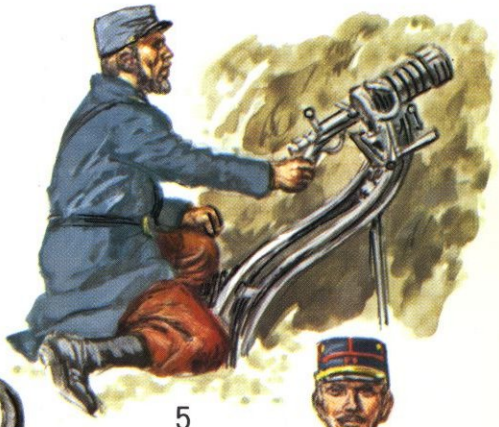
1

2

3



4



5

6

7

8

depuis plus de deux siècles : le mortier. En effet, aucune arme n'était capable d'atteindre, en tir plongeant, un ennemi enterré à une distance relativement courte.

Les Allemands, qui avaient armé leurs forteresses de la frontière avec de petits lance-bombes, s'empressèrent de les apporter sur le front et d'accabler leurs adversaires d'une pluie d'engins meurtriers dont la provenance était extrêmement difficile à localiser, plus encore à neutraliser.

L'emploi de cette arme n'était pourtant pas inconnu des grands maîtres de l'art militaire, qui en avaient eu la démonstration au cours de la récente guerre russo-japonaise, mais comme elle était contraire à leur propre idée de la guerre moderne, ils l'avaient totalement négligée.

Il fallut donc improviser et, en France, on fut tout heureux de retrouver, au fond des arsenaux, les vieux mortiers des guerres presque oubliées. C'est ainsi qu'apparurent les « crapouillots » des guerres du Mexique et du Tonkin.

Certains soldats, aussi téméraires qu'inventifs, bricolèrent toutes sortes de mini-mortiers, parmi lesquels un « crapouillot » fait d'une douille d'obus de 75 qu'on mettait à feu avec une allumette. Les accidents furent nombreux et même les vieux mortiers à bras de quinze centimètres de calibre furent remplacés dès avril 1915 par un lance-torpille beaucoup plus efficace.

A l'aide de vieux canons de 58, les artilleurs de tranchées français purent lancer, jusqu'à une distance de plusieurs centaines de mètres, un projectile de dimensions et de poids variables selon les besoins.

Ce projectile, d'un type nouveau, répondait particulièrement bien à l'usage qu'on en attendait et avait une grande puissance destructrice malgré ses proportions modestes.

La torpille ancienne ou obus-torpille était un obus à parois légères, pouvant contenir jusqu'à quarante kilos de cheddite[1]. Il était monté sur une tige qui, seule, entrait dans le tube lisse du canon du calibre uniforme de 58. Afin d'éviter au projectile de basculer pendant sa trajectoire, on l'avait doté de trois ailettes qui assuraient sa chute sur la pointe tout en le maintenant dans la direction choisie.

Lorsqu'il explosait, ce projectile dispersait ses éclats dans un rayon de cinq cents mètres et creusait un entonnoir large de quatre mètres et profond d'un mètre.

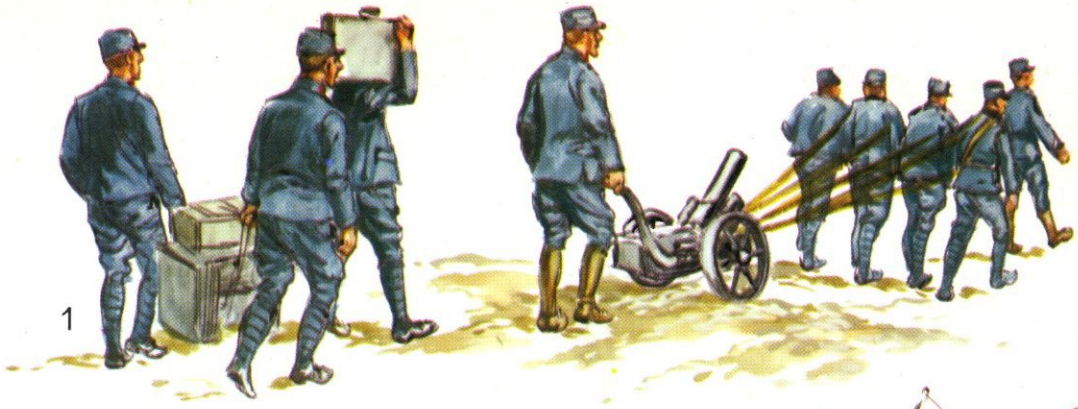
Son effet dans une tranchée était terrifiant. Lancé au milieu du réseau de barbelés de l'ennemi, il y pratiquait des brèches de trente mètres par lesquelles les vagues d'assaut tentaient ensuite de s'engager.

Un engin du même type mais plus perfectionné apparut ensuite; c'était le 55 nº 2, qui allait rester le mortier léger type de toute la guerre. Les Américains, venus se battre aux côtés des Alliés en 1917, firent beaucoup usage du 58. Un modèle basé sur le même principe, mais plus lourd, fut réalisé à

1. Explosif fait de grains de chlorate enrobés dans une matière huileuse.

FRANCE
ARTILLERIE DE TRANCHÉE (II)

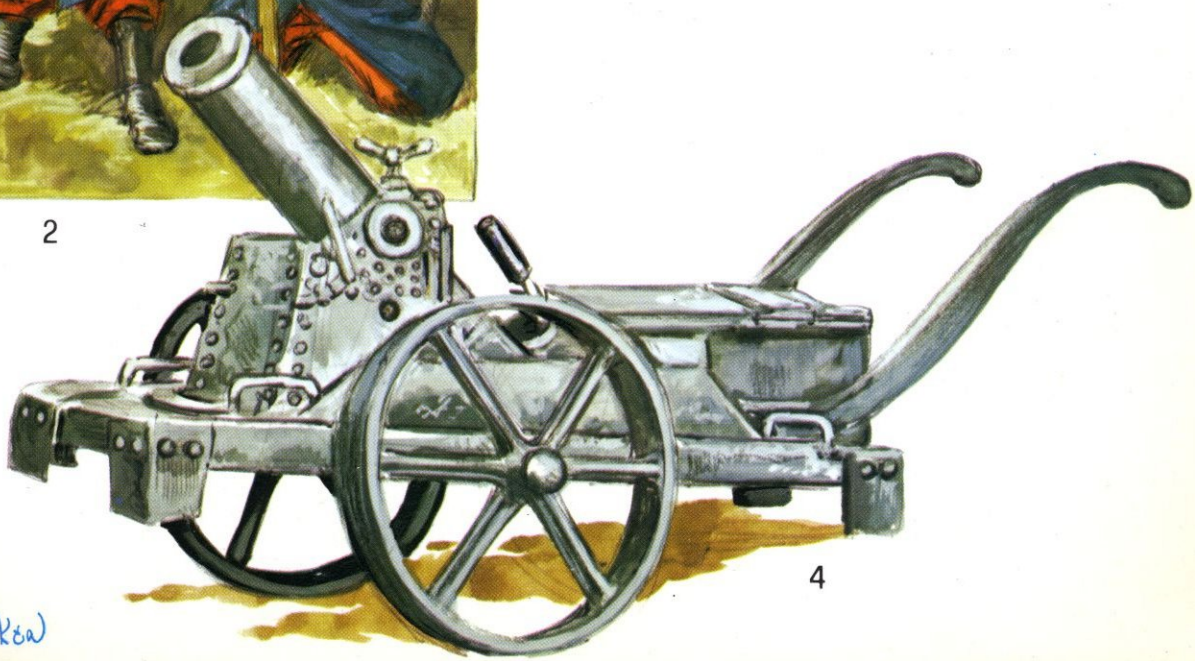
1. Mortier de 75 et ses servants. — 2. Lance-grenades improvisé. — 3. Arbalète lance-mines. — 4. Mortier de 75 sur son chariot.



1

2

3



4

L. XP. Funcken

partir du canon de 88 de montagne. Cependant, le mortier moyen français le plus acceptable fut le 150 mm Fabre de 1918. Les plus lourds mortiers des « poilus » étaient les 240 mm court et long.

Le canon de montagne

Les alpins avaient été dotés du canon de 80 mm du système de Bange à flèche double articulée, mais la pièce de montagne de 65 mm à tir rapide acquit une certaine notoriété. Les artilleurs alpins la tractaient quand l'état de la route le permettait et la chargeaient à dos de mulets en terrain montagneux. Partout, elle accompagnait les vaillants montagnards et on la vit prendre position au sommet des pics les plus abrupts. Démonté, ce petit canon se répartissait en quatre charges : 1° bouche à feu, qui pesait 105 kg; 2° le châssis-frein pesant 106 kg; 3° la flèche de 79 kg; 4° les roues, l'essieu et le corps d'affût représentant 106 kg. Aux quatre mulets qui portaient ces différentes charges — on les désignait sous le nom de mulet de pièce, mulet de roues et mulets de flèche — se joignaient les mulets de caissons, avec les munitions, les mulets d'outils, de vivres, de forges et de bagages. L'ensemble de quatre pièces formait la « batterie alpine ».

Très bas sur roues, le 65 se servait à genoux. Comme le canon de campagne de 75, il était à tir rapide et à recul direct sur l'affût grâce à un frein et à un récupérateur identique.

L'obus était soit explosif — 3,800 kg — ou à balles (shrapnel); il contenait alors 138 balles de plomb durci et pesait 4,450 kg. Sa portée était de 5.000 mètres. Les cartouches — obus et douilles — se transportaient par caisses de dix. Les artilleurs alpins pouvaient en outre lancer des fusées à signaux.

Le fabuleux 75

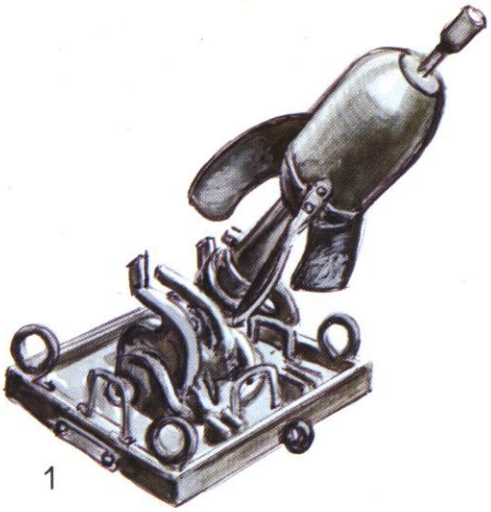
Depuis l'invention de l'artillerie, les ingénieurs avaient tenté de découvrir le meilleur moyen de supprimer, ou tout au moins de réduire le recul consécutif au départ du coup, qui rejetait la pièce en arrière, forçant ainsi les artilleurs à de fatigantes manœuvres pour la remettre en batterie et la pointer correctement. La rapidité du tir se ressentait aussi de ce fâcheux phénomène qu'on avait longtemps considéré comme un mal nécessaire. Mais les chercheurs sont gens obstinés et, après que de multiples tentatives utilisant la pesanteur, la friction et l'air comprimé n'eurent donné que des résultats peu concluants, on pensa à l'hydraulique.

Presque simultanément apparut en Angleterre, en France et en Allemagne le frein hydraulique, qui était censé absorber l'effet du recul tout en comprimant de gros ressorts chargés, eux, de repousser le tube de la pièce dans sa position « en batterie ». Ce système séduisit en dépit de certaines imperfections et fut adopté par le fameux industriel allemand Krupp.

En France, en 1892, le général Mathieu, directeur de l'artillerie, ne se montra pas aussi aisément

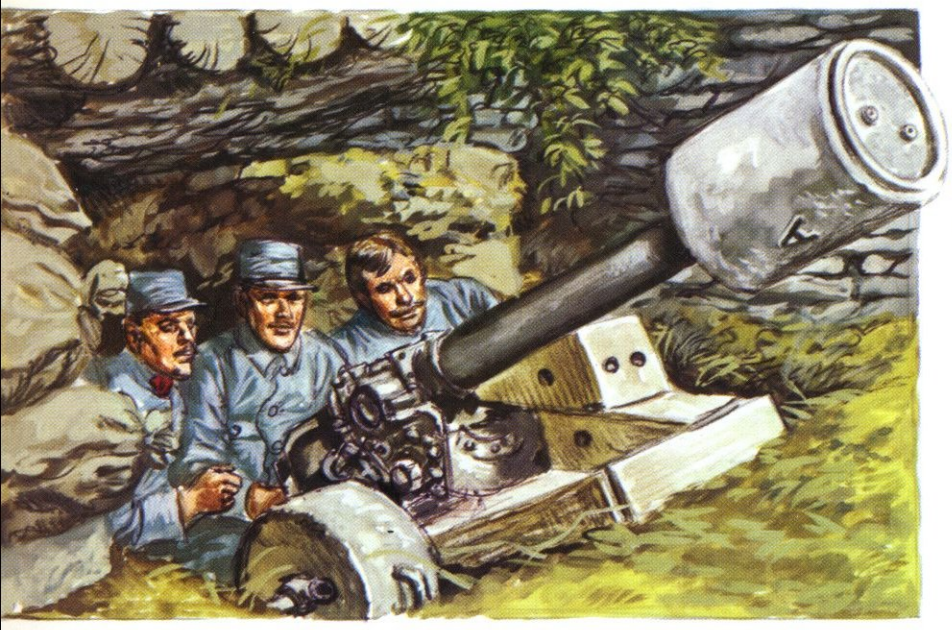
FRANCE
ARTILLERIE DE TRANCHÉE (III)

1. Canon de 58. — 2. Caporal d'artillerie, nouvelle tenue 1915. — 3. Artilleur, 1916-1918. — 4. Canon lance-torpille (80 de montagne). — 5. Taupias. Ce curieux terme, sans doute d'origine paysanne, désignait les obus de 77 non éclatés ou autres projectiles explosifs mis à feu par une allumette et une mèche. — 6. Lance-torpille (vieux canon de 58).



1

2 3



4

5

6

satisfait. Avec l'aide de quelques ingénieurs particulièrement doués, il s'attacha à mettre au point un canon entièrement nouveau.

Dans le plus grand secret, ces chercheurs élaborèrent peu à peu leur arme révolutionnaire, mettant successivement au point la culasse, le bouclier, l'appareil de visée, le débouchoir[1] et surtout le frein hydraulique.

En 1897, deux ingénieurs de premier ordre, les capitaines Sainte-Claire Deville et Émile Rimailho, achevèrent le 75, qui s'avéra aussitôt être une merveille technique aussi originale que hardie. Mais l'innovation la plus remarquable restait le frein : il maîtrisait parfaitement l'énergie dégagée par le départ de l'obus en une fraction de seconde, tout en garantissant une parfaite immobilité de l'affût.

Au moment du tir, le recul projetait le tube en arrière. Le tube actionnait alors un piston auquel il était relié et qui glissait dans la partie supérieure du réservoir du frein. L'oléonaphte[2] contenu dans ce réservoir était ainsi poussé violemment dans le réservoir inférieur contenant de l'air comprimé à cent vingt kilos[3]. C'est celui-ci qui, tel un puissant ressort, chassait l'oléonaphte en pressant sur un diaphragme et lui faisait réintégrer le réservoir supérieur. Le piston ramenait le tube à sa position initiale.

Tout le secret résidait dans le diaphragme et dans le piston dont nul, pas même un officier, n'était autorisé à percer le mystère : le démontage du récupérateur[4] était strictement interdit.

Outre son frein, le 75 possédait une extraordinaire puissance de feu due à sa culasse qui s'ouvrait et se fermait en un seul demi-tour de manivelle, alors que dans les systèmes de Reffye et de Bange, il fallait trois mouvements. La culasse de ces canons se composait d'une vis à filets interrompus, placée dans l'axe de la pièce, tandis que celle du 75 était excentrée, c'est-à-dire qu'elle tournait non plus dans l'axe du canon mais en dessous de cet axe. Le bloc de la culasse était percé d'une large échancrure circulaire qui, d'un demi-tour donné à la manivelle, venait se placer devant l'âme en la découvrant. L'obus une fois introduit dans l'âme, un demi-tour de manivelle replaçait l'échancrure dans sa position primitive tandis que la partie pleine du bloc de culasse venait obturer l'âme. L'obus tiré, on ouvrait la culasse à nouveau, la douille vide jaillissait hors de l'âme, on introduisait un nouvel obus et ainsi de suite à raison de vingt obus à la minute.

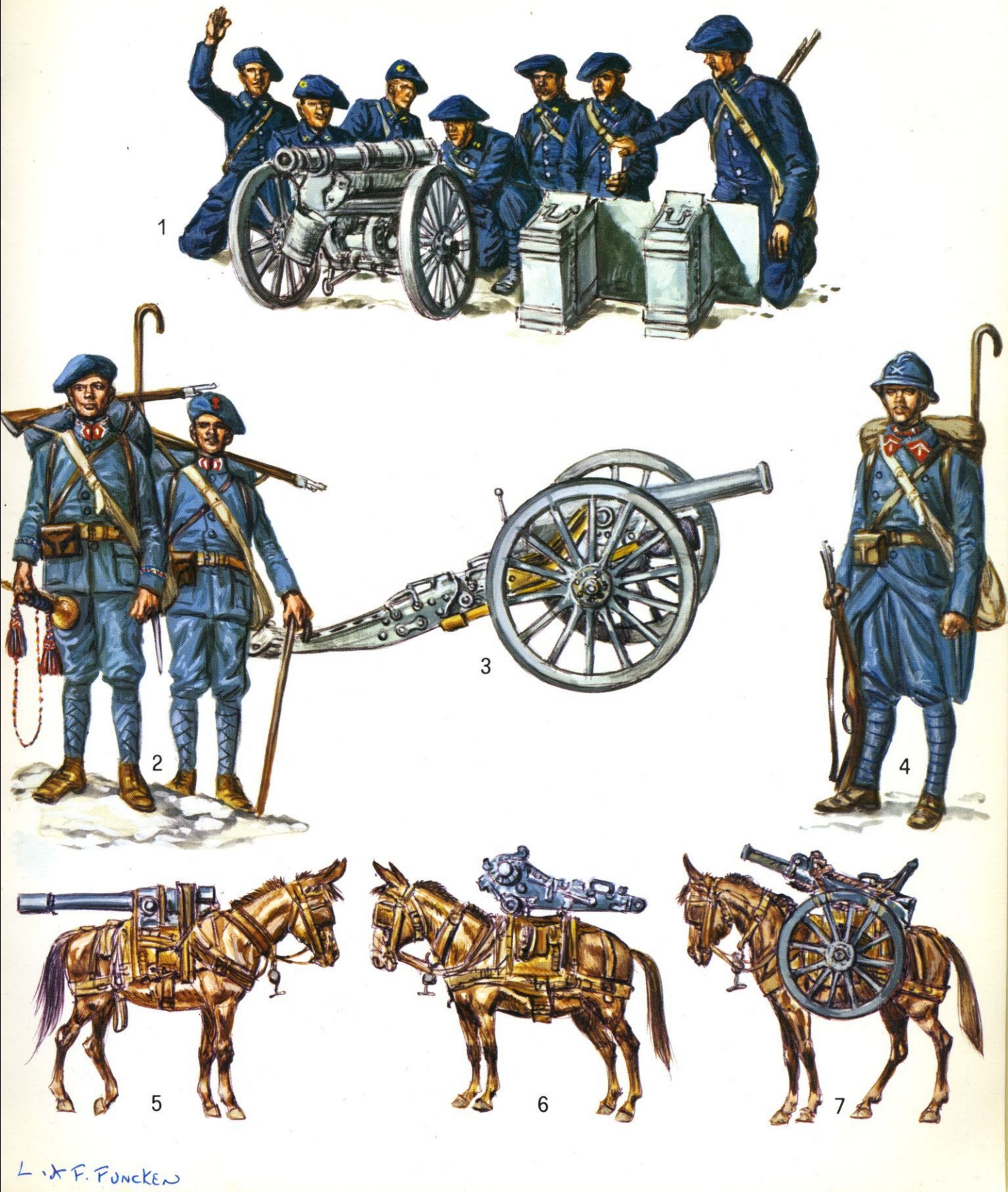
Lors d'une démonstration, en 1918, des artilleurs américains parvinrent même à fournir vingt-cinq coups en une minute, ce qui, même avec le fusil Lebel, était à peu près impossible.

Le canon de 75 était donc indiscutablement le meilleur de tous les canons existants et, en dépit de son calibre assez faible, avait une portée trois fois supérieure à celle des canons étrangers de calibres avoisinants.

1. Appareil pour le réglage des fusées d'obus.
2. Huile lourde provenant de la distillation du goudron.
3. D'où le nom de frein hydropneumatique donné à l'ensemble.
4. Cylindre à air comprimé.

FRANCE
ARTILLERIE DE MONTAGNE

1. Canon de montagne de 65 en batterie. — 2. Clairon et soldat de l'artillerie de montagne. — 3. Canon de montagne de 80. — 4. Artilleur de montagne, 1916-1918. — 5-6-7. Canon de 80 transporté à dos de mulet. Le 65 fut transporté de la même façon.



L. & F. FUNCKEN

Les quatre obus de 75

D'une conception entièrement nouvelle, le caisson à munitions du canon de 75 s'ouvrait comme une armoire et contenait soixante-douze obus logés dans des alvéoles horizontaux.

L'obus se présentait comme une véritable cartouche avec sa douille en laiton munie d'une amorce au culot et portant, serti à son extrémité, le projectile proprement dit.

La douille, qui pesait environ douze cents grammes, contenait six cents grammes de poudre B.S.P. sans fumée à la nitrocellulose. Parce qu'elle s'enflammait difficilement, cette poudre nécessitait l'intervention d'un tube porte-amorce à la poudre noire sur lequel agissait le système de percussion du canon.

Les quatre types de projectiles étaient :
1° l'obus à balles,
2° l'obus explosif,
3° l'obus incendiaire,
4° l'obus fumigène.

Afin de les reconnaître plus facilement, on les peignait respectivement en blanc, en jaune, en blanc et rouge et en blanc et bleu.

L'obus à balles

Le shrapnel ou obus à balles se composait d'une ogive en acier vissée sur un cylindre en acier embouti, surnommé « pot de fleur », qui contenait cent grammes de poudre noire. Sur la poudre reposaient deux cent cinquante balles de plomb durcies à l'antimoine et enrobées dans de la colophane[1]. Un tube, portant à son extrémité visible la « tulipe » sur laquelle se vissait la fusée, plongeait jusqu'au fond du « pot de fleur » en traversant la pointe de l'ogive, puis les balles. C'était par l'intermédiaire de ce tube que la fusée mettait le feu à la charge de poudre de l'obus proprement dit, déterminait son éclatement et la pluie de balles meurtrières qui l'accompagnait.

La fusée

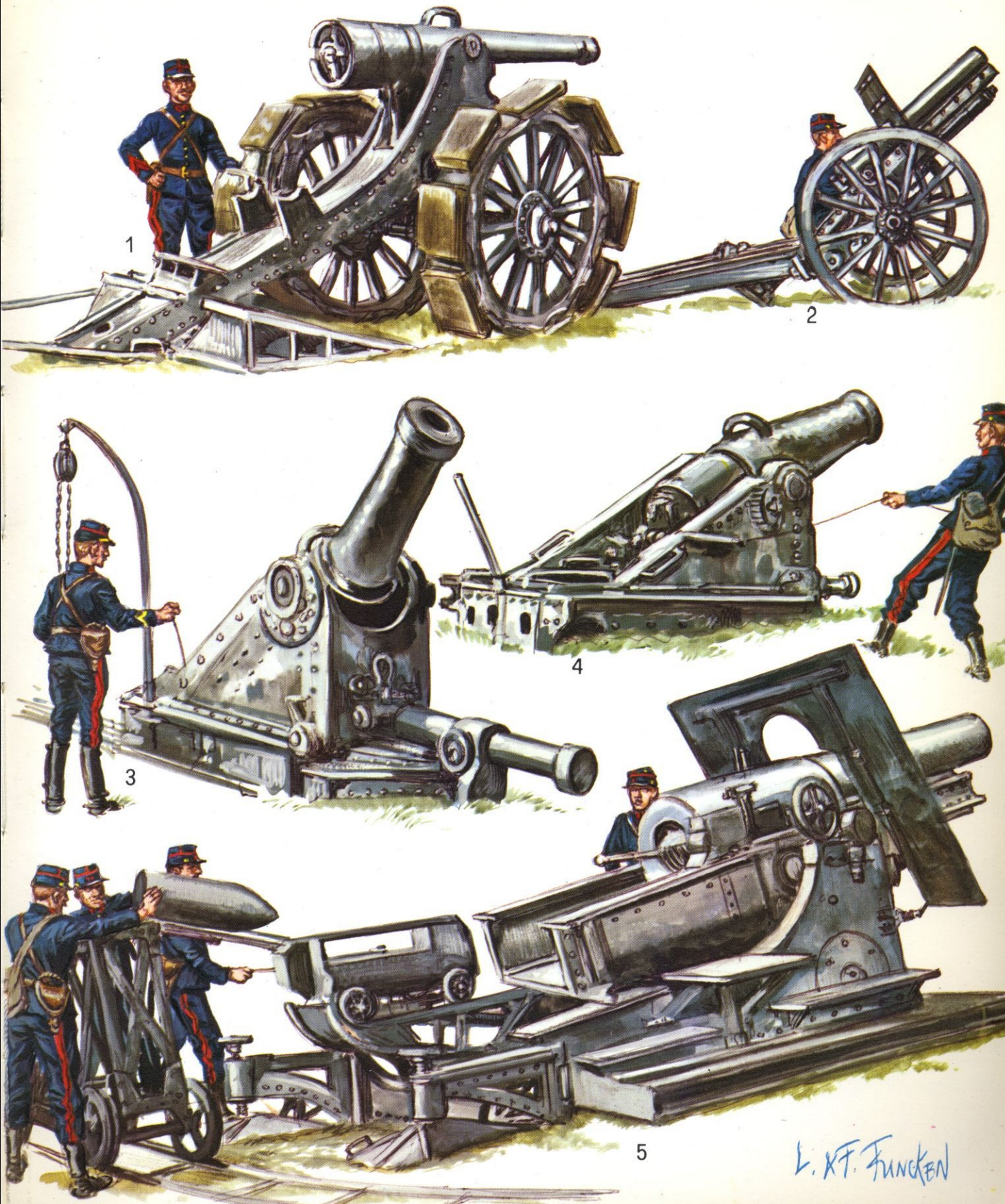
Selon que l'artilleur voulait obtenir l'éclatement de son obus en l'air ou au contact du sol, il se servait d'une fusée « fusante » ou « percutante », mais il existait une fusée « mixte » à double effet qui permettait ces deux modes d'emploi. C'est la fusée mixte qui se plaçait sur l'obus à balles. Elle contenait un appareillage beaucoup plus compliqué qu'on ne l'imagine généralement ; notamment l'appareil fusant qui déterminait le moment exact de l'éclatement du shrapnel au-dessus de l'ennemi, et ce à partir de six mètres de hauteur jusqu'à mille et deux mille mètres dans le tir contre avions.

Avant de tirer l'obus, l'artilleur introduisait sa fusée dans un ingénieux appareil, le débouchoir, qui perçait un trou dans un cône en métal mou portant des indications graduées en secondes. Le cône ainsi percé avec précision recouvrait le barillet, conique lui aussi, sur lequel s'enroulait en six tours

1. Sorte de résine.

ARTILLERIE FRANÇAISE EN 1914

1. 120 court. — 2. Obusier de 105. — 3. Mortier de 220. — 4. Mortier de 270. — 5. Mortier de 280. Tous sont des modèles désuets.


1
2
3
4
5
L. KT. FUNCKEN

un petit tube de plomb. Ce tube de plomb, sectionné par l'artilleur à l'endroit choisi sur le cône gradué, contenait du poussier de poudre — ou pulvérin — comprimé, à combustion lente et régulière.

Au départ du coup, le pulvérin s'enflammait par le petit trou qu'avait pratiqué le débouchoir, et ainsi, tandis que l'obus prenait sa course, le pulvérin brûlait à raison de un centimètre à la seconde et se rapprochait de plus en plus de la base de la fusée pour déclencher finalement, à la seconde précise, l'éclatement de la charge du « pot de fleur » par l'intermédiaire de l'amorce percutante.

L'inflammation du pulvérin ne se faisait pas, comme on pourrait le penser, par la flamme du départ, mais bien grâce à un système basé sur l'inertie. Au moment où l'obus percuté se lançait violemment en avant, une amorce allait frapper une tige pointue, le concuteur, qui la faisait détoner et enflammer le pulvérin.

Arrivé au terme prévu de sa course, l'obus fusant éclatait et arrosait une zone ovale de 300 m de long sur 25 m de large. Les 250 balles de 12 g n'étaient toutefois dangereuses que dans une zone de 200 m sur 20.

L'obus fusant de 75 mesurait 33 cm de haut et pesait 7,240 kg.

La fusée percutante

Sans l'aide du barillet, elle provoquait l'explosion de l'obus au moment de son entrée en contact avec un obstacle. Ce contact déterminait le choc de la masselotte[1] du porte-amorce sur un rugueux et l'explosion de la charge arrière principale par une suite de relais de poudre.

Avec la fusée mixte, l'artilleur obtenait le même effet en s'abstenant d'utiliser son débouchoir.

L'obus explosif

Un peu plus long que l'obus à balles, l'obus explosif, nommé aussi obus allongé, pesait seulement 5,300 kg mais contenait une charge beaucoup plus importante : 830 g de mélinite[2].

Fait d'acier embouti en un seul morceau, il était étamé à l'intérieur afin de préserver son métal de l'action de la mélinite, qui attaque tous les métaux à l'exception de l'étain.

C'est la mélinite fondue qui était utilisée afin d'éviter les explosions prématurées, mais cette propriété nécessitait l'emploi d'un système de mise à feu beaucoup plus énergique que la fusée : le détonateur.

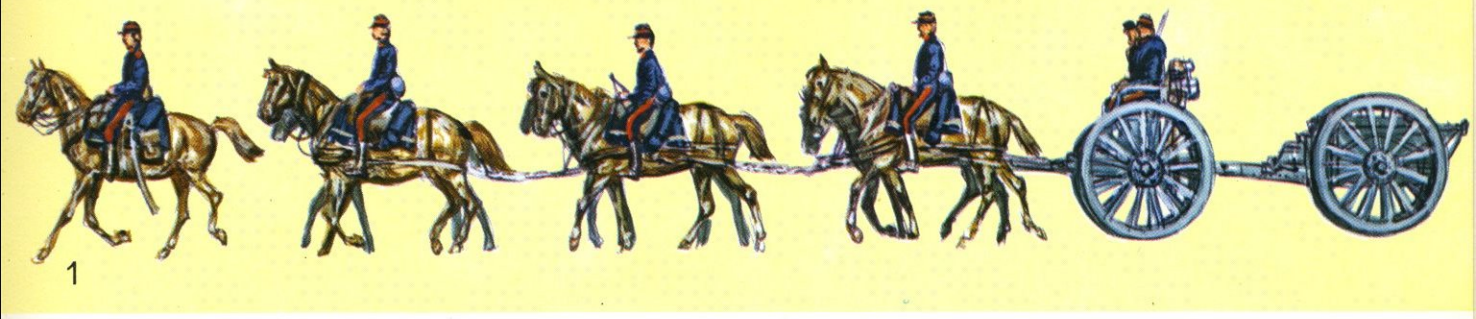
Par rapport aux amorces ordinaires contenant quelques centigrammes de fulminate de mercure, le détonateur en contenait deux grammes mélangés à de la mélinite pulvérulente.

L'effet de cet obus était terrible : il hachait littéralement les obstacles qu'il rencontrait. Il projetait en outre une multitude d'infimes particules de métal qui causaient des blessures mortelles, souvent pratiquement invisibles, dans un rayon de vingt mètres.

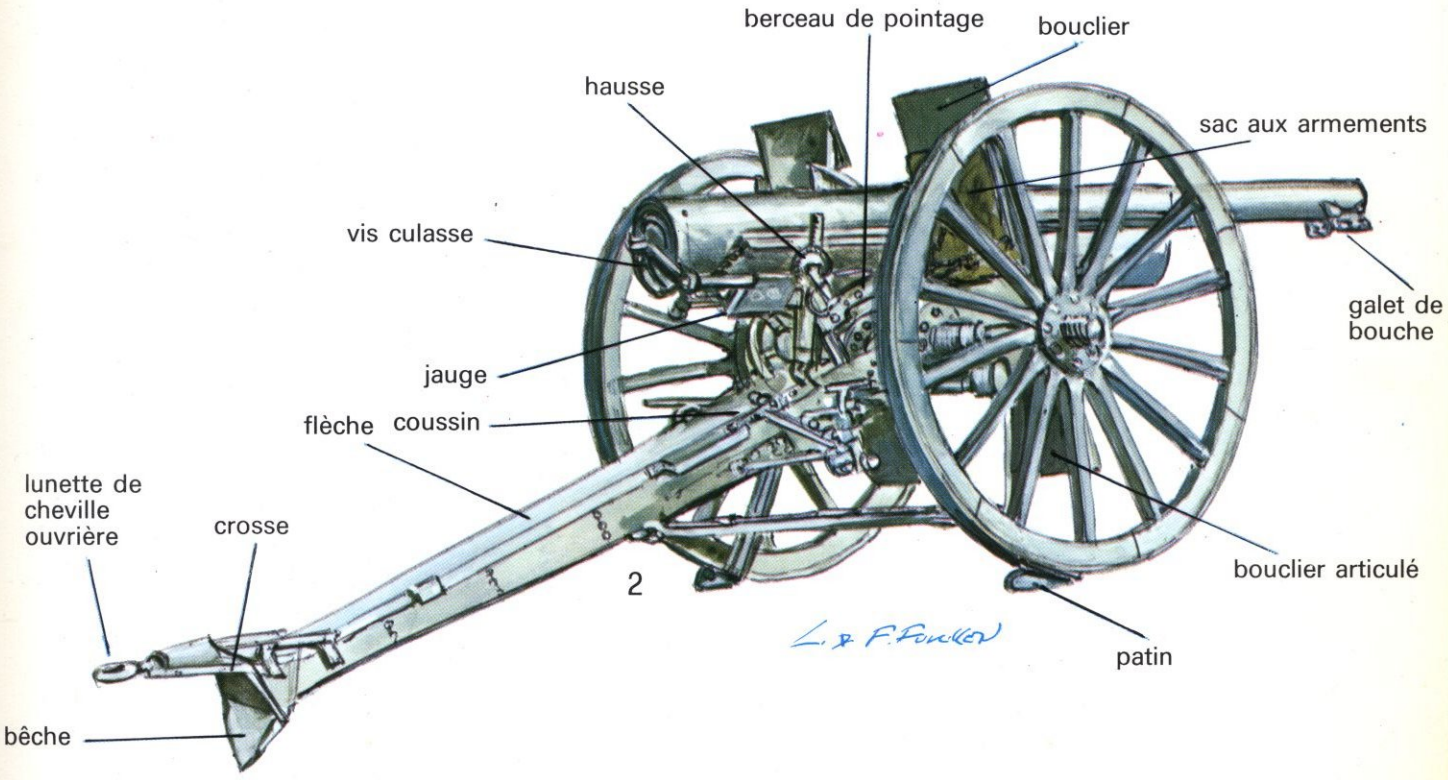
1. Pièce métallique agissant par inertie.
2. Explosif à base d'acide picrique.

FRANCE
LE « FABULEUX » 75 (I)

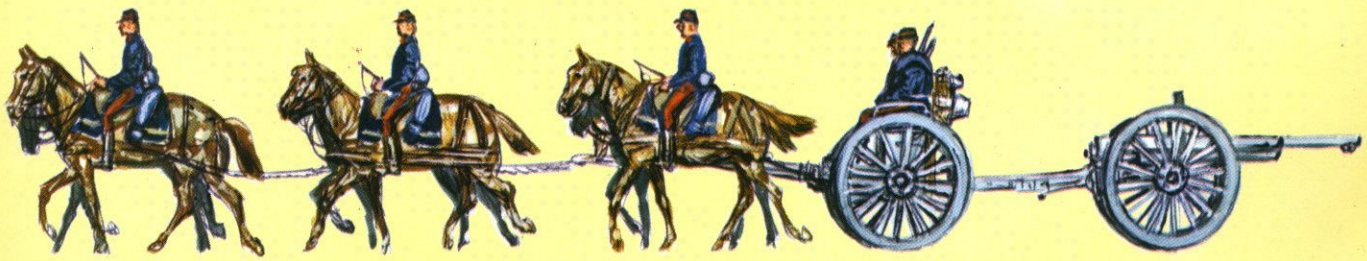
1. Caisson du 75. — 2. Le 75 et ses principales pièces. — 3. Le 75 attelé.



1


berceau de pointage
bouclier
hausse
sac aux armements
vis culasse
galet de bouche
jauge
flèche
coussin
lunette de cheville ouvrière
crosse
bouclier articulé
patin
bêche

2



3

On pouvait, à volonté, retarder l'éclatement du projectile par l'adjonction d'un « bouchon de retard » qui allongeait la durée de la mise à feu de quelques dixièmes de seconde. Ce procédé permettait à l'obus de pénétrer en terre avant d'exploser, ou encore d'exécuter le tir à ricochet de plein fouet qui faisait exploser le projectile en l'air.

Si, au contraire, on voulait avancer l'explosion, par exemple pour détruire un ennemi dissimulé par un blindage, il fallait utiliser une fusée instantanée. La vitesse du projectile était telle — un mètre en trois millièmes de seconde — qu'avec le détonateur ordinaire l'explosion ne s'opérait qu'à plusieurs mètres derrière l'obstacle.

Rien n'avait été négligé, on le voit, pour tuer avec la plus grande efficacité possible. Bien entendu, les Allemands avaient, eux aussi, développé ces différents types de fusées.

L'obus incendiaire

Ce projectile contenait des cylindres de toile goudronnée remplis de poussier de poudre. Ils brûlaient environ deux minutes. C'est ce même principe qui servait à la fabrication des obus à gaz.

L'obus fumigène

Appelé aussi obus traceur, il était doté d'une ogive percée de trous par lesquels s'échappait une composition fusante allumée par la fusée du projectile.

Le 75 au combat

Bien cachée aux yeux de l'ennemi, la batterie de quatre pièces de 75 était commandée par un officier observateur placé, si possible, à une centaine de mètres en avant. Cet officier transmettait par téléphone les renseignements utiles à son commandant, qui donnait les ordres nécessaires à ses capitaines. Une fois la distance calculée avec soin et les pièces bien réglées en direction et en hauteur, on ouvrait le feu « en fauchant » ou « sans faucher ».

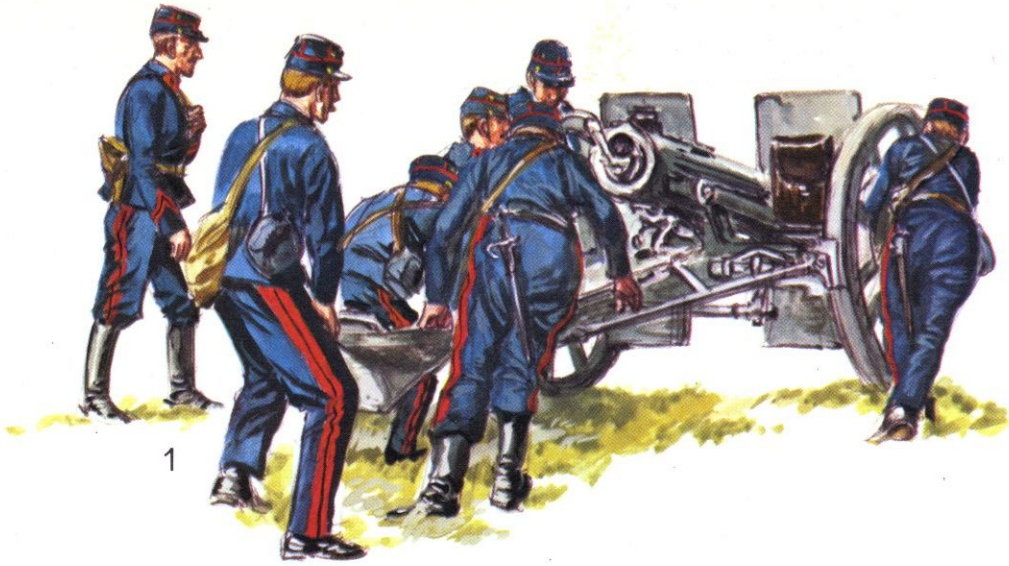
Le tir fauchant s'appliquait à un adversaire en mouvement. Il le soumettait au tir des quatre canons qui tiraient chacun trois obus explosant presque simultanément et répartis sur une largeur de mille mètres. Trois autres rafales de douze obus étaient expédiées sur le même front d'un kilomètre, mais en allongeant chaque fois le tir de cent mètres. En quelques instants, une surface équivalant à quatre cent mille mètres carrés était ratissée par les shrapnels.

Utilisé contre un adversaire arrêté, le tir sans faucher couvrait un front de cent mètres seulement. La batterie envoyait trois rafales de deux coups par pièce, échelonnées de cent mètres en cent mètres, si bien qu'en quelques secondes vingt-quatre obus labouraient une surface de vingt mille mètres carrés. Le plus terrible exemple de ces tirs meurtriers se situe à la bataille du Grand-Couronné[1] en septembre 1914, où les masses d'infanterie allemande

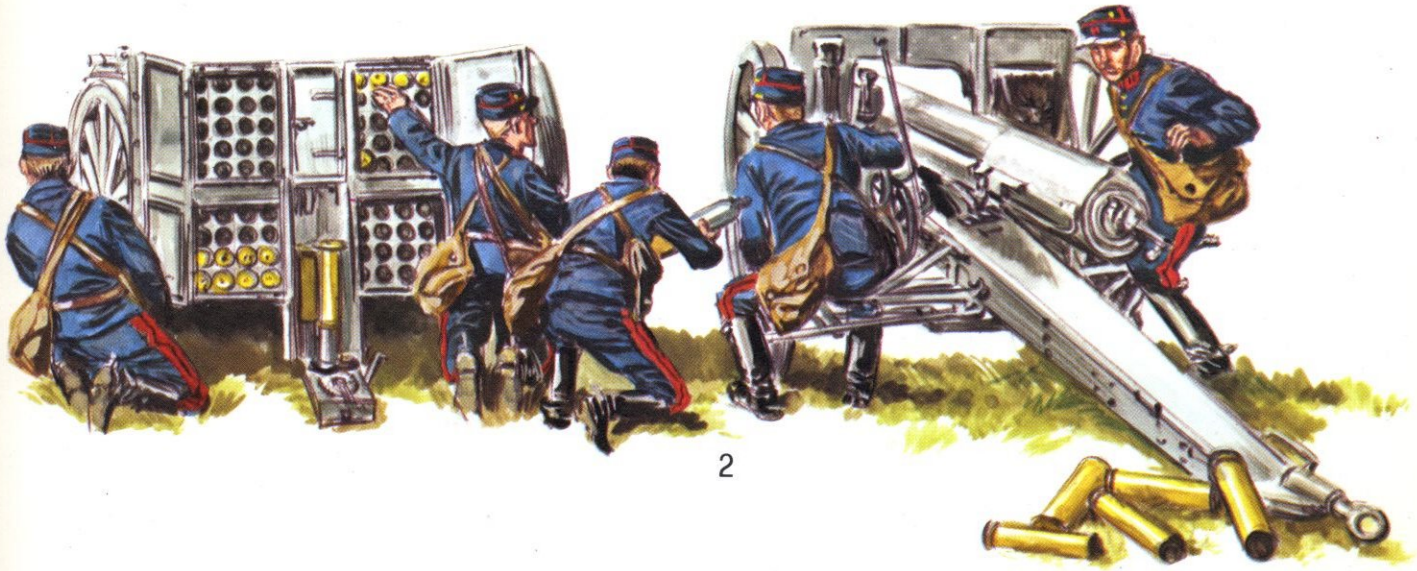
1. Hauteur du plateau lorrain, à l'est de Nancy.

FRANCE
LE « FABULEUX » 75 (II)

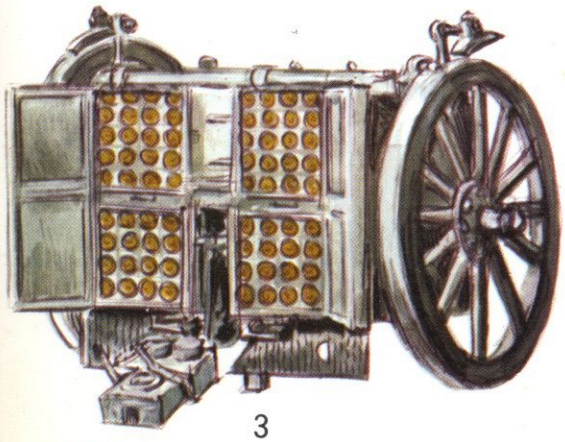
1. Mise en batterie d'un 75. — 2. 75 en action avec son caisson ouvert. — 3. Caisson du 75. — 4. Mécanisme du débouchoir. — 5. Débouchoir double pour obus de 75.



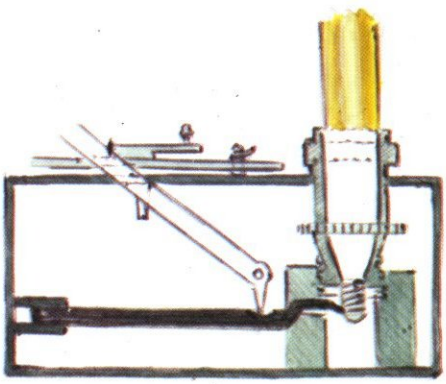
1



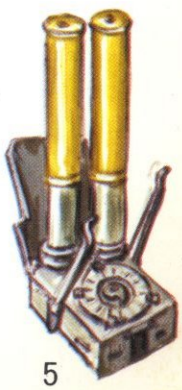
2



3



4



5

furent écrasées jusqu'à former de leurs corps, par endroits, une épaisseur de deux mètres.

La « maladie » du 75

Au cours du printemps de 1915, les pièces de 75 se mirent à éclater dans une proportion de plus en plus inquiétante. Suivant les corps d'armée, le pourcentage des canons mis hors de service atteignait 30 et même 55 %. Les usines, qui ne produisaient que dix pièces par jour, ne parvenaient plus à combler le déficit grandissant. On cria au sabotage, puis on mit en doute la qualité des poudres. Finalement, des expériences minutieusement menées firent découvrir la vraie raison de l'éclatement prématuré des obus dans l'âme.

Il était dû à des défectuosités de la structure intime de l'acier. Les obus fondus en Amérique du Nord pour le compte de la France présentaient, au microscope, des canalicules filiformes qui ne résistaient pas à la charge de la cartouche et laissaient filtrer les effets de la déflagration à l'intérieur de leur propre charge explosive[1].

L'artillerie lourde française

Les performances du 75 ne suffirent pas à endiguer la ruée des Allemands, dont la très nombreuse artillerie lourde infligeait de terribles coups, tout en se tenant hors de portée du canon-miracle.

Dès septembre 1914, le général Joffre réclamait des canons plus puissants et à grande portée.

Le 155 C.T.R. Rimailho

Les 104 canons de 155 C.T.R. construits de mauvaise grâce pour satisfaire aux insistances du général Herr, inspecteur général de l'artillerie, s'avérèrent cruellement trop peu nombreux.

Le 155 C.T.R. ou canon Rimailho était un vieux canon de Bange 1881 transformé par l'éminent colonel auquel il devait son nom. Il utilisait le même type de récupérateur que le 75 et présentait de ce fait certaines des qualités de son cadet. Malheureusement, son obus de 43 kg chargé de 13 kg de mélinite ne portait qu'à 6 kilomètres. Le 155 pesait en outre un poids considérable : 3.200 kg, ce qui nécessitait son transport en deux charges qu'il fallait ensuite assembler sur le terrain. En dépit de ses défauts, il rendit néanmoins d'excellents services au cours des premiers mois de la guerre.

L'artillerie lourde improvisée

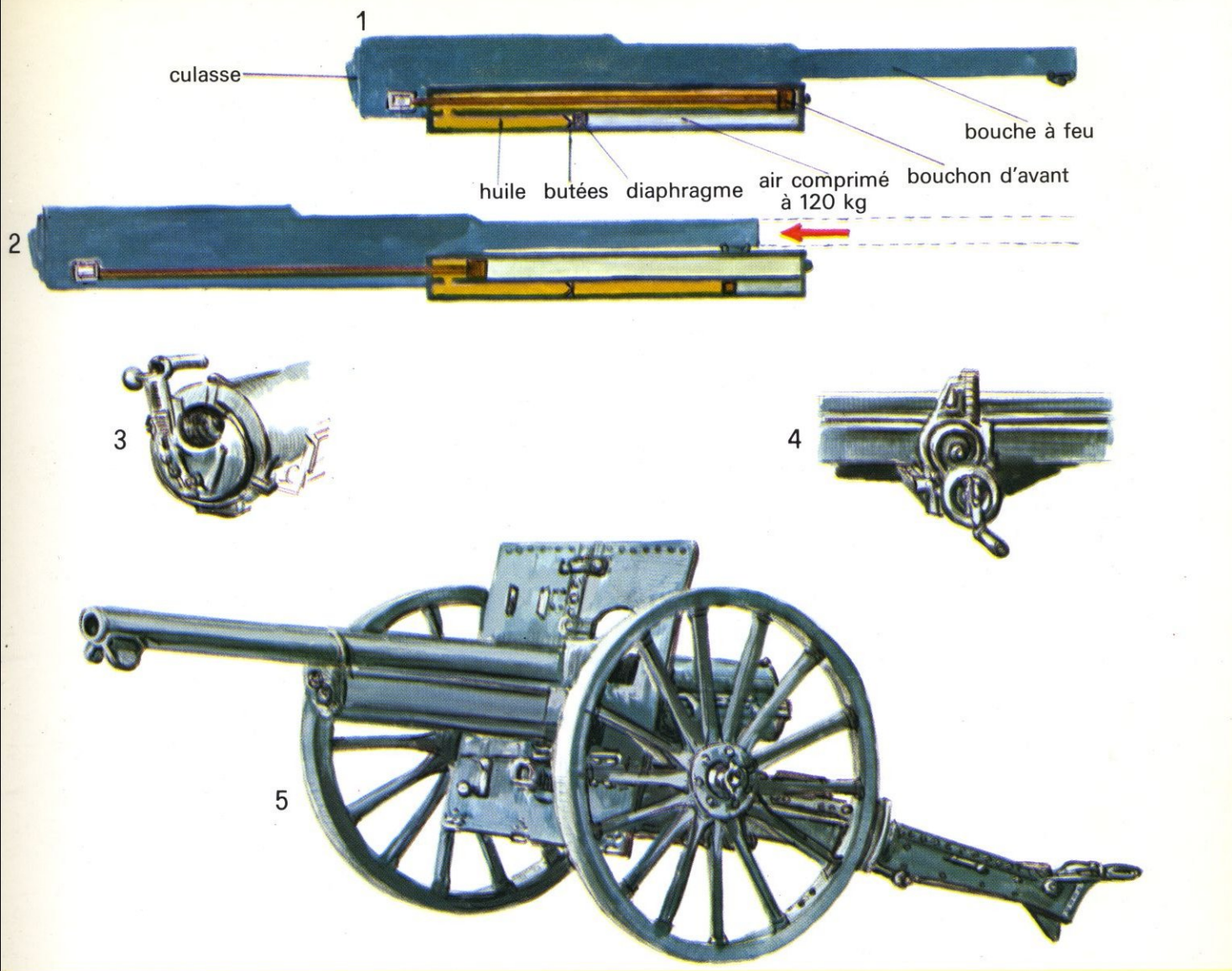
Afin de pallier l'insuffisance technique et numérique du 155 C.T.R. et des 90 et 95 déjà considérés comme démodés avant 1914, on dut utiliser toutes les vieilles pièces de siège, de place : les 120 et 155 courts et longs ainsi que les mortiers de 220 et de 270.

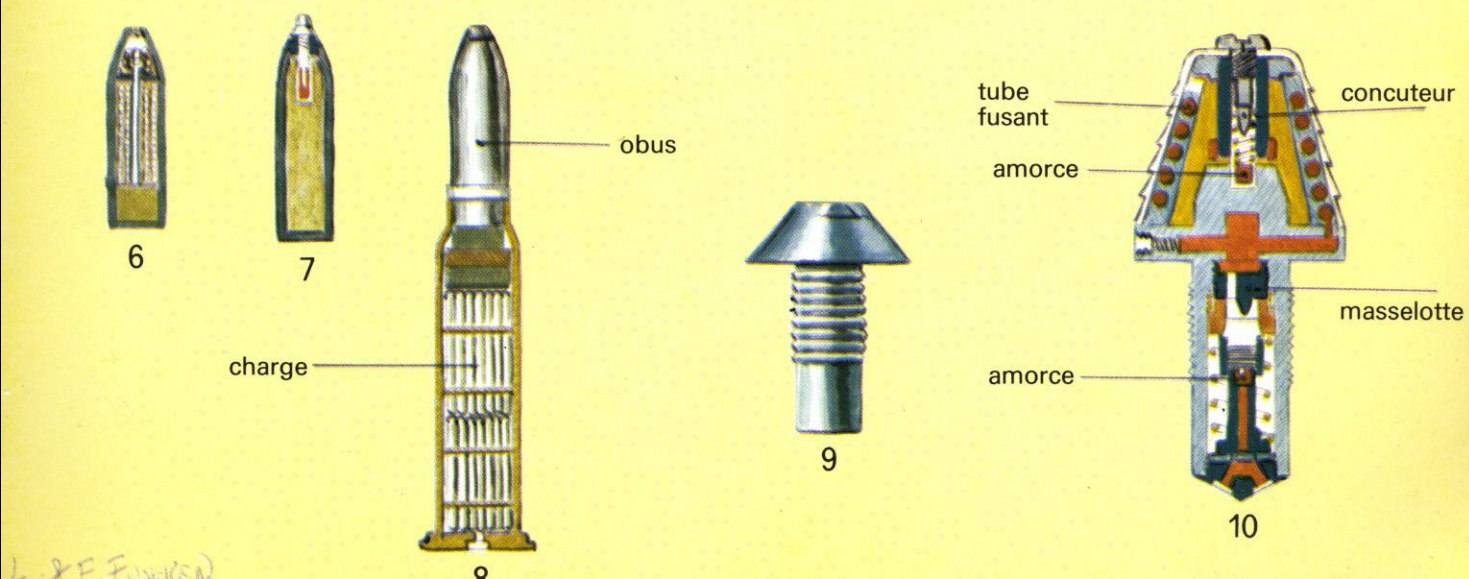
Les pièces de côte et de bord de la marine furent également conduites sur le front, notamment les canons de 145 montés sur affût mobile Saint-

1. *Souvenirs et Anecdotes de guerre, 1914-1916*, par le général V. d'Urbal.

FRANCE
LE « FABULEUX » 75 (III)
FONCTIONNEMENT DU FREIN HYDRO-PNEUMATIQUE

1. Le canon au repos. — 2. Le canon au moment du tir. L'oléonaphte du réservoir supérieur est chassé dans le réservoir inférieur. L'air surcomprimé va refouler l'oléonaphte dans son réservoir de départ. (Voir texte.) — 3. Culasse ouverte. — 4. La hausse. — 5. Type de 75 utilisé par l'artillerie américaine en 1917-18. — 6. Obus de 75 à balles. — 7. Obus de 75 allongé. — 8. Obus complet avec sa cartouche. — 9. Fusée percutante. — 10. Fusée à double effet.


1
culasse
bouche à feu
huile
butées
diaphragme
air comprimé
à 120 kg
bouchon d'avant
2
3
4
5


6
7
obus
charge
9
tube
fusant
concuteur
amorce
masselotte
amorce
10

Chamond. Par la suite, beaucoup de ces pièces furent réalésées pour tirer l'obus de 155 mm.

Les canons nouveaux

La véritable riposte survint avec l'apparition de canons entièrement nouveaux, mis au point fiévreusement par l'industrie française. Ce furent le 105 Schneider, d'une portée égale au 150 allemand mais toutefois moins puissant, puis le 155 G.P.F. (grande portée Filloux) modèle 1917 qui, lui, pouvait lutter à armes égales contre le terrible 150. Sa puissance et sa précision étaient telles qu'il fut bientôt adopté par tous les Alliés comme le meilleur de sa catégorie.

Vingt-cinq ans plus tard, il fut encore largement utilisé sous le nom de U.S. M 12 Gun Motor Carriage, sur le châssis de char Sherman. Outre cette remarquable réussite, Saint-Chamond livra encore le 194 G.P.F. et l'obusier de 370. Schneider produisit de son côté des obusiers de 220 et de 280.

Le mortier de 280 datait de 1911. On le fractionnait en quatre charges, pesant avec leur chariot quatre à cinq tonnes et tirées par des chevaux ou des tracteurs. Sa mise en batterie nécessitait le creusement de fosses destinées aux plates-formes; on y montait le mortier en une heure de temps.

En dépit de cet important apport de canons modernes, les besoins toujours croissants exigés par les opérations obligèrent la France à conserver malgré tout les vieilles pièces plus ou moins rajeunies.

L'artillerie sur rails

Pour répondre au tir des pièces extra-lourdes des Allemands, la Compagnie Saint-Chamond commença à monter sur rails, dès novembre 1914, les pièces de marine modèles 1896, 1906 et 1910, de 194, de 240 et de 274, puis de 305 et 320, pesant de vingt-quatre à soixante-cinq tonnes! Vint ensuite le 340 modèle 1906, en tous points remarquable et qui portait à plus de trente kilomètres.

Un monstre de 400 fut également monté sur rails; il tirait un obus presque aussi grand qu'un homme, qui pesait près de mille kilos.

On désigna cette artillerie gigantesque sous les initiales A.L.V.F. (artillerie lourde sur voie ferrée) ou A.L.G.P. (artillerie lourde à grande puissance).

Dans les endroits où n'existait pas de voie ferrée, ces énormes pièces pouvaient être acheminées sur des affûts-trucks conçus par les firmes Schneider et Saint-Chamond.

Les obus de l'artillerie lourde

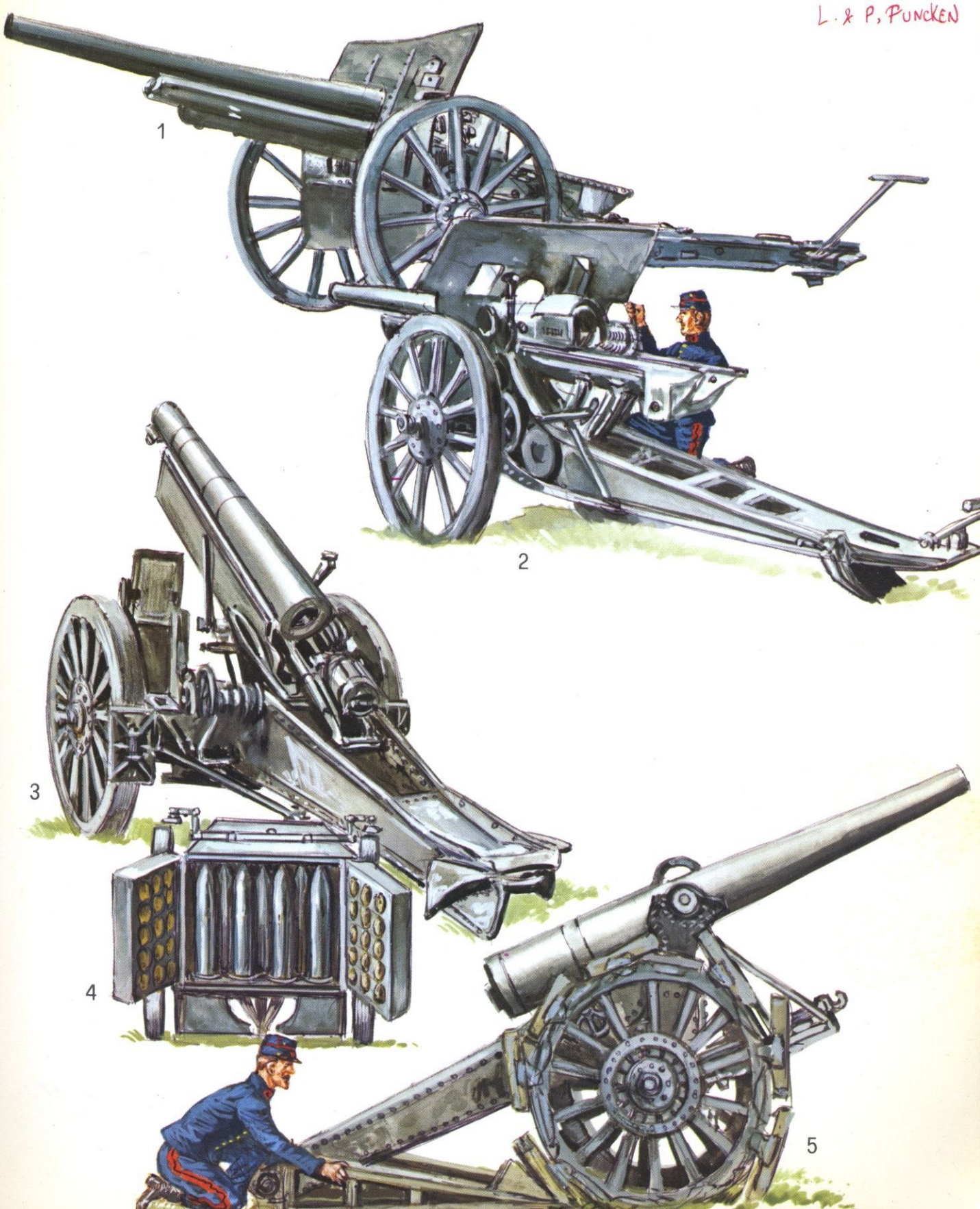
A côté de l'obus de 155, de 45 kg, le projectile le plus employé par l'artillerie lourde française, le petit obus de 75 faisait déjà figure de pygmée; que dire lorsqu'on le compare au 220 de 100 à 120 kg, au 270 de 150 à 225 kg ou au 280 de 305 kg!

Les obus de l'artillerie lourde contenaient en outre une charge explosive beaucoup plus grande proportionnellement. Ainsi, le 155 était chargé de 10 kg de mélinite, une charge équivalant à la puis-

ARTILLERIE FRANÇAISE (I)

1-2. 105 Schneider modèle 1913. — 3. 155 T.R. (tir rapide) du capitaine Rimailho, modèle 1904. — 4. Caisson du Rimailho. — 5. 120 long sur affût à patins Singoli.

L. & P. PUNCKEN



sance de 40 kg de poudre noire, tandis que le 75 explosif ne contenait qu'une charge de 830 g pour 5,300 kg, soit 15 % contre 22 %.

Au cours de la guerre, on s'ingénia à augmenter la portée des canons lourds. Pour ce faire, on commença par accroître la charge de poudre propulsive, puis on imagina de recourir au vieux système inventé par l'Anglais Witworth vers 1870, qui consistait à donner à l'obus une silhouette beaucoup plus aérodynamique.

Le gain obtenu, même sur de vieilles pièces, fut énorme, et dès lors tous les obus de gros calibre prirent la forme d'une ogive à pointe extrêmement allongée et à culot fuyant.

On adapta les obus ancien modèle encore en stock en les coiffant d'une pointe bien profilée qui en faisait des projectiles *up to date*.

Ce progrès avait pourtant un inconvénient, celui de réduire le volume de charge explosive par suite de l'augmentation en épaisseur des parois et de la longueur de la pointe en acier massif.

En plus de ces deux types d'obus en acier, il en existait d'autres en fonte ou en fonte aciérée à parois beaucoup plus épaisses, et par conséquent de puissance explosive moindre.

Au cours de la guerre, la production d'obus s'accéléra prodigieusement. Elle atteignit le rythme de 226.000 obus de 75 et de 51.780 obus de 155 par jour!

Les canons de 75 étaient au nombre de 17.300 en 1917-1918 et la misérable artillerie lourde de 308 pièces de 1914 s'était métamorphosée en une masse redoutable de 6.722 canons.

La consommation en munitions fut effarante. Entre 1914 et 1918, on estime que 300 millions d'obus furent lancés par les Allemands qui, eux, en reçurent plus encore de la part des Alliés.

Le minuscule 37

En 1916 apparut un tout nouveau modèle de canon : un 37 mm destiné à être utilisé par les soldats des tranchées contre les nids de mitrailleuses ennemies hors de portée de leurs fusils.

Son tout petit obus était néanmoins dévastateur, par l'effet surpuissant de sa charge explosive ou dans sa version shrapnel à trente-deux balles.

Le 37 avait le même système de fermeture de culasse que son grand frère le 75 et ne demandait que trois hommes pour le servir, voire deux à la rigueur.

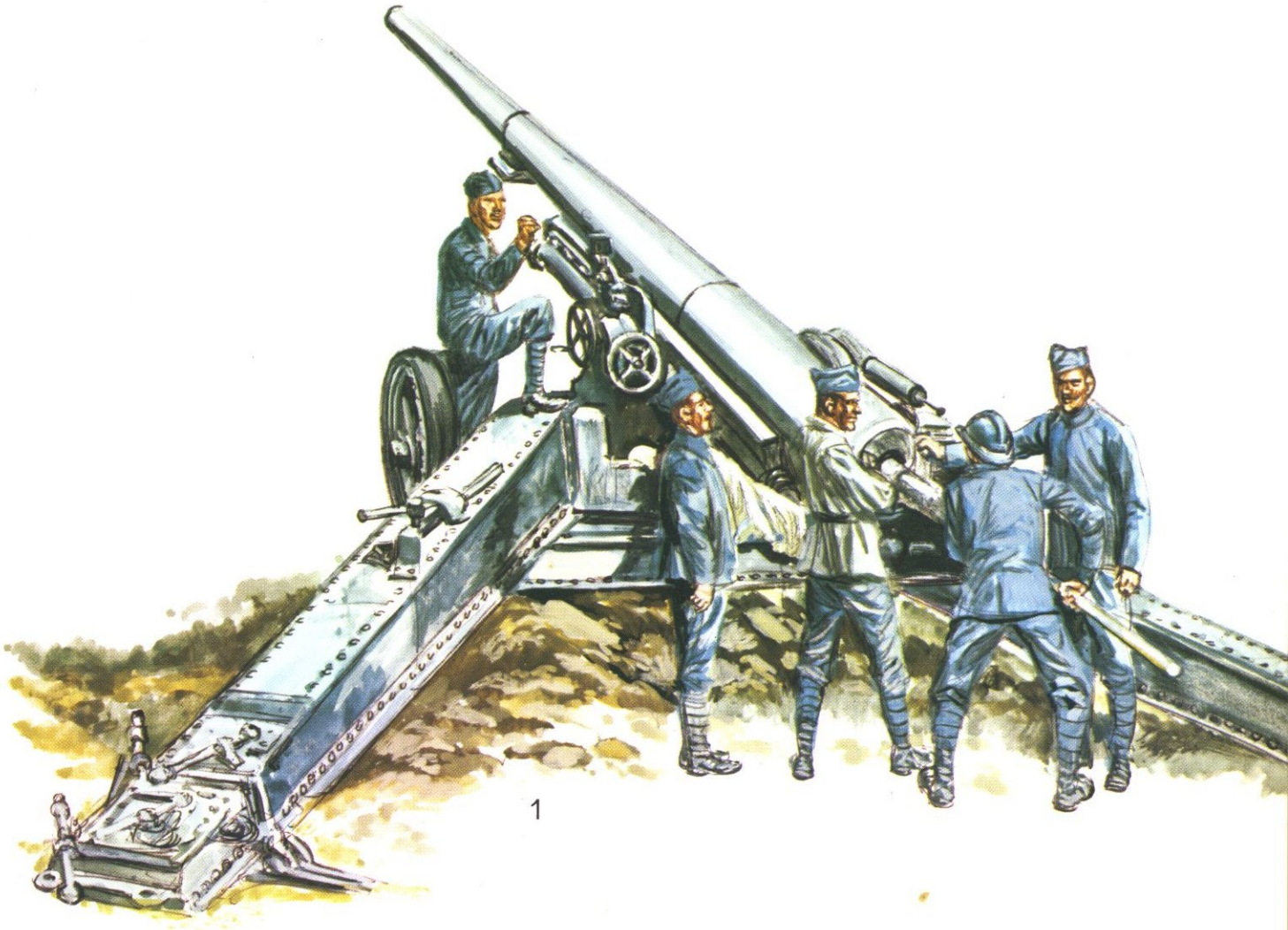
L'armée américaine l'employa intensivement.

Doté normalement de deux roues, le 37 pouvait être transporté facilement par deux hommes en terrain difficile et, ainsi, accompagner les vagues d'assaut.

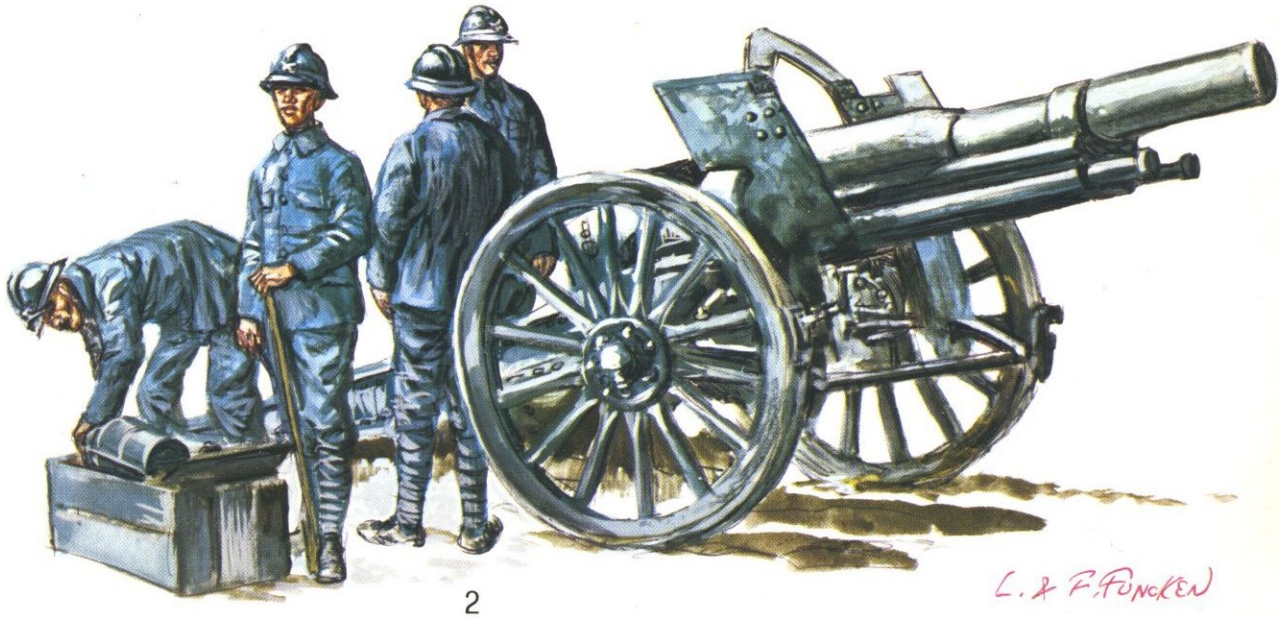
Le calibre de 37 mm était le calibre minimum autorisé par la Convention de Genève pour les projectiles explosifs. L'Allemagne avait enfreint cette interdiction en dotant ses troupes d'un petit canon-revolver de 30 mm monté sur pivot, qui tirait à une cadence très élevée : deux à trois cents coups à la minute.

ARTILLERIE FRANÇAISE (II)

1. 155 long Filloux, G.P.F. (grande portée Filloux). — 2. 155 Saint-Chamond modèle 1917.



1



L. & F. FUNCKEN

2

L'uniforme et l'armement

L'artilleur français de 1914 portait la veste bleu foncé fermée par neuf boutons en cuivre. La culotte des artilleurs montés, du même bleu que la veste, s'ornait de deux bandes et d'un passepoil rouge écarlate. Chez les artilleurs à pied, elle était remplacée par un pantalon long des mêmes couleurs, enserré dans des jambières noires.

Le képi, du modèle général, était bleu foncé avec les passepoils et le numéro écarlates.

Officiers et brigadiers portaient au côté droit le revolver dans son étui de cuir.

Le soldat était armé du mousqueton d'artillerie, modèle 1892 modifié légèrement en 1902, et du sabre-baïonnette d'artillerie.

En 1915, la tenue bleu horizon eut pour toutes distinctives les écussons du col et leurs soutaches :

	Écussons	Numéros	Soutaches
Artillerie de campagne montée	écarlates	bleu ciel	bleu ciel
» à pied	écarlates	verts	vertes
» lourde	écarlates	gris cendré	gris cendré
» de montagne	écarlates	blancs	blanches
» coloniale	écarlates	violets	violettes

Le casque Adrian avait deux canons croisés estampés sur le devant.

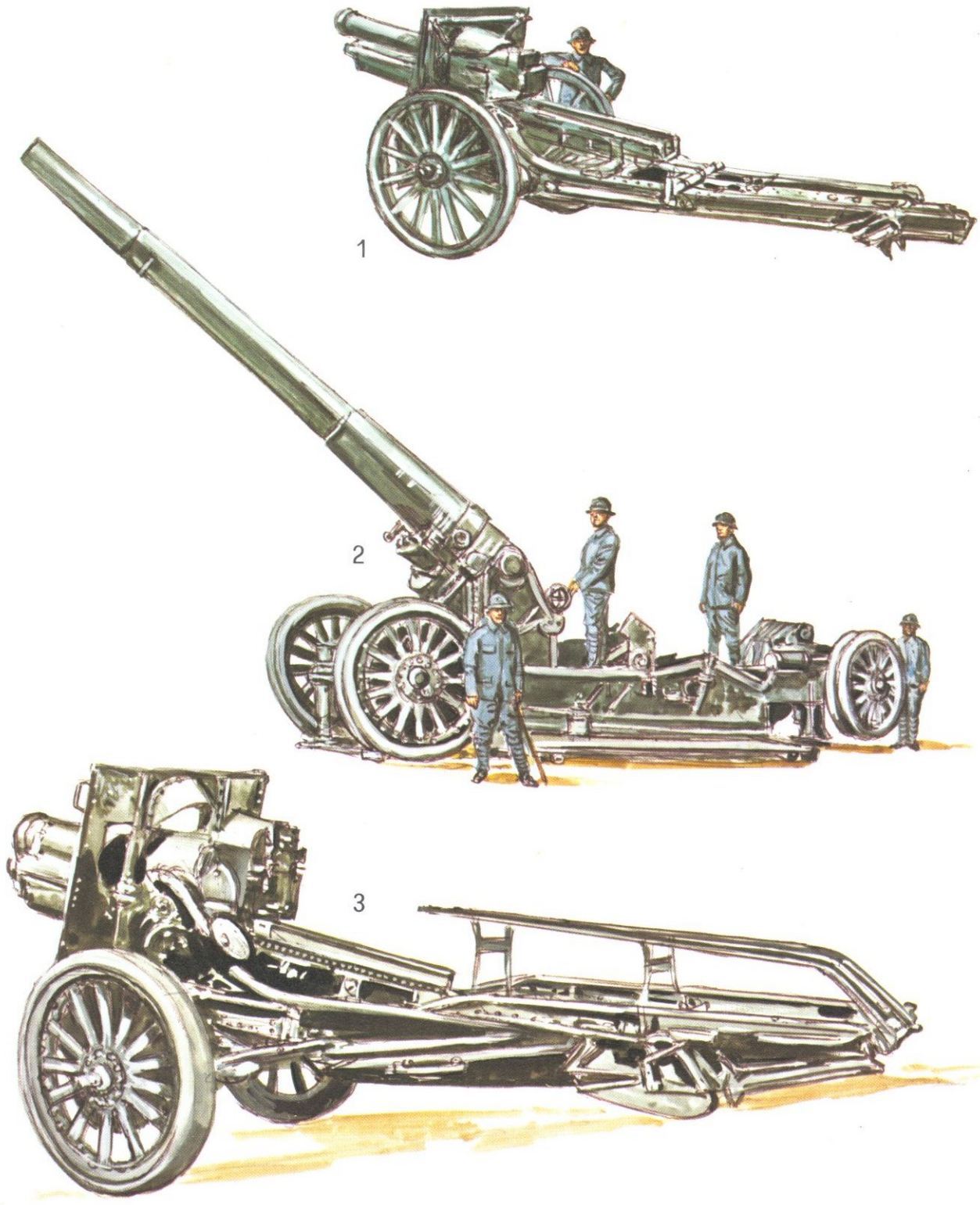
L'artillerie et les forts

En France et en Belgique avaient été édifiés, aux frontières, un certain nombre de camps retranchés. Ils comprenaient un noyau central — une ville, telle Liège — que ceinturait un chapelet de forts disposés en des points surélevés offrant une large vue sur l'horizon. Quoique distants les uns des autres, les forts devaient pouvoir croiser leur feu et se protéger mutuellement. Le fort classique de l'époque se composait d'un massif central bétonné, où se trouvaient rassemblés les locaux d'habitation, les magasins, la citerne et la machinerie électrique. Comme on n'entrevoyait guère l'éventualité d'une attaque à revers, les murailles du « côté ennemi » étaient les plus épaisses : 2,50 m en moyenne.

L'artillerie de gros calibre, destinée à ouvrir le feu dès l'apparition lointaine de l'ennemi, était placée sous tourelle blindée et parfois sous tourelle à éclipse. Celle-ci, comme son nom l'indique, pouvait disparaître dans le massif de béton après

ARTILLERIE FRANÇAISE (III)

1. 155 court Schneider modèle 1917. — 2. 200 long Schneider modèle 1917. — 3. Mortier de 220 Schneider à tir rapide, modèle 1917.


1
2
3

chaque coup tiré, par un système de contrepoids manœuvré électriquement.

S'il parvenait à s'approcher du fort, l'ennemi rencontrait des obstacles de plus en plus difficiles à surmonter. Il y avait d'abord un réseau de fils de fer barbelés, précédant un fossé large de 10 mètres et profond de 8,50 m dont on ne pouvait sortir qu'en escaladant une forte grille de 4 mètres de hauteur. Le fossé était en outre sous le feu des « coffres de contrescarpe » truffés d'armes automatiques. Enfin, le fort lui-même, avec toute sa garnison, disposait de tout l'arsenal nécessaire à décourager l'assaillant le plus résolu.

Ainsi construit et défendu, le fort semblait devoir tourner l'ennemi en dérision. Il en fut hélas souvent tout autrement.

La Belgique allait en faire la première la triste expérience. Achevés en 1891, les vingt et un forts de la Meuse donnaient toutes les apparences de forteresses inexpugnables, capables de défier les plus puissants canons du temps.

Le général Brialmont avait fait procéder à de très sérieux essais de résistance des blindages avec un obusier de 210 mm. Mais la technique avait évolué en peu de temps et, en 1914, les beaux forts belges restés tels quels, sans la moindre modification, étaient déjà dans un état d'infériorité manifeste[1].

Entre l'énergie cinétique[2] fournie par l'obusier de 210 précité, qui était de 240 tonnes-mètre, et celle de l'obus de 210 allemand de 1914 — 540 tonnes-mètre —, il y avait une redoutable marge.

Que dire alors des 1.700, 3.600 et 6.000 tonnes-mètre des 305 autrichiens et des 420 allemands de types M et γ?

Cette condamnation inexorable des forts belges ne fut pas ébruitée, mais le général Leman, l'héroïque défenseur des forts de Liège qui en était informé, mérite plus encore notre admiration.

Le fort de Loncin, que commandait le glorieux officier, explosait le 15 août 1914 à 16 h 15 mn sous les obus de 1.000 kg des 420 allemands, après 1 h 15 mn de pilonnage.

Les forts français, beaucoup mieux construits, résistèrent par contre aux plus lourds projectiles : tels Douaumont ou Verdun.

1. Nous devons la majeure partie de la matière de ce chapitre à la bienveillance de M. F. T'Sas, chargé de mission au Musée royal de l'armée et d'histoire militaire de Bruxelles.
2. L'énergie cinétique d'un corps en mouvement de translation est égale à la moitié du produit de sa masse par le carré de sa vitesse.

ARTILLERIE FRANÇAISE (IV)

1. 274 A.L.V.F. (artillerie lourde sur voie ferrée). — 2. 370 sur voie ferrée. — 3. Obusier de 400 sur voie ferrée.

ALGP97
1
2
3

L'artillerie anglaise

L'Angleterre avait, comme son alliée la France, préféré conférer à son artillerie de campagne une grande mobilité plutôt qu'une grande puissance de feu.

De plus, ses pièces étaient loin de valoir le 75 et n'avaient qu'une portée médiocre.

Les deux pièces de campagne utilisées au début des hostilités étaient le *13 pounder* et le *18 pounder* à tir rapide, avec frein récupérateur à ressorts.

Le *13 pounder* — 76,8 mm — équipait les batteries à cheval tandis que le *18 pounder* — 83,8 mm — était affecté aux batteries montées. Ils tiraient un obus shrapnel ou explosif chargé à la lyddite[1] et pesant 8 kg à 8,500 kg.

La division d'artillerie se composait de 3 brigades de 3 batteries chacune. Chaque batterie comptait 6 canons, ce qui représentait un total de 54 pièces.

La division avait encore 18 obusiers de 4,5 pouces — 114 mm — réunis en une brigade de 3 batteries, 4 canons *60 pounder* — 127 mm — et 6 batteries de 8 pouces — 203 mm.

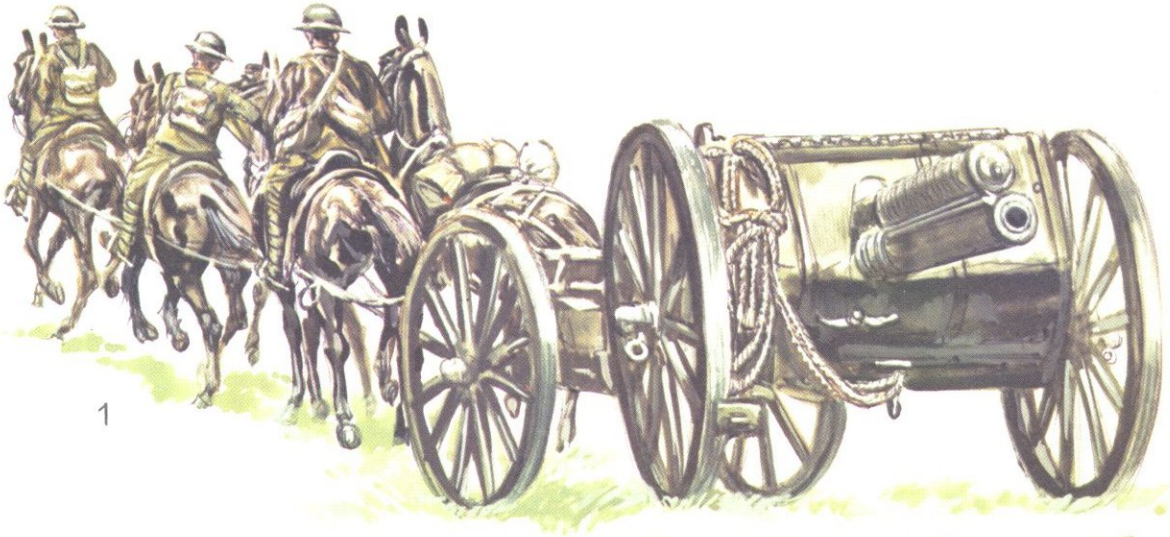
Ici aussi les portées restaient modestes : le 4,5 pouces tirait à 6.200 m, le 8 pouces à 9.600 m.

Très vite, la Grande-Bretagne ressentit, elle aussi, le besoin de beaucoup plus de canons et de munitions qu'elle ne l'avait escompté. Lloyd George et Winston Churchill s'occupèrent activement, à la tête du « Ministry of Munitions », à répondre aux besoins du front. La production de canons et d'obus connut un essor prodigieux. Près de 30.000 pièces

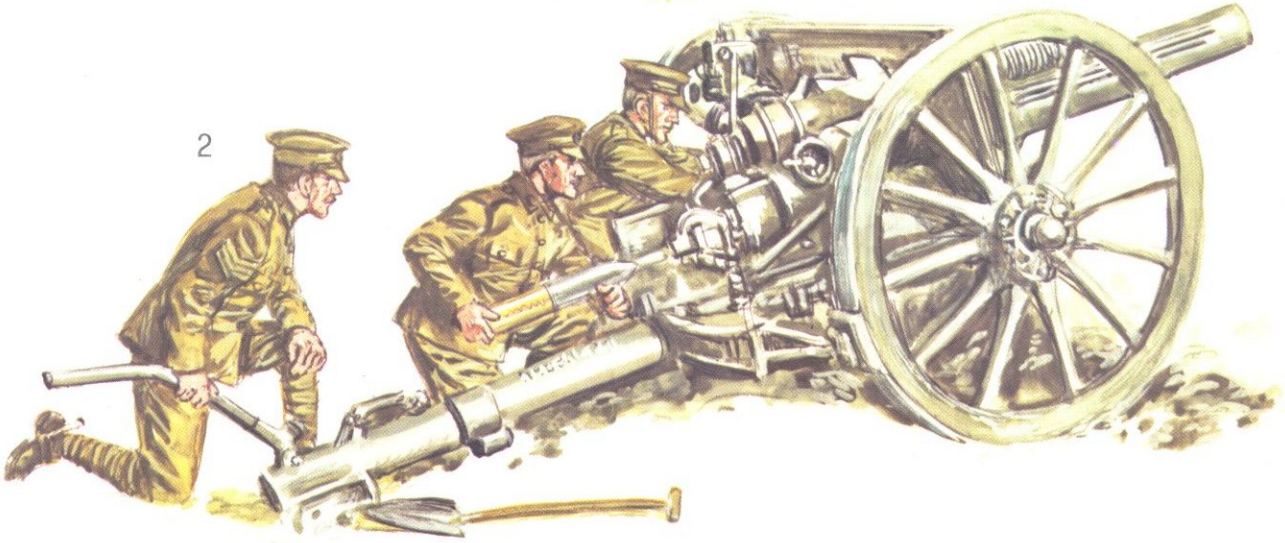
1. Explosif dérivé de l'acide picrique, expérimenté à Lydd dans le Kent.

ARTILLERIE BRITANNIQUE (I)

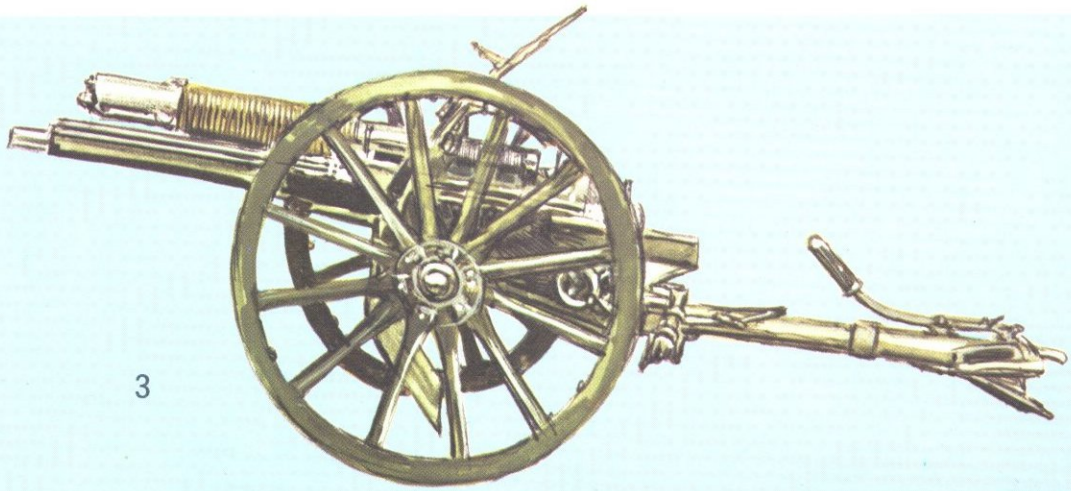
1. Canon *13 pounder* de 3 pouces (environ 76 mm). — 2. Canon de 3 pouces 3 lignes (environ 82,5 mm). — 3. Canon *18 pounder* de 3 pouces 3 lignes.



1



2



3

L. & F. Funcken

d'artillerie diverses et des millions de projectiles furent produits de 1915 à 1918.

Parmi les nouveaux modèles qui apparurent, il faut citer les excellents canons et obusiers de 6 pouces — 152 mm — et les obusiers de 9,2 pouces — 234 mm —, qui devaient servir dans la guerre suivante avec autant d'efficacité.

Les Anglais n'assistèrent pas en simples spectateurs à la course aux gros calibres que se livraient Français et Allemands. Ils mirent au point un formidable obusier de 15 pouces — soit 381 mm — qui portait à 10.500 mètres.

D'autres « petits frères » de 233 et 304 mm vinrent tonner dans les Flandres, mais le plus remarquable était le super 233 mm qui expédiait son obus à 23 kilomètres. On pouvait l'utiliser sur roues ou sur rails. En matière d'artillerie de tranchée, ce fut le « Stokes and Newton » léger, moyen et lourd qui fut le plus employé.

Les héros de Mons

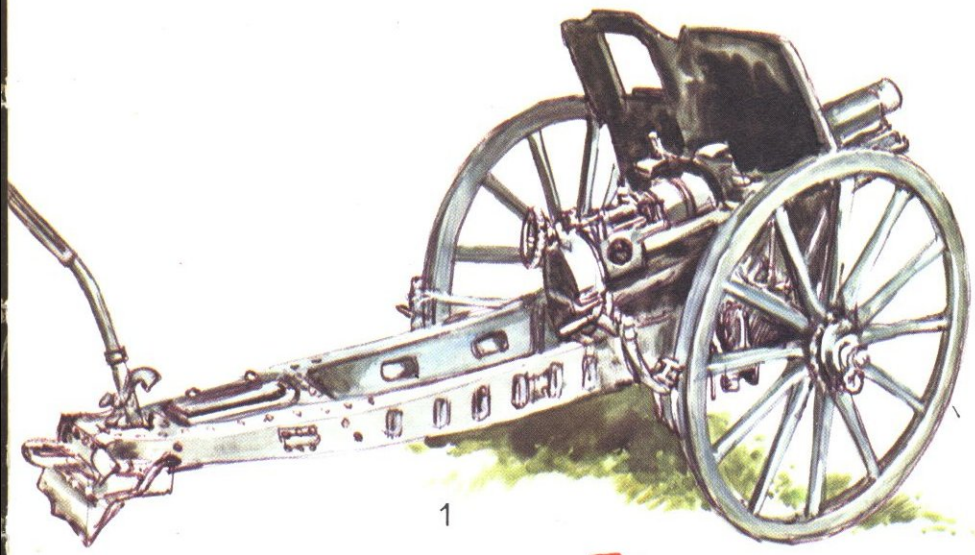
Parmi les hauts faits des artilleurs britanniques, il en est un qui reflète bien leur sang-froid et leur bravoure admirable : c'est le combat de Néry en septembre 1914. Après une retraite épuisante qui avait commencé à Mons, en Belgique, et deux jours de combats incessants, une batterie de la Royal Horse Artillery, la batterie L, s'était arrêtée aux environs de Compiègne.

A l'aube du 1er septembre, un obus éclata soudain dans le bivouac anglais. Les Allemands étaient là avec dix canons et deux mitrailleuses. Le carnage était terrible; les obus pleuvaient, précis et meurtriers, après leur premier obus de réglage. En

ARTILLERIE BRITANNIQUE (II)

1. *Howitzer* (obusier) de 4,5 pouces (environ 114 mm). — 2. *Howitzer* de 4 pouces (environ 102 mm). — 3. Transport d'obus par chevaux. — 4. Canon *60 pounder* de 5 pouces (127 mm env.).

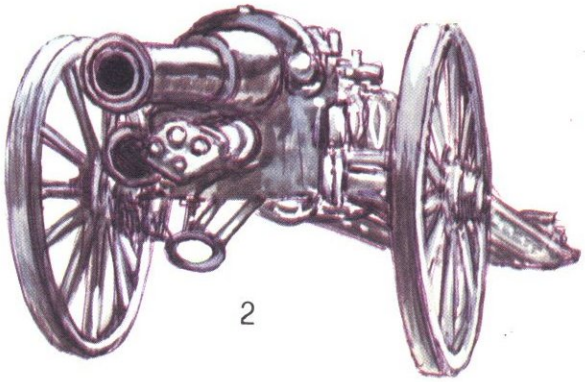
5. Insigne de casquette de la Royal Marine Artillery. — 6. Id. de la Royal Artillery.



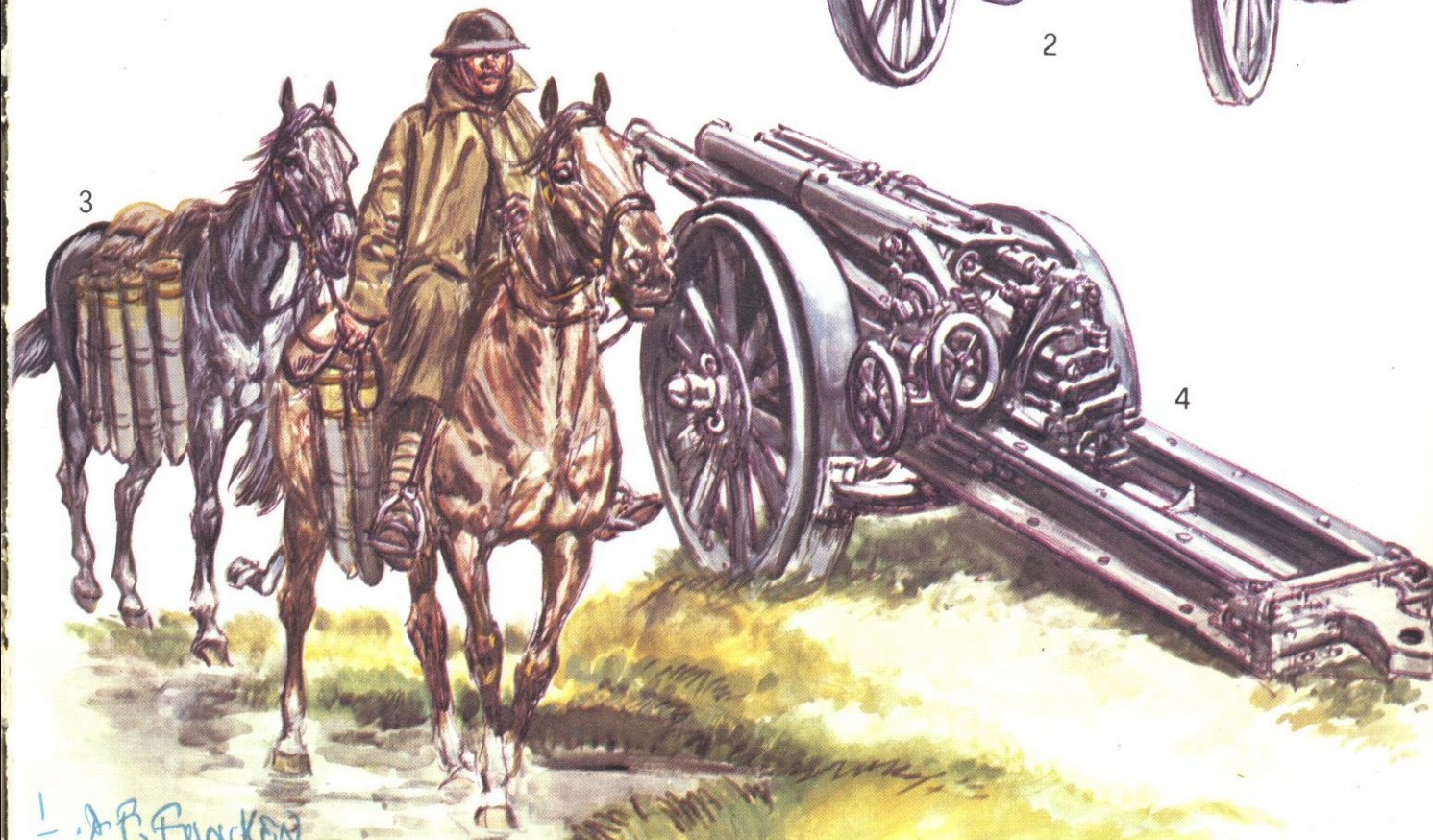
1

6

5



2



3

4

quelques instants, la batterie L, hommes, chevaux, caissons et canons étaient écrasés. Le feu s'acharnait et redoublait encore lorsque, dans la fumée des explosions, quatre ombres se dressèrent et se groupèrent auprès du seul canon encore intact, le numéro 6. Ils tirèrent pendant une heure entière, luttant à un contre dix, s'exténuant à servir leur pièce en dépit de leurs blessures. Survint enfin une batterie en renfort, qui dispersa l'ennemi et permit aux quatre héros épuisés de faire panser leurs plaies. Ils se nommaient Dorrell, Derbyshire, Nelson et Osborne; les deux premiers furent décorés de la Victoria Cross et leurs compagnons reçurent des Français la Médaille militaire.

L'artillerie belge

L'artillerie de campagne belge était, depuis 1905, équipée du canon Krupp de 75 à tir rapide construit en Belgique par les usines Cockerill.

En 1914, l'artillerie de campagne aurait dû compter 18 brigades mixtes, fortes chacune d'un groupe de 3 batteries de 75, et 6 régiments d'artillerie divisionnaire à un groupe de 3 batteries de 75 et 2 groupes de 3 batteries d'obusiers légers.

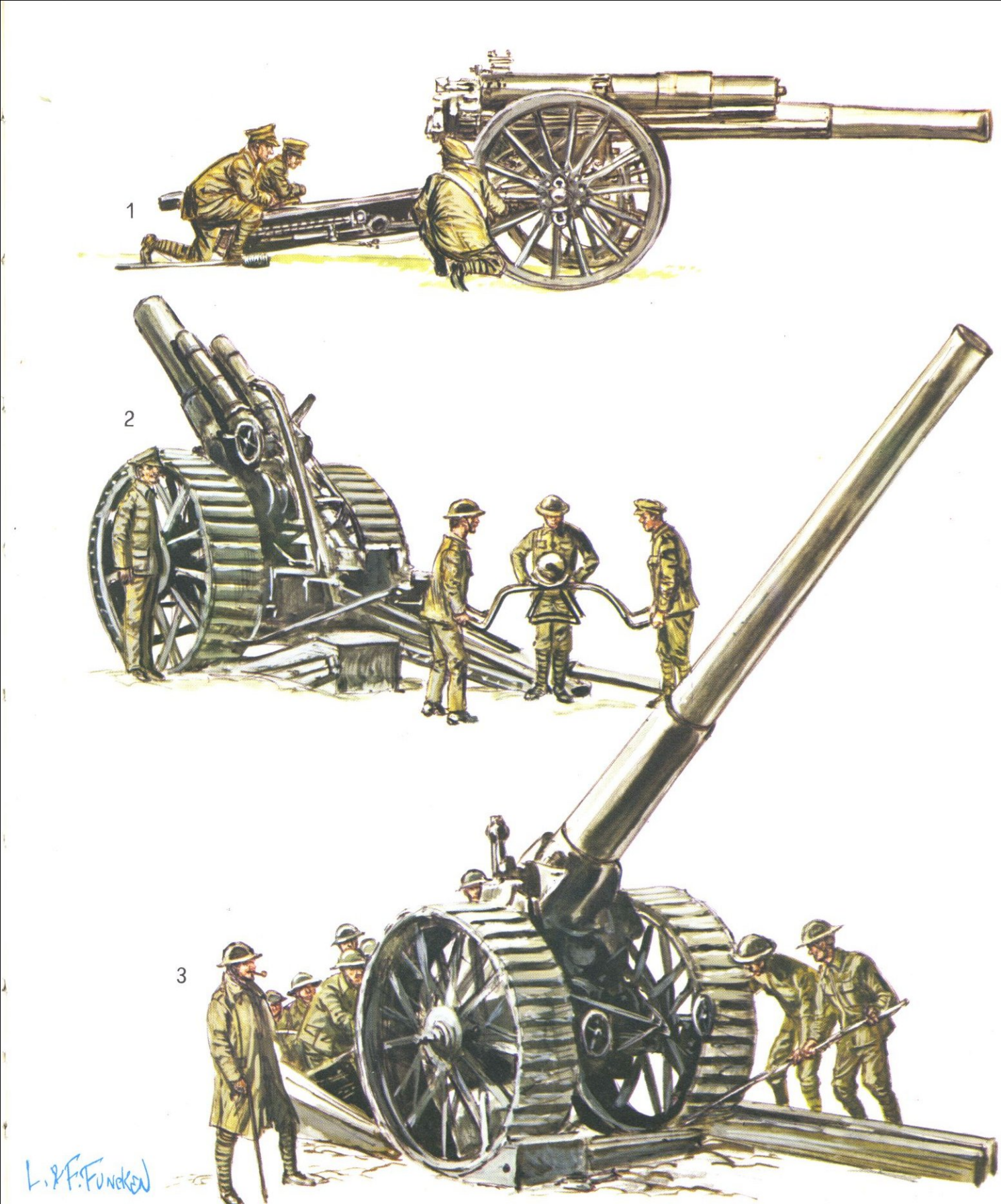
Elle partit en guerre avec seulement 87 batteries armées du seul 75, face à la gamme étendue des calibres allemands.

L'artillerie de forteresse, 60 batteries en tout pour les places fortes d'Anvers, de Liège et de Namur, était de modèles démodés et de portée très inférieure aux formidables canons ennemis. D'emblée, le combat s'annonçait donc sous de bien sombres auspices, que l'avenir allait vite confirmer.

Dès la retraite sur l'Yser, le gouvernement belge

ARTILLERIE BRITANNIQUE (III)

1. *60 pounder* de 5 pouces (127 mm). — 2. Obusier de 8 pouces (203 mm). — 3. Obusier de 9 pouces 2 lignes (233 mm).


1
2
3
L. & F. Funcken

acheta à la firme française Schneider des pièces lourdes de 149 et de 150, bientôt suivies de pièces de 120, de 155 et de 220 tirées par la France de ses arsenaux alors qu'elle-même en avait le plus urgent besoin.

L'obus de 75 français, utilisé dans le 75 belge, provoqua, par suite de sa charge de tir plus forte, l'usure prématurée de la maigre artillerie belge.

L'Angleterre fournit, elle aussi, ce qu'elle pouvait à son minuscule mais combatif allié. Faisant flèche de tout bois, l'armée belge utilisa même des canons capturés à l'ennemi en France et même... en Chine, par les Japonais!

L'artillerie de tranchée avait également drainé une énorme quantité de matériel français, mais elle avait pourtant son arme propre : un excellent mortier de tranchée inventé par le colonel Van Deuren. Il existait en plusieurs versions : légère, moyenne ou lourde.

En 1918, la Belgique alignait 217 batteries.

L'uniforme

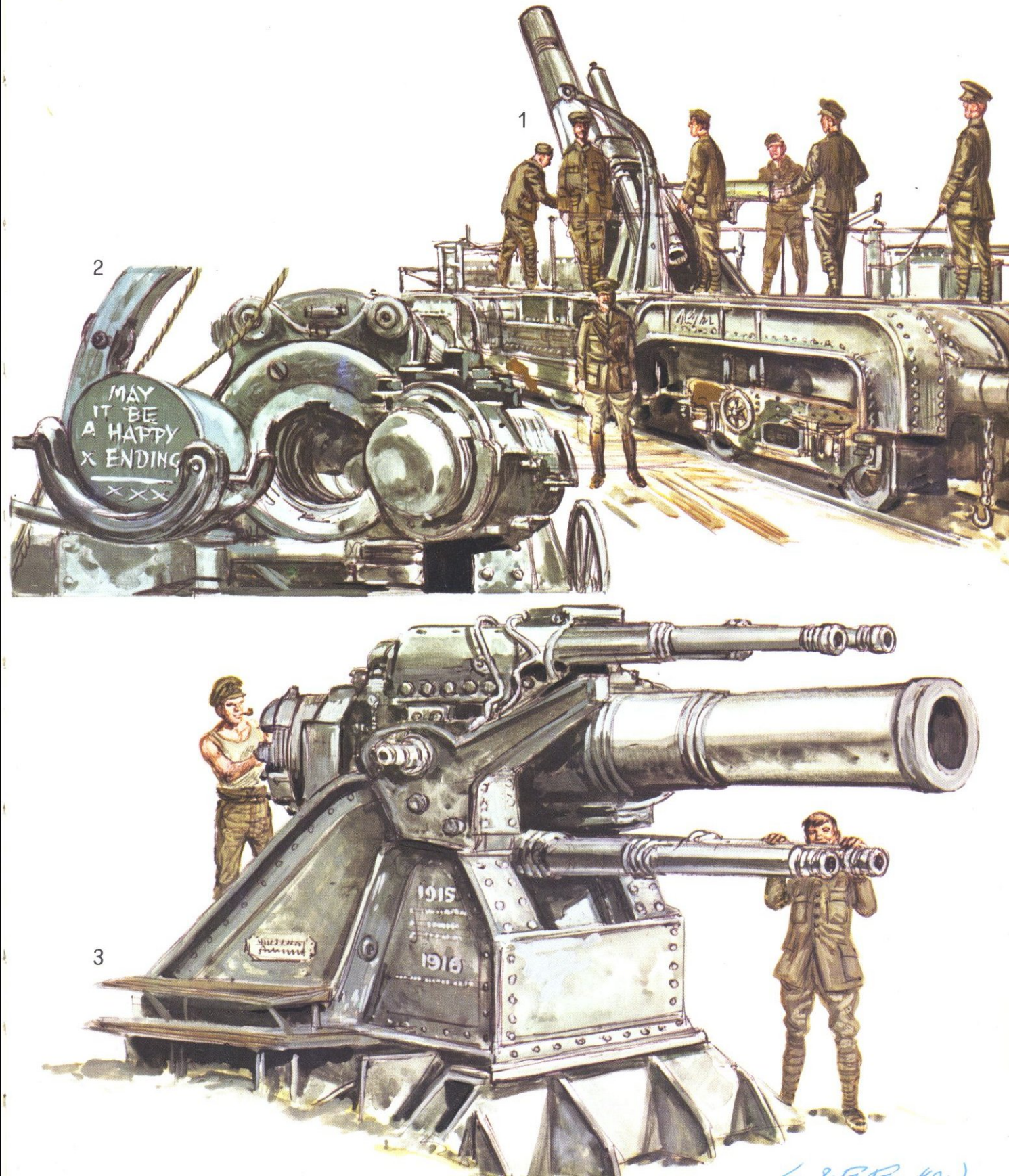
L'artilleur belge de 1914 portait comme coiffure une sorte de toque en astrakan de forme basse. Ce « talpack » était orné au centre de deux canons croisés en cuivre, que surmontait la cocarde nationale tricolore.

La veste bleu foncé avait son collet garni d'un galon jaune. Le pantalon, du type « charivari » assez ample, était garni de cuir noir au bas des jambes, simulant ainsi de larges bottes molles. Un passepoil écarlate soulignait les coutures du pantalon.

Après l'adoption du kaki, l'artilleur ne se différencia plus de ses frères d'armes que par l'écusson de col bleu de roi liséré de rouge ponceau.

ARTILLERIE BRITANNIQUE (IV)

1. Obusier de 12 pouces (305 mm) sur rails. — 2. Détail de la culasse du 12 pouces en cours de chargement. — 3. Obusier géant de 15 pouces (381 mm).


1
2
MAY IT BE A HAPPY X ENDING
XXX
3
1915
1916

L'artillerie des autres pays alliés

L'Italie

Réputée excellente, l'artillerie italienne avait 36 régiments d'artillerie dotés chacun de 8 batteries de 4 pièces. Si l'on ajoutait les pièces lourdes, cela représentait un peu plus de 2.000 bouches à feu. Ce nombre, malgré tout insuffisant, fut porté à près de 8.000 de 1915 à 1918.

Le canon de campagne le plus utilisé était le 75 Krupp de 1906 : environ 750 pièces. Un autre canon de 75, le modèle 1911 mis au point par le colonel français Deport, directeur de la fonderie de Puteaux, possédait un perfectionnement remarquable pour son temps : sa flèche[1] ouvrante appelée à l'époque « affût déformable », système qui devait être largement répandu par la suite et employé notamment pour les canons de la Deuxième Guerre mondiale. Nul n'étant prophète en son pays, le colonel Deport avait vu son invention repoussée par la France.

La Russie

La Russie entra en guerre avec des stocks de munitions squelettiques, qui limitèrent les effets de son artillerie cependant remarquablement précise.

Le canon de campagne était le 76,2 mm en acier nickel, à culasse Schneider et à frein récupérateur à ressorts. Son obus shrapnel de 6,500 kg contenait 260 balles de 10,6 g.

Les pièces lourdes allaient du 106,7 mm Schneider à l'Obouchov de 152 mm. On comptait en général 8 canons par batterie.

La Serbie et la Roumanie

Le régiment d'artillerie attaché à chaque division serbe utilisait un canon de 75 système Schneider-Canet.

Les Roumains alignaient, pour leur part, 20 régiments d'artillerie de campagne à 6 batteries de 4 pièces de 75 Krupp et 5 régiments d'artillerie de campagne de réserve représentant 160 pièces. Il existait, en outre, quelques batteries d'obusiers de 105 et quelques batteries lourdes.

Les États-Unis

Les États-Unis n'étaient pas mieux équipés en artillerie qu'en aviation[2]. Ils ne possédaient que le canon de campagne de 77 et l'obusier de 75, tous deux d'une portée assez médiocre.

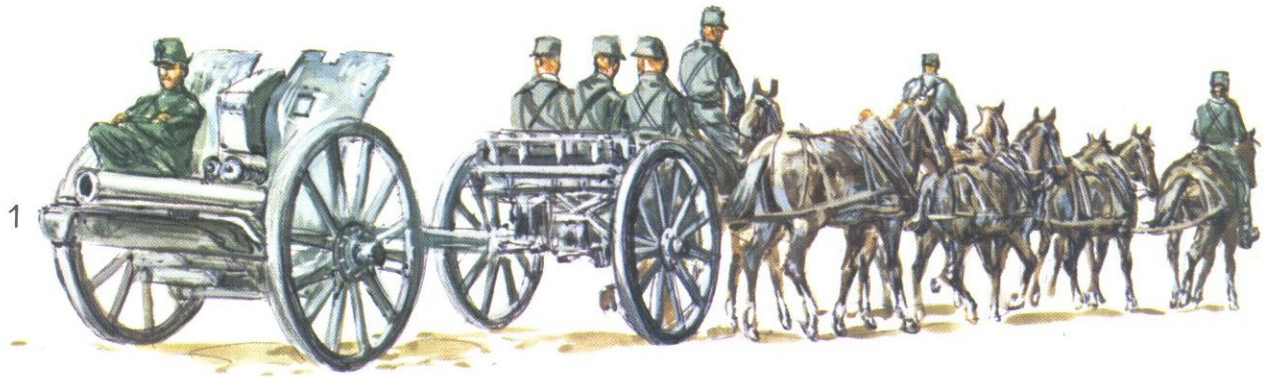
Aussi, à leur arrivée en France, préférèrent-ils s'équiper du 75 français, dont ils se servirent bientôt avec une grande dextérité. Ils firent également usage des autres pièces françaises, y compris le minuscule 37 de tranchée qu'ils conservèrent jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale.

1. Partie arrière de l'affût qui appuie sur le sol et réunit la pièce à son tracteur.
2. Voir le tome Ier de cet ouvrage.

ARTILLERIE ITALIENNE

1. 75 italien modèle 1911 attelé. — 2. Artillerie de siège. — 3. Artillerie lourde de 149.

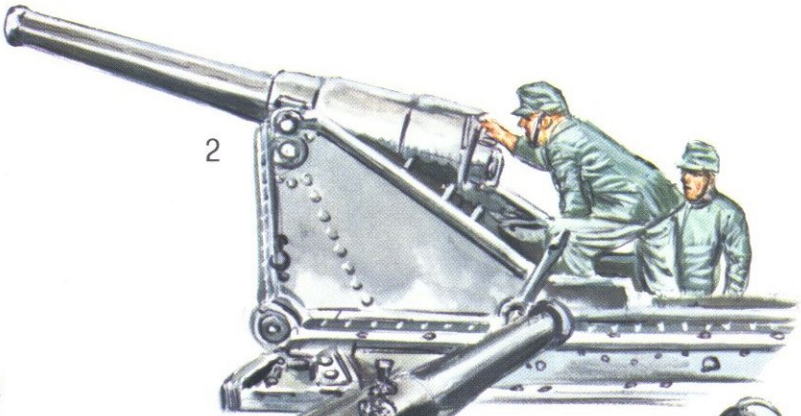
4. Insigne de casquette de l'artillerie lourde de siège. — 5. Id. de l'artillerie de campagne. — 6. Brigadier d'artillerie.



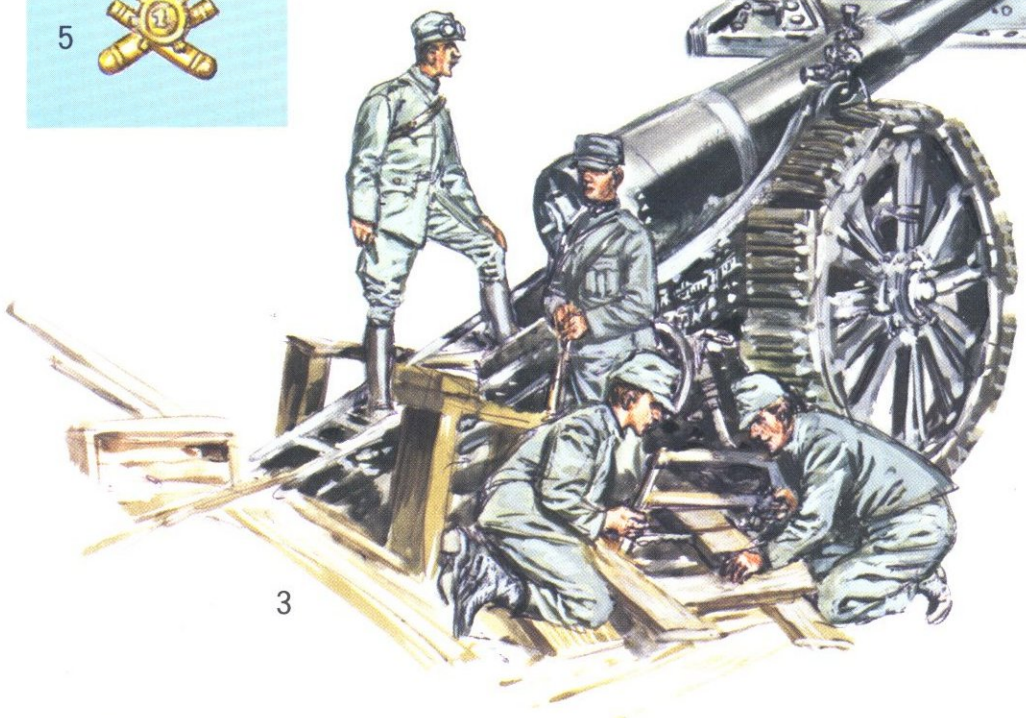
1

4

5



2



3

6

L'artillerie allemande

Ainsi que nous l'avons entrevu au chapitre de l'artillerie de tranchée française, les Allemands étaient un peu mieux pourvus en engins de ce type et purent donc frapper leurs adversaires jusque dans leurs tranchées, avec des projectiles considérés pourtant comme définitivement démodés.

Au début de leur réapparition, ces projectiles aux formes étranges étaient des « porte-explosif », n'ayant rien de comparables aux obus et aux bombes munies de détonateurs compliqués. Les premiers mortiers allemands, en bois fretté — c'est-à-dire renforcé — par des ligatures en fil d'acier, lançaient une charge d'explosif de 25 kg à 500 mètres. Les « poilus » la surnommèrent « seau à charbon ». Le « casque à pointe » de 20 kg était, comme l'engin précédent, mis à feu par un détonateur à mèche. Les mortiers du premier type Albrecht et Ehrhardt se nommaient *Ladungswerfer* — lance-charges — tandis que les modèles plus évolués qui suivirent étaient désignés sous le nom de lance-mines — *Minenwerfer*. Ces engins, tout d'abord à tube lisse, donc à portée assez faible, se perfectionnèrent considérablement pour atteindre des portées de 900 à 1.300 m avec des projectiles à fusée pesant 500 à 620 kg.

Les Allemands furent très vite les maîtres incontestés de cette artillerie spéciale.

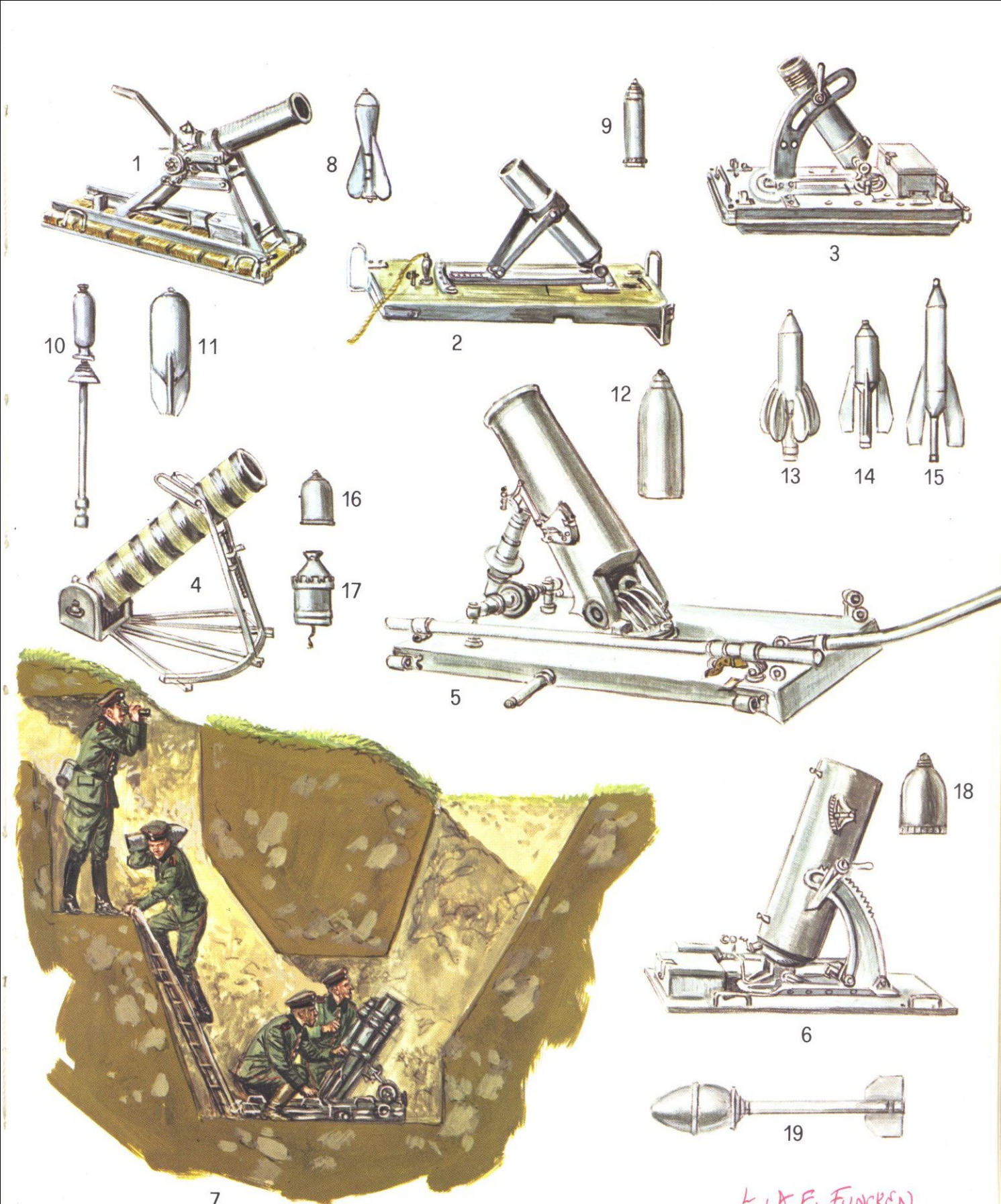
Les projectiles utilisés par les engins perfectionnés étaient de toutes formes et de tous calibres. Ils avaient la redoutable propriété d'être lancés avec précision et ils éclataient avant de s'enterrer, ce qui donnait à leurs éclats meurtriers une redoutable efficacité.

Tous ces *Minenwerfer*, même les plus puissants, étaient d'un maniement facile; le plus lourd, l'Ehrhardt calibre 245 de 620 kg, ne demandait qu'une équipe de cinq hommes.

Les artilleurs de tranchée allemands avaient la réputation méritée de posséder l'art de « défiler » et de camoufler leurs pièces, de façon à les rendre difficilement repérables. L'art de l'artillerie, extrêmement poussé outre-Rhin, fit réaliser des lance-

ARTILLERIE DE TRANCHÉE ALLEMANDE (I)

1. *Minenwerfer* léger « Lanz ». — 2. *Minenwerfer* auxiliaire. — 3. *Ladungswerfer* « Ehrhardt » léger. Voir dans le texte l'explication des mots *Minenwerfer* et *Ladungswerfer*. — 4. « Albrecht » en bois. — 5. *Minenwerfer* de 180. — 6. « Ehrhardt » lourd de 245. — 7. Coupe de l'emplacement en sape d'un *Minenwerfer*. — 8. Bombe de 19,500 kg. — 9. Obus de 175. — 10. « Chandelier ». — 11. Bombe de 340. — 12. Obus de 180. — 13. Bombe D.L.S. — 14. Bombe de 16 kg. — 15. Bombe D. — 16. « Casque à pointe ». — 17. « Seau à charbon ». — 18. Bombe de 245. — 19. « Brochet ».


1
8
9
3
2
10
11
12
13
14
15
16
4
17
5
18
6
19
7

torpilles rayés, minuscules, possédant un dispositif de pointage ultra-perfectionné et même des freins de recul. Ils lançaient à un kilomètre des projectiles de 75 mm, avec une précision ahurissante.

Les explosifs se composaient en général d'un mélange de nitrate d'ammonium et de T.N.T. (trinitrotoluène). Seule la vitesse initiale relativement faible des *Minenwerfer* permettait l'utilisation de ces mélanges particulièrement sensibles au choc.

D'autres chargements pouvaient être employés, tels les gaz asphyxiants ou fumigènes. Une invention diabolique, la « thermite », mélange d'aluminium et de corps oxydants, faisait littéralement fondre l'obus qui la contenait et aspergeait son point de chute d'une pluie de métal en fusion.

La mobilité des derniers types de lanceurs de mines en favorisa l'usage intensif dans la préparation et l'accompagnement des vagues d'assaut.

De 1916 à 1918, les meilleurs *Minenwerfer* furent les Ehrhardt des trois calibres suivants :

	Leichter (léger)	*Mittlerer* (moyen)	*Schwerer* (lourd)
Calibre	75 mm	170 mm	245 mm
Poids	156 kg	483 kg	620 kg
Portée maximum	1.300 m	1.030 m	900 m
Poids du projectile	5 kg	17 kg	50 kg

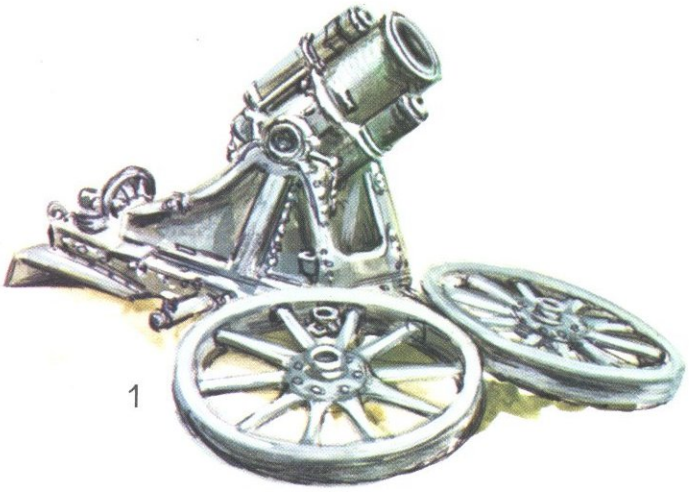
L'artillerie de campagne

En dépit des efforts de Haussner, des usines Krupp, qui avait tenté de faire accepter un type de canon basé sur les mêmes principes que le 75 français à long recul, les Allemands avaient choisi un canon à faible recul, à frein hydraulique et à ressort.

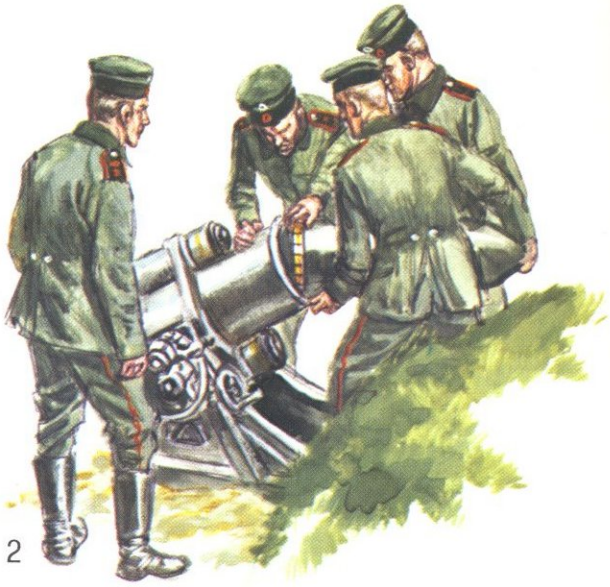
C'était le 77 modèle 1896 n/A, c'est-à-dire « neuer Art » — nouveau modèle —, plus exactement « modèle modifié ». Il était un peu plus court que le 75 et ne pesait que 950 kg, 150 kg de moins que son rival. Son caisson de 1.850 kg faisait 100 kg de moins, mais ce léger avantage de poids ne l'empêcha pas d'être très nettement surclassé.

ARTILLERIE DE TRANCHÉE ALLEMANDE (II)

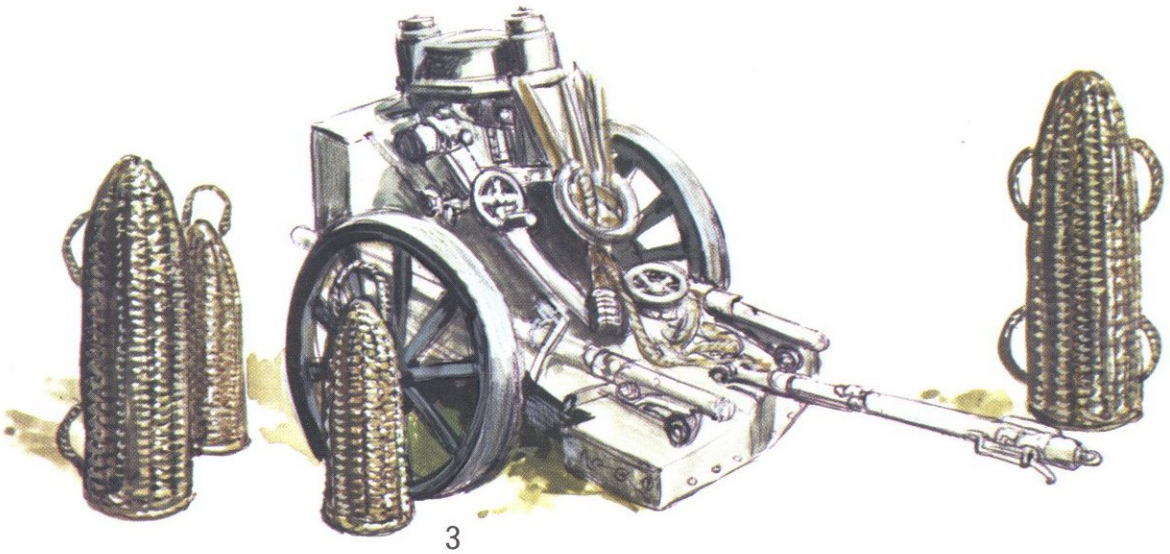
1. *Minenwerfer* de 170. — 2. Chargement d'un *Minenwerfer*. — 3. *Minenwerfer* de 280 avec ses paniers spéciaux pour le transport des bombes. — 4. Le *Minenwerfer* tracté.



1



2



3

4

L. A. F. Funcken

Les obus du 77

L'obus explosif : Pesant 6,850 kg et contenant 570 g d'acide picrique, ce type d'obus fournissait environ 500 fragments. Il était équipé d'une fusée à double effet.

L'obus shrapnel : Du même poids que le précédent, cet obus, à charge arrière[1], contenait 300 balles de 10 g noyées dans une matière fumigène. La fusée à double effet était graduée jusqu'à 5.000 mètres. Sa durée de combustion ne se déterminait pas au débouchoir, mais bien à l'aide d'une clef spéciale.

Le pointage et le tir du 77

Le pointage en direction se faisait par un levier de pointage et se terminait à la manivelle dans un rayon de trois degrés. Le pointage vertical s'exécutait à l'aide d'une hausse à tige coulissante dotée d'un niveau pour le pointage indirect et pour la mesure de l'angle de site. Elle pouvait recevoir une petite lunette pour le pointage direct.

La culasse à coin horizontal Ehrhardt s'ouvrait et se fermait d'un seul mouvement et l'extraction de la douille vide se faisait automatiquement. La vitesse de tir était de quinze coups à la minute.

Un bouclier articulé en haut et en bas protégeait les cinq servants du canon. Le caisson blindé était doté lui aussi d'un petit bouclier articulé. Avec ses avant-trains et son caisson, la pièce de 77 transportait 138 obus contenus par groupes de quatre dans des paniers spéciaux en osier.

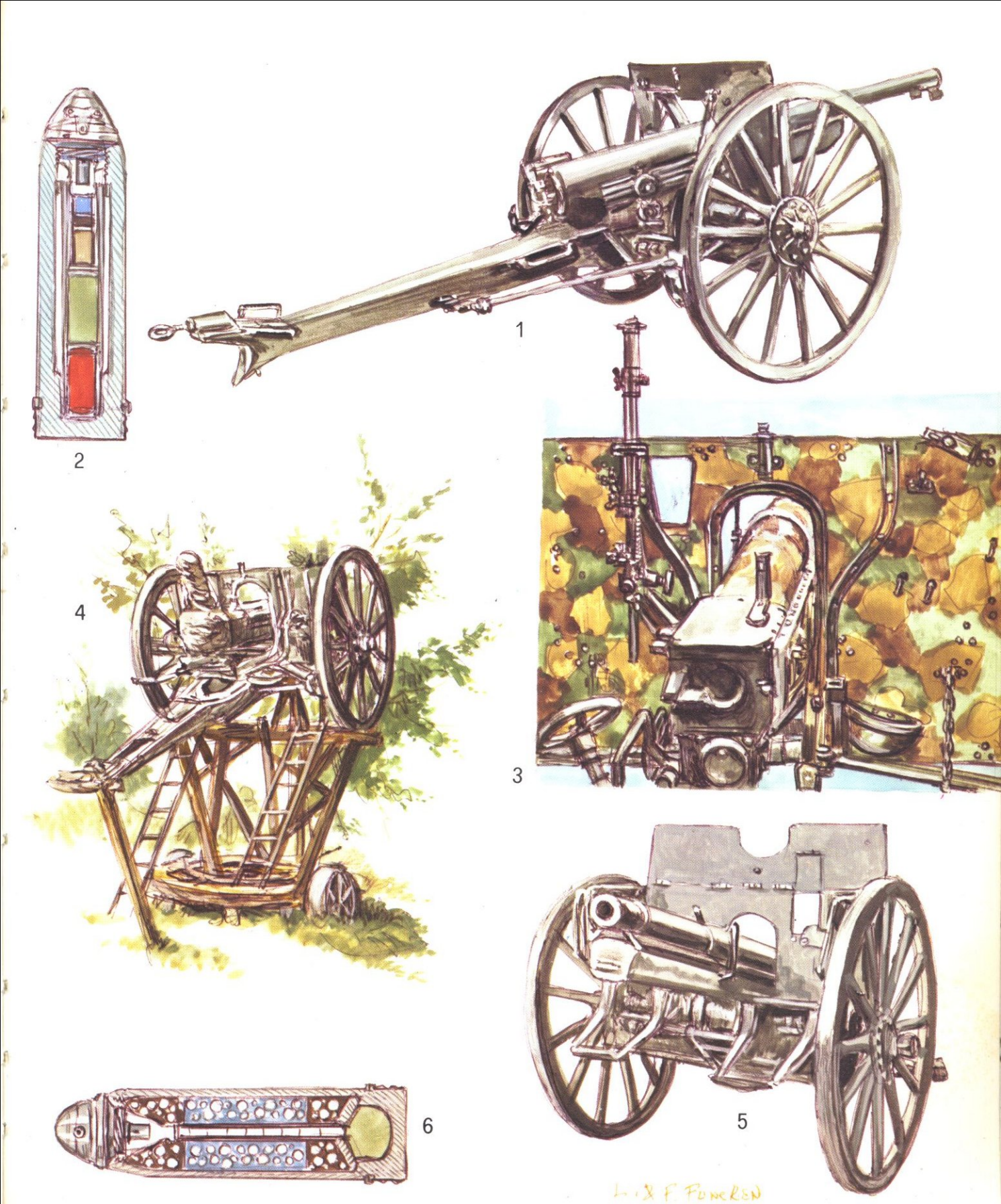
La colonne légère de munitions assurait environ 120 coups supplémentaires par pièce. En 1914, l'Allemagne avait environ 5.000 pièces de 77.

En 1916, une version à canon allongé apparut : ce fut le *Feld-Kanone 16* aux performances améliorées. Sa portée devint de 10,250 km contre 8,500. En 1918, ils remplaçaient à 60 % les vieux 77 M 1896.

1. Voir l'explication au chapitre concernant le shrapnel du 75 français.

ARTILLERIE ALLEMANDE (I)

1. Le canon de 77, rival du 75 français. — 2. Obus de 77 explosif. — 3. Appareils de pointage et culasse d'un 77. — 4. 77 installé dans un arbre pour le tir antiaérien. — 5. Canon de 77. — 6. Obus de 77 à balles.


1
2
3
4
5
6
L. & F. FONCKEN

L'obusier léger de 105

Dénommé *Leichte Feldhaubitze* 1898, transformé en 1909, l'obusier léger tirait un projectile de 15,200 kg contenant 1,500 kg d'explosif ou 500 balles de 10 g en version shrapnel.

Il pesait 2.000 kg avec son avant-train et emportait 86 obus (54 shrapnels, 32 explosifs).

L'artillerie de campagne en possédait 1.260 en 1914.

L'obusier lourd de 150

Le dernier et le plus gros calibre de la gamme de l'artillerie de campagne, cet obusier à frein hydraulique et à ressorts récupérateurs pesait 2.600 kg. Son projectile percutant de 40 kg contenait 4,730 kg d'explosif. Son rythme de tir était de 2 à 3 coups par minute. L'approvisionnement par pièce était de 72 coups.

En plus des 1.350 obusiers lourds, toute une série de pièces de type varié accompagnaient l'offensive allemande; leur calibre allait du 105 au 420.

En 1917, les pièces de campagne classiques s'élevaient à 11.000 unités. On peut dire que durant les années 1914, 1915 et 1916, l'Allemagne parvint à conserver sa supériorité numérique en artillerie.

L'armement et l'uniforme de l'artilleur

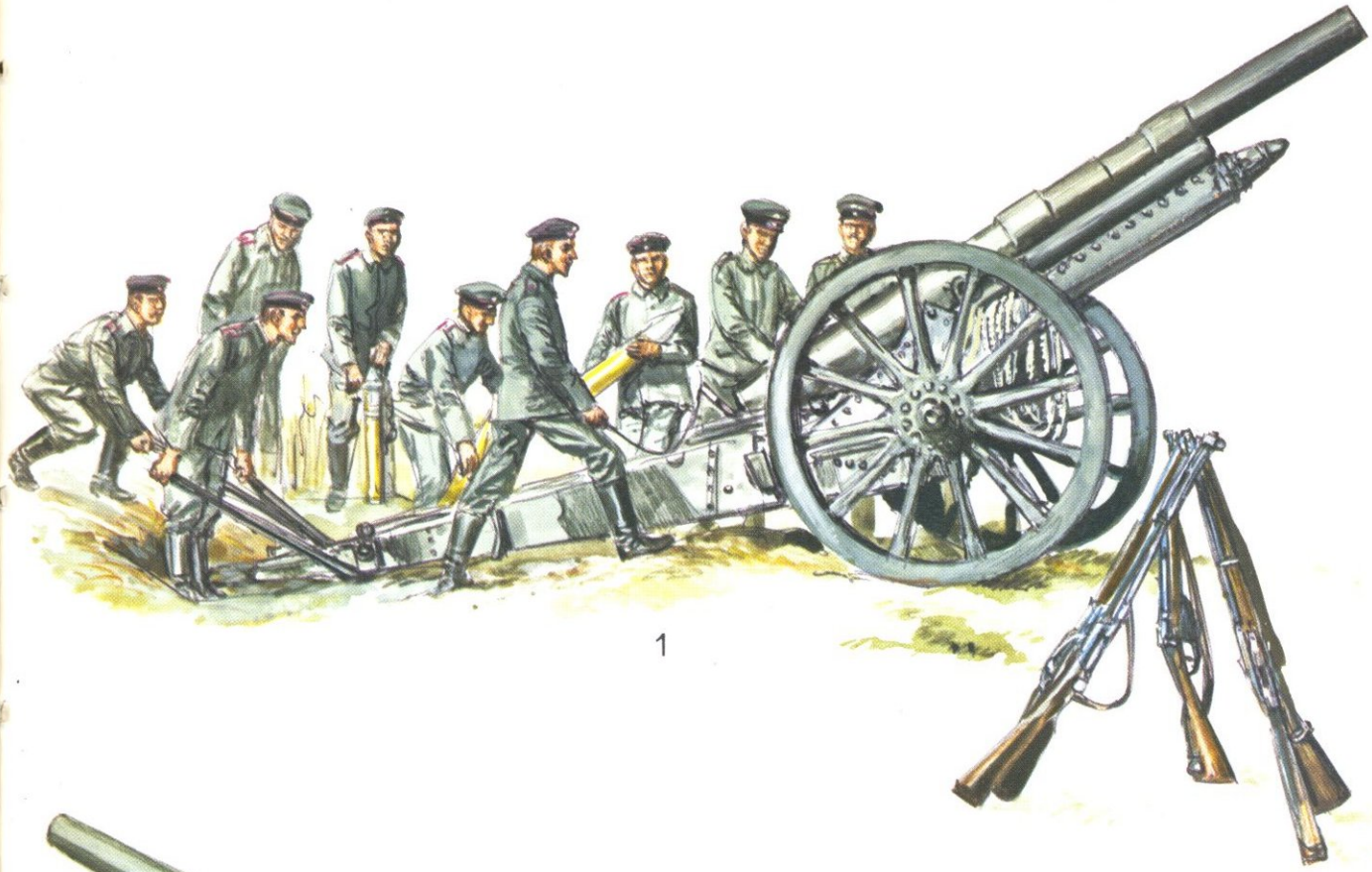
Les servants portaient le sabre-baïonnette et le revolver M 1883; les servants à cheval et les conducteurs étaient armés du sabre courbe d'artillerie et du revolver.

Dans l'artillerie à pied, les servants avaient la carabine M 1891 avec le sabre-baïonnette. Les sous-officiers et les artificiers, le revolver.

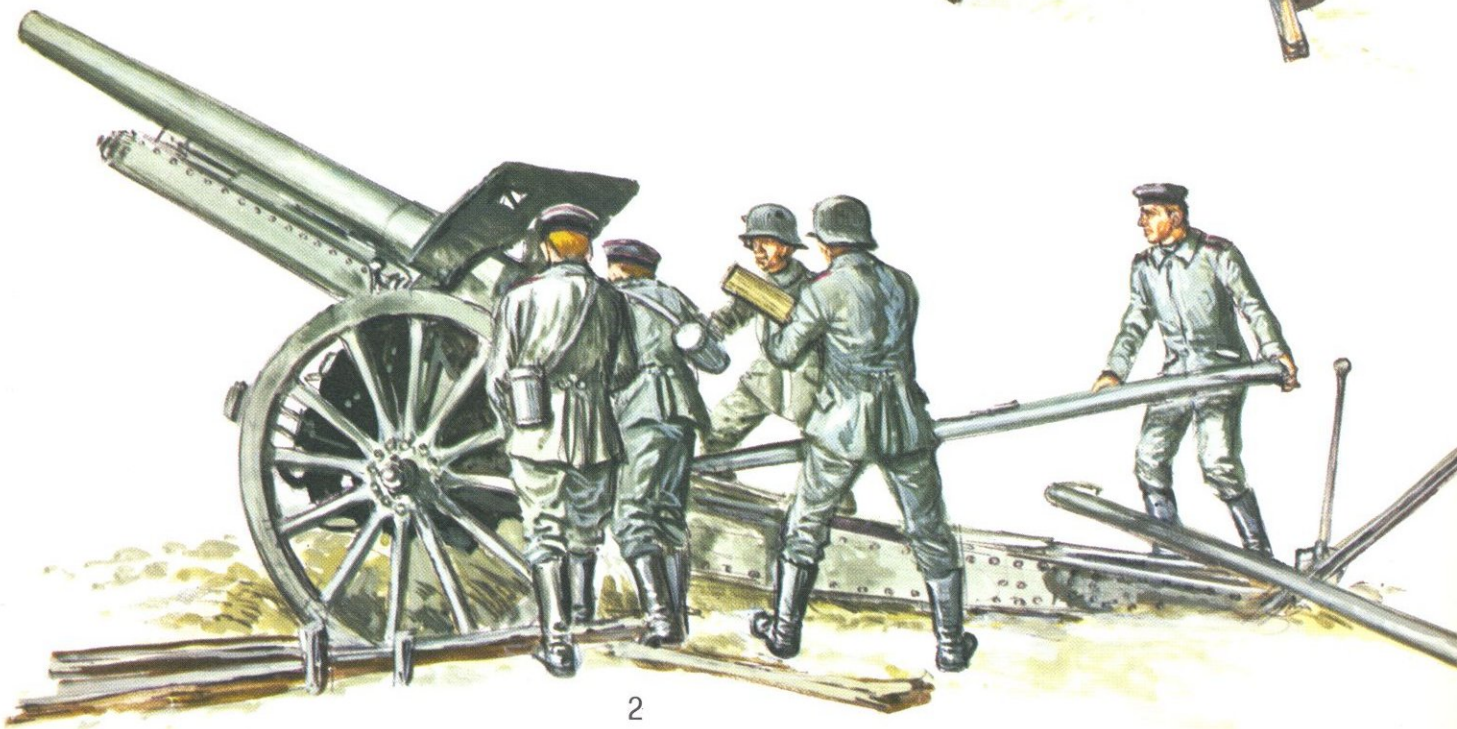
La particularité la plus remarquable de l'uniforme se trouvait sur le casque : même recouvert de sa housse, il laissait voir la forme de la boule qui remplaçait la pointe classique du casque allemand, sauf, toutefois, dans l'artillerie du contingent bavarois, qui portait le *Pickelhaube* du modèle général.

ARTILLERIE ALLEMANDE (II)

1. 105 modèle 1904, canon standard de l'artillerie lourde de campagne. — 2. 150 long.



1



2

Les monstres de l'artillerie allemande

Au chapitre des forts, nous avons fait rapidement allusion aux pièces de siège allemandes. En voici la description plus détaillée[1].

Il y avait deux pièces standards : un obusier de 210 modèle 1911, qui portait à 6,500 km, et un mortier de 210 modèle 1916, d'une portée de 10,200 km.

Mais d'autres énormes pièces vinrent mêler leur voix à ce chœur monstrueux. En voici le tableau :

	Schwerer Mörser (obusier lourd) type 1911	*Schwerer Küstenmörser* (mortier lourd de côte)	*Kurze Marinekanone* (canon court de marine)	
			Type γ	Type M
Calibre	210 mm	305 mm	420 mm	420 mm
Poids	5.450 kg	12.150 kg	100.000 kg	58.000 kg
Longueur du tube	2.520 mm	—	7.000 mm	5.000 mm
Projectile	120 kg	445 kg	923 kg	796 kg
Cadence de tir à l'heure	10	4	6	10
Portée	8.000 m	12.400 m	14.000 m	9.000 m

L'obusier lourd de 210

Fabriqué par Krupp, l'obusier lourd type 1911 fut utilisé fort efficacement en 1914, notamment devant Anvers dont les forts n'encaissèrent pas moins de onze mille huit cents obus.

Le mortier lourd de côte de 305

Datant de la fin du siècle dernier, cette bouche à feu, dite « Schwerer Küstenmörser », pesante et extrêmement difficile à déplacer, a été souvent confondue avec le mortier autrichien de 305 de Skoda. Elle intervint également à Anvers.

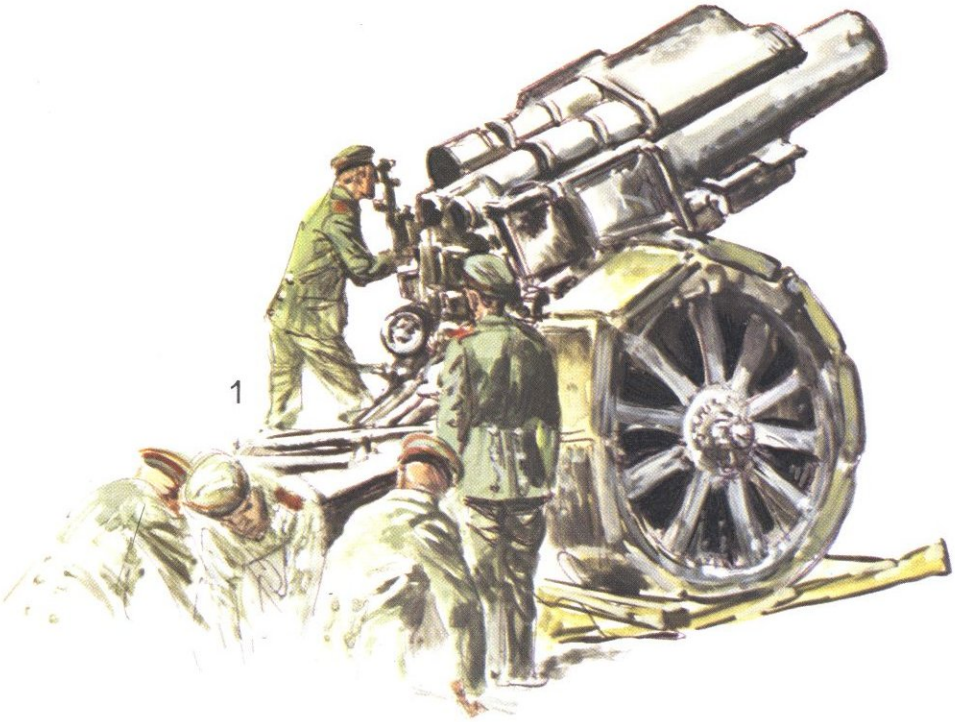
Le canon court de marine γ de 420

Cet obusier, réalisé par Krupp en 1906, avait reçu le nom de « Kurze Marinekanone » pour égarer les soupçons des spécialistes étrangers. Sim-

1. D'après l'étude de M. F. T'Sas sur *Le rôle de l'artillerie lourde allemande à grande puissance à Liège, à Namur et à Anvers.*

ARTILLERIE ALLEMANDE (III)

1. *Haubitze* (obusier) de 210, d'après un dessin d'Anton Hoffmann. — 2. Officier d'artillerie en tenue de parade. — 3. Officier d'artillerie, 1916-1918. — 4. Artilleur, 1914-1915. — 5. Obusier de 210.

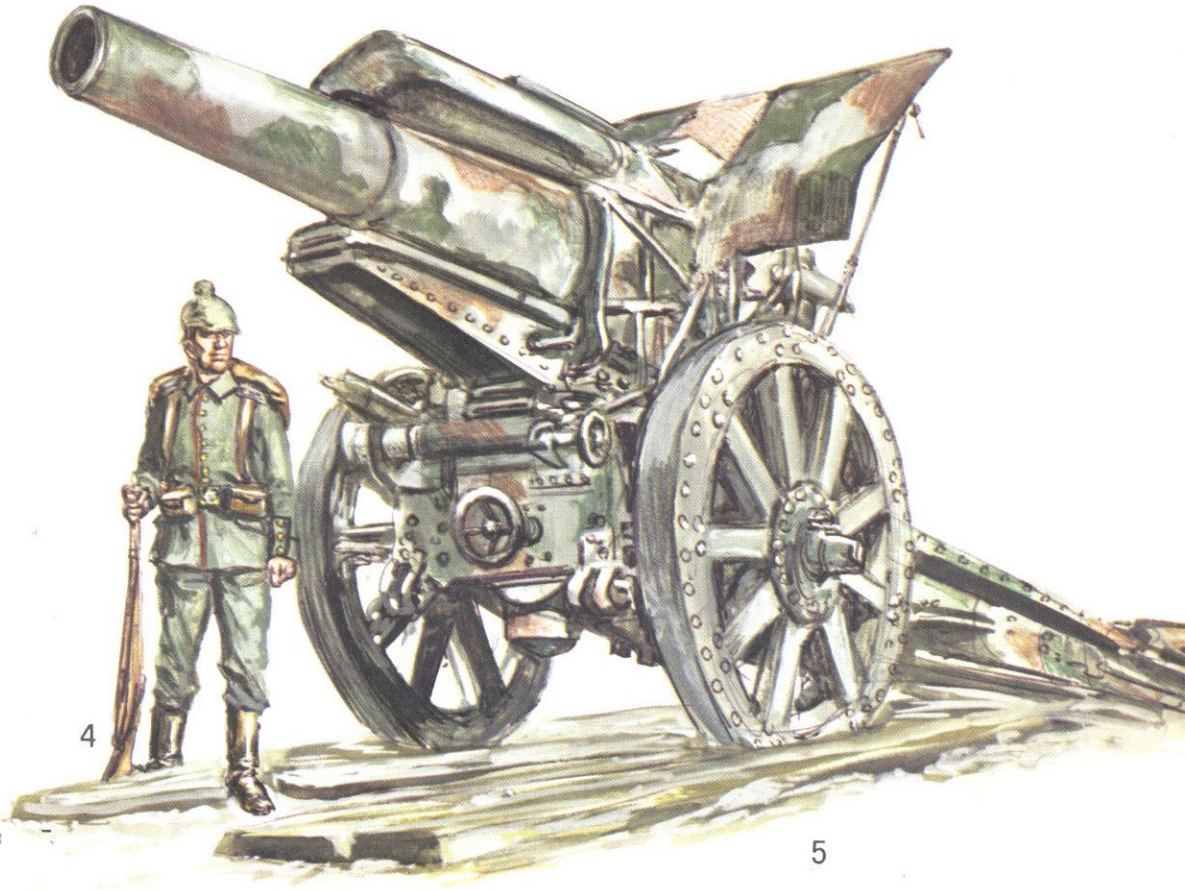


1

2

3

4



5

pliste en apparence, cette ruse suffit pourtant à protéger le secret de sa destination véritable.

D'une redoutable puissance et proclamé par les Allemands « de renommée universelle » après ses exploits en Belgique, ce canon avait un défaut majeur : l'imprécision. Entre les essais de tir effectués en Allemagne et les résultats obtenus au combat réel par toute l'artillerie lourde allemande, il y avait une sensible différence.

L'étude du pourcentage des coups au but est significative; ainsi, à Wavre-Sainte-Catherine, 44 projectiles lourds sur quelque 500 atteignirent leur but, soit 8,8 %; à Waelhem, 30 coups au but sur 556, soit 5,5 %; à Lierre, 12 sur 175, soit 18 %.

Le canon court de marine M de 420 ou « Grosse Bertha »

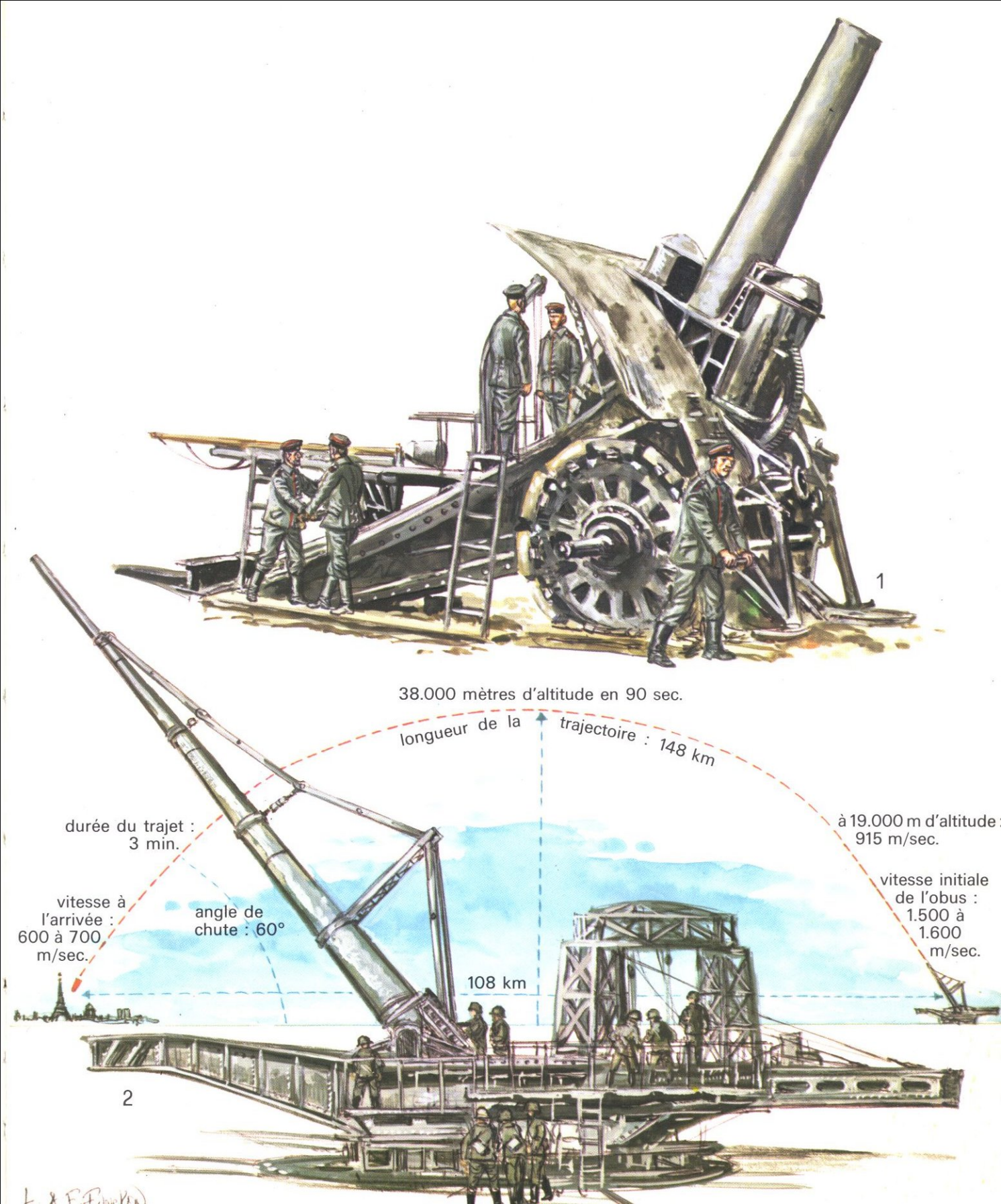
Cet obusier à canon plus court était monté sur roues afin de répondre au besoin de pièces plus mobiles. On le confond encore très souvent avec le type γ dont il n'avait pourtant en commun que le calibre. Pour le transport à longue distance, le canon de 420 n'était pas tracté sur ses roues car, à l'époque, son poids énorme défiait encore la technique automobile. On le scindait en cinq charges. La première voiture transportait le matériel de montage et les agrès, la deuxième portait la plate-forme, la troisième le berceau et la bêche[1], la quatrième l'affût (ses roues arrière étaient celles du canon), la cinquième la bouche à feu. Toutes ces voitures-remorques spéciales étaient tirées par des tracteurs du type agricole.

Surnommé selon la coutume de Krupp « Dicke Bertha », cet obusier était appelé par les artilleurs « Fleissige Bertha » — Bertha l'assidue. Le surnom de Bertha passa, par la faute de journalistes mal informés, au canon géant qui tirait sur Paris et qui, lui, s'appelait en réalité « Lange Max ».

1. *Plate-forme :* plancher sur lequel on installait la pièce. *Berceau :* organe de pointage en hauteur. *Bêche :* dispositif d'ancrage de l'affût dans le sol.

ARTILLERIE ALLEMANDE (IV)

1. Obusier de 420, la vraie « Grosse Bertha ». — 2. Le « Lange Max », improprement appelé « Grosse Bertha ».


1
38.000 mètres d'altitude en 90 sec.
longueur de la trajectoire : 148 km
durée du trajet : 3 min.
à 19.000 m d'altitude : 915 m/sec.
vitesse initiale de l'obus : 1.500 à 1.600 m/sec.
vitesse à l'arrivée : 600 à 700 m/sec.
angle de chute : 60°
108 km
2

L'artillerie autrichienne

Le canon de campagne standard de l'armée autrichienne était le 76,5 modèle 1905 à canon en bronze. L'Autriche avait, jusqu'en 1914, conservé une méthode de coulage du bronze qui faisait la fierté de ses techniciens.

A part ce détail, le 76,5 ressemblait au 77 allemand et possédait le même système de frein hydraulique et de remise en batterie par ressorts métalliques.

Son obus de 6,680 kg shrapnel contenait 316 balles de 9 g. Le projectile explosif recelait 525 g d'un mélange de nitrate d'ammonium et d'aluminium en poudre dit « ammonal ».

Un peu plus lourd et portant à 8 km, l'obusier en bronze Skoda de 100 mm apparut en 1914, suivi en 1916 par un deuxième modèle en acier portant à 10 km. Le canon à tir rapide de 104 et l'obusier de 150 représentaient les calibres immédiatement supérieurs.

Outre un petit obusier de montagne Skoda de 75 mm, l'artillerie alignait encore des 235, des 240 et des 352 de types anciens et même un 380.

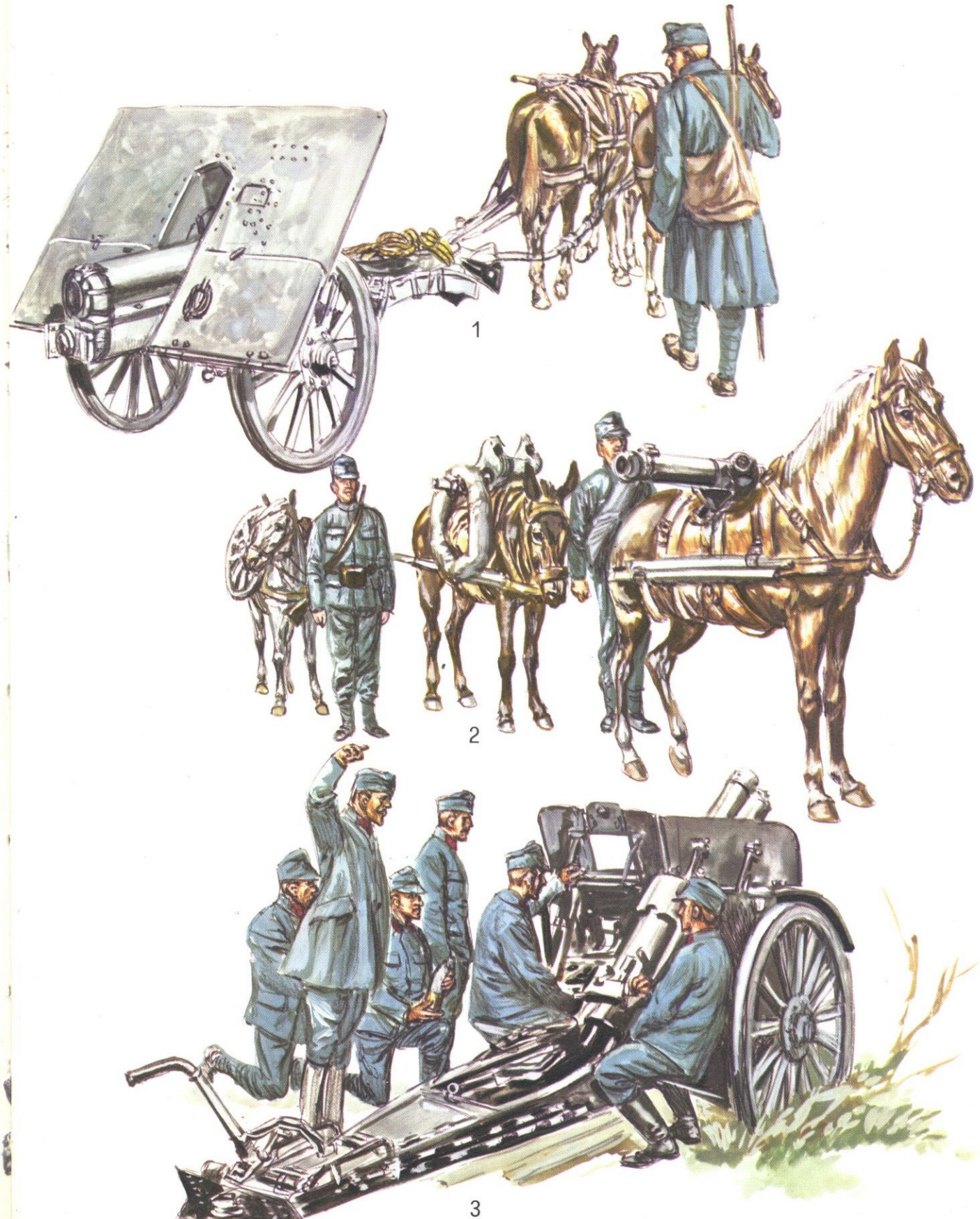
Le 305 Skoda « Motormörser »

Le plus célèbre des canons autrichiens fut sans conteste ce mortier de 305 mm qui intervint pour la première fois en Belgique devant les forts, notamment à Namur.

Sans atteindre au gigantisme des obusiers Krupp, le Skoda se montra terriblement efficace et, sans son aide, il est certain que les Allemands auraient piétiné davantage devant les forteresses belges et y auraient perdu quelques jours supplémentaires d'un temps extrêmement précieux.

ARTILLERIE AUSTRO-HONGROISE (I)

1. 75 Skoda, obusier de montagne. — 2. Pièce de montagne. — 3. 80 Skoda.



Outre les huit pièces prêtées à l'Allemagne, l'Autriche avait seize exemplaires disponibles.

L'excellence de leurs performances porta ce chiffre jusqu'à soixante-douze unités en 1918. De nos jours, les musées autrichiens n'en possèdent plus un seul exemplaire, car les derniers qu'ils abritaient firent encore leur service au cours de la Seconde Guerre mondiale dans les armées du Reich.

Le mortier Skoda exigeait, pour son transport, l'emploi de trois chariots à roues métalliques :

1° un chariot plate-forme (10 tonnes);

2° un chariot porte-sellette[1], affût et berceau (10 tonnes);

3° un chariot porte-canon (8,5 tonnes).

Ces charges étaient tirées par des tracteurs Austro-Daimler.

Les artilleries turque et bulgare

La Turquie

L'artillerie n'était pas le meilleur argument de l'armée turque. Disparate, groupant des canons français, autrichiens et allemands de tous calibres, elle ne devait jamais accomplir d'actions décisives.

Le canon de campagne le plus commun était un vieux 75 Krupp assez proche du modèle utilisé par les Allemands.

La Bulgarie

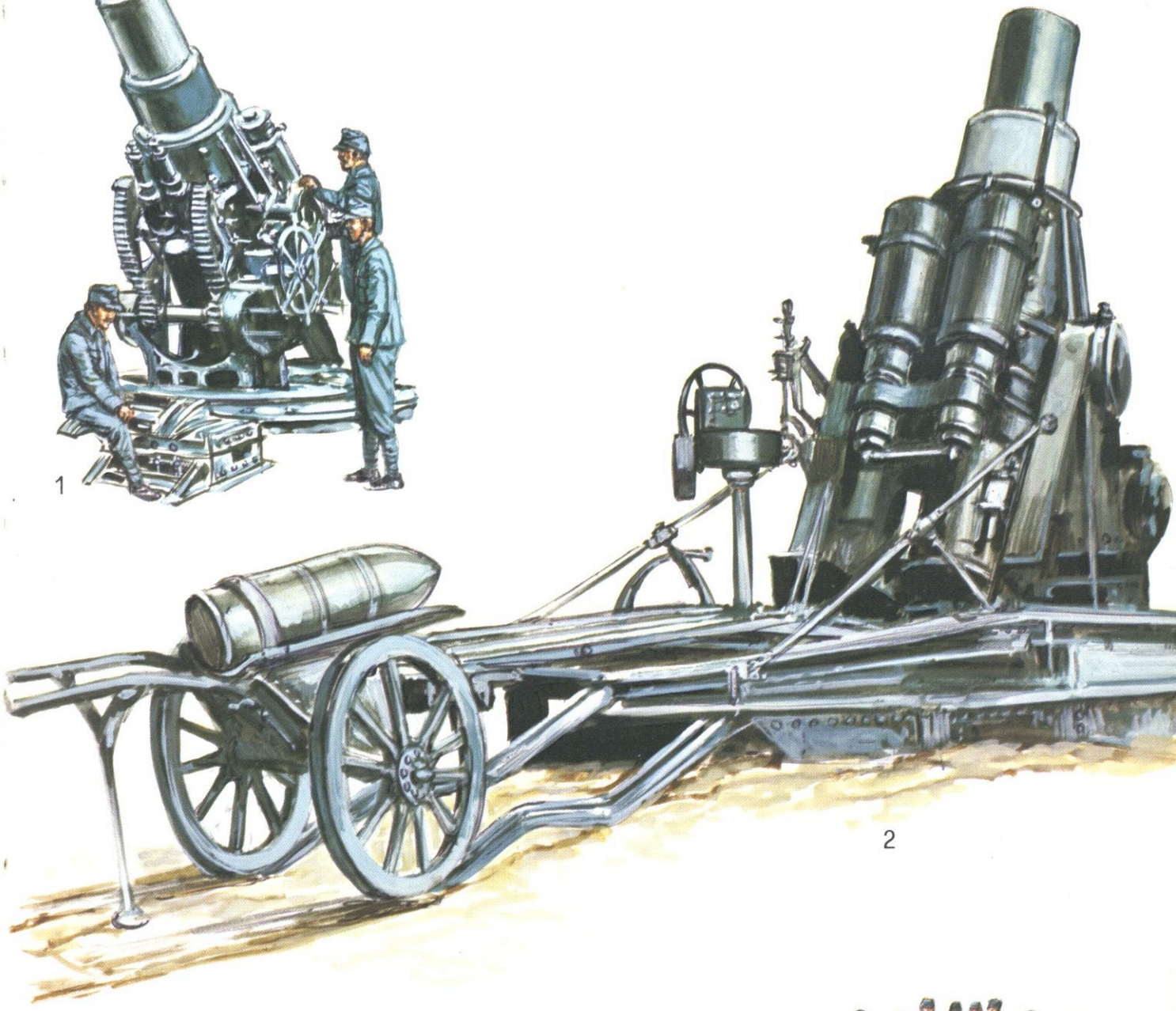
La plupart des officiers de l'armée bulgare avaient fait des stages plus ou moins prolongés en France.

1. *Sellette :* Lourdes masses de fonte qui enserrent le pivot de la plate-forme.

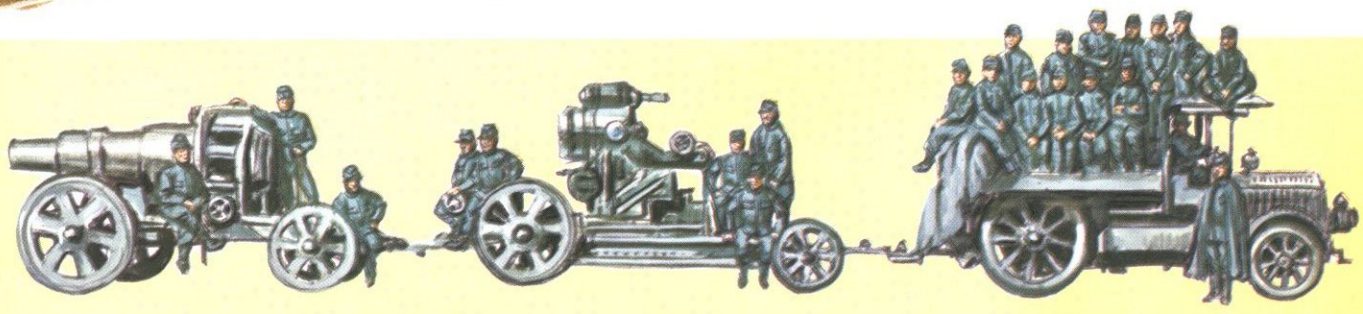
ARTILLERIE AUSTRO-HONGROISE (II)

1-2. Le fameux 305. — 3. Transport du 305 et de ses servants.

1



2



3

Les hasards de la politique leur firent mettre en pratique, contre les Alliés, l'excellence de l'instruction reçue. Les canons de tous calibres qui armaient les quatre-vingt-treize batteries d'artillerie de campagne, les douze batteries de montagne et les six compagnies d'artillerie de forteresse, provenaient de France et d'Allemagne.

Les 75 à tir rapide du Creusot, modèle Schneider-Canet, y faisaient bon ménage avec les productions de Krupp.

L'artillerie antiaérienne

Avec les progrès rapides de l'aviation, il s'avéra très vite que le fusil devenait par trop insuffisant pour espérer encore « descendre » le moindre appareil ennemi.

On installa des mitrailleuses sur des affûts de fortune, mais, au-delà d'une certaine distance, l'inefficacité de ce procédé était désolante.

Restait le canon, mais encore fallait-il pouvoir le braquer sous l'angle voulu. Dès lors, 75 français et 77 allemands affectés à l'artillerie antiaérienne se virent hissés sur des plates-formes plus ou moins heureusement « bricolées », voire astucieusement camouflées au sommet de quelque pommier d'apparence bucolique.

L'obus tiré était le shrapnel, dont la pluie de balles pouvait faire le plus d'effet, mais il était bien difficile d'apprécier l'altitude exacte de la cible qui se dérobait avec aisance au premier obus.

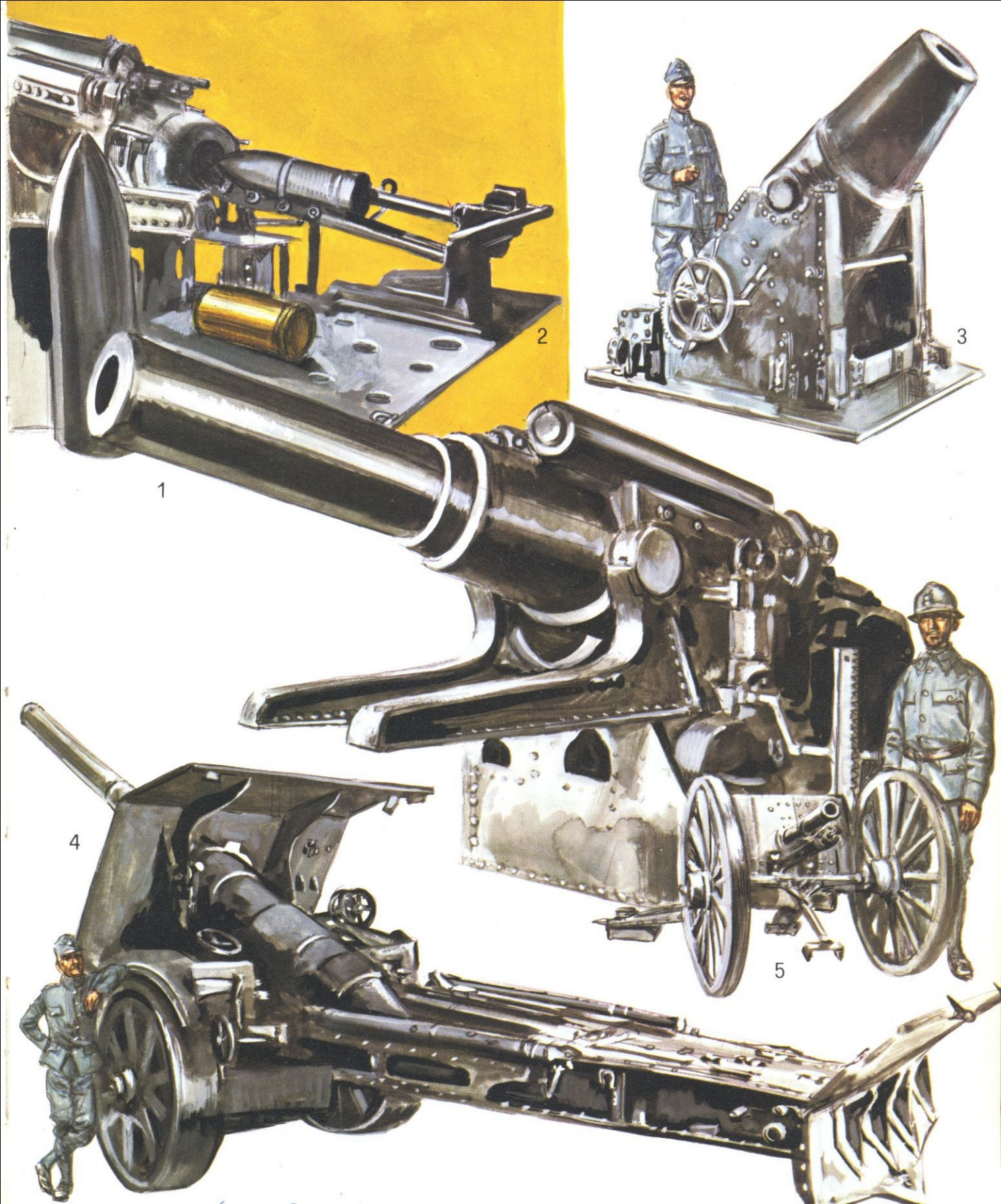
Les résultats furent piètres chez les Alliés, d'autant plus que l'aviation allemande ne risquait pas souvent des raids en profondeur. L'aviation alliée, par

ARTILLERIE AUSTRO-HONGROISE (III)

1. Obusier modèle 16 de 380. Il fut en action à Saint-Quentin. — 2. Le chargement du 380. — 3. Mortier de côte de 210 (côtes de l'Adriatique). — 4. Autocanon modèle 1915 de 150.

LE PLUS PETIT CANON FRANÇAIS

5. Le minuscule canon de 37.


1
2
3
4
5

contre, se lançait dans des raids de bombardement de plus en plus audacieux[1] et ses chasseurs allaient chercher le combat très loin derrière les lignes allemandes, ce qui les exposait au tir des nombreuses batteries antiaériennes dont l'habileté se précisait de jour en jour.

On monta très tôt des canons de campagne à tir rapide sur des voitures automobiles. Le plus réussi de ces canons fut sans doute le 80 mm allemand, qui était une authentique pièce antiaérienne spécialement étudiée à cet effet. D'abord montée sur camion, elle fut, en 1917, placée sur un châssis spécial à quatre roues, tiré par un tracteur, et prit le nom de Flak 102.

Le Flak 102 fut le précurseur du Flak 18; celui-ci allait, par la suite, permettre la mise au point du 88 antiaérien qui, lui, devait rester un des canons les plus célèbres de la Seconde Guerre mondiale.

Les yeux de l'artillerie

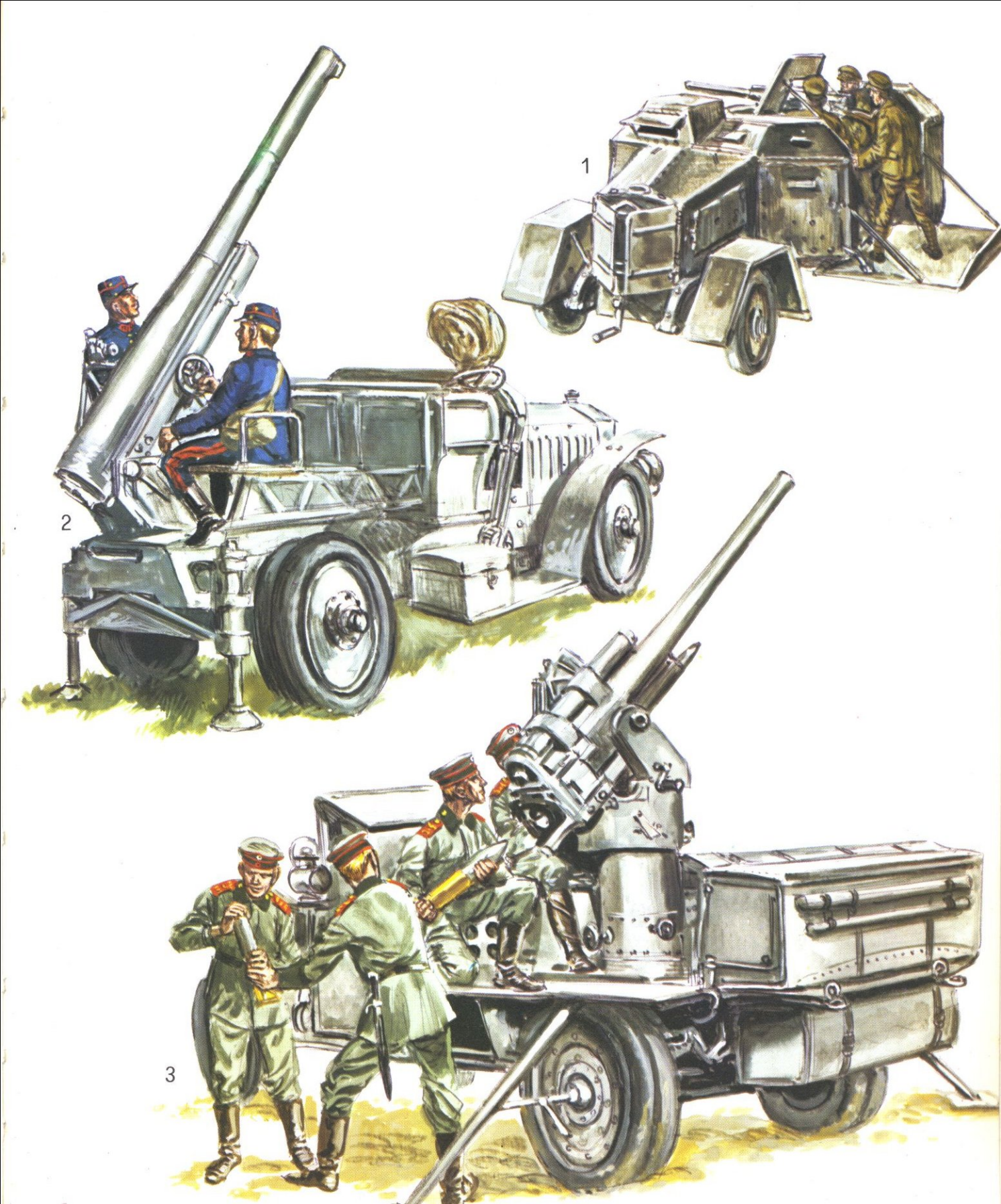
Une fois le front stabilisé, l'artillerie prit, ainsi qu'on l'a vu dans les chapitres précédents, une importance primordiale. Les perfectionnements de l'artillerie imposèrent des procédés de repérage et d'observation de plus en plus puissants et ingénieux.

Les avions furent, tout au long de la guerre, les auxiliaires les plus précieux de l'artillerie, mais un des engins d'observation intensément employé fut le ballon captif, auquel sa forme allongée valut le surnom de « saucisse ». Les « plus légers que l'air » allemands se nommaient *Drachen* et pullulaient

1. Voir le tome Ier du même ouvrage.

ARTILLERIE ANTIAÉRIENNE

1. Autocanon anglais. — 2. Autocanon français. — 3. Autocanon allemand avec pièce de 80 « Flak 102 Spezial ». Ancêtre du fameux 88 de la Seconde Guerre mondiale.


1
2
3

littéralement devant Verdun, où ils s'égrenaient certains jours jusqu'à former un chapelet d'une cinquantaine d'unités sur un front de cinquante kilomètres.

Munis de jumelles puissantes, les observateurs couvraient ainsi une portion de front facile à surveiller et transmettaient au sol, par téléphone, les objectifs à bombarder.

Ce système n'était évidemment pas utilisable à proximité des premières lignes et les observateurs d'artillerie devaient dépenser des trésors d'ingéniosité pour parvenir à leurs fins. Le moindre pan de mur, le tronc d'un arbre déchiqueté ou une cheminée restée debout constituaient d'excellents postes d'observation au sommet desquels on accédait par une échelle mobile à coulisses. On allait jusqu'à creuser intérieurement le tronc d'un arbre massif afin de s'y dissimuler mieux encore.

Poussant le raffinement plus loin, certains artilleurs particulièrement astucieux enlevaient, pendant la nuit, un arbre mort pour lui substituer une copie faite en tôle d'acier. L'observateur pouvait ainsi surveiller l'adversaire en courant moins de risques, car il est évident que tout arbre encore debout était systématiquement pris pour cible par les meilleurs tireurs.

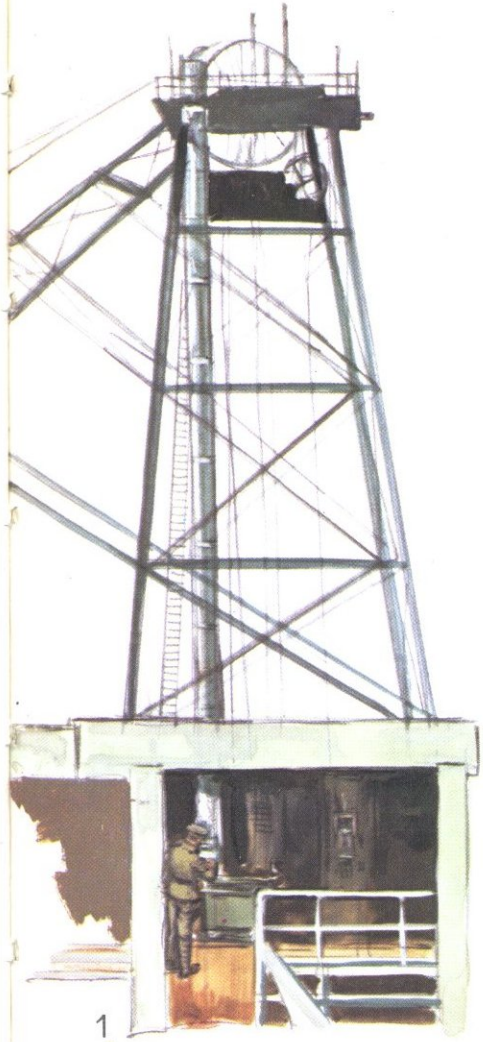
Outre les instruments d'optique classiques, les artilleurs possédaient des périscopes qui, dissimulés derrière le tronc d'un arbre très mince, permettaient l'observation de l'ennemi depuis un abri creusé dans le sol. Un périscope mobile fort bien conçu avait été inventé par les Allemands : sa flèche télescopique de quinze mètres de long était équipée de lentilles Zeiss d'une grande finesse.

D'autres périscopes, beaucoup plus primitifs, servaient à l'observation d'une tranchée à l'autre; ils consistaient en un simple miroir incliné, porté au bout d'une perche.

En dépit de cette débauche de trouvailles, tous ces instruments devenaient inutilisables durant les attaques violentes qui couvraient le champ de bataille de la fumée épaisse des explosifs. Alors, restait seul l'homme, l'héroïque « coureur » qui portait le message griffonné au P.C. de l'artillerie devenue aveugle.

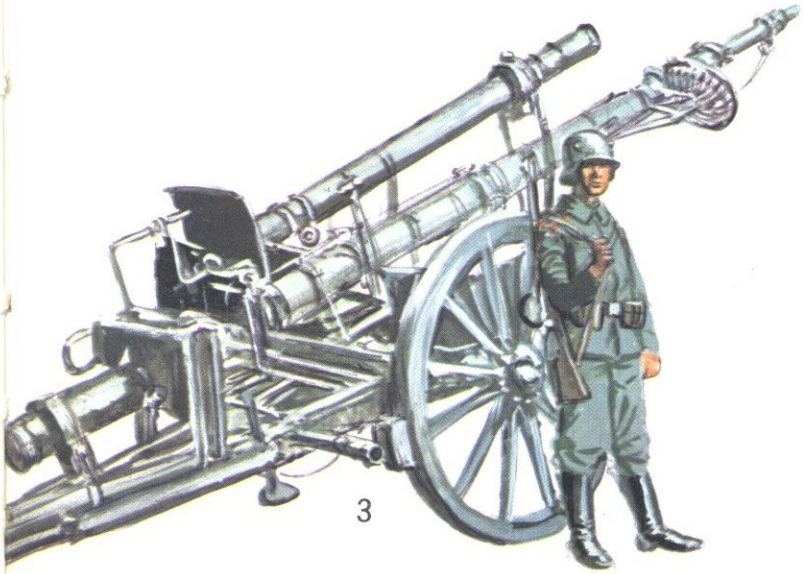
OBSERVATOIRES D'ARTILLERIE

1-2. Observatoires périscopiques anglais. — 3. Observatoire télescopique allemand, replié. — 4. Le même, déplié. — 5. Officier artificier allemand.



1

2



3

4

5

GÉNIE, SERVICE DE SANTÉ, INTENDANCE, MARINE

Le génie

Moins spectaculaire que les autres armes, le génie joua un rôle d'une importance qu'on ne mesure généralement pas à sa juste valeur.

Après la bataille de la Marne, les Allemands furent les premiers à creuser des tranchées, aussitôt imités par les Alliés. Le front ne fut plus, dès lors, qu'une immense tranchée qui courait sur les huit cents kilomètres séparant l'Yser des Vosges.

La tranchée

Protégée de l'ennemi par un réseau de fils de fer barbelés, la tranchée évolua rapidement et, l'expérience aidant, acquit tous les perfectionnements susceptibles d'améliorer sa défense et son pouvoir de protection.

De tous les combattants, les Allemands furent de loin les plus extraordinaires creuseurs de tranchées. Souvent moqué par la presse alliée qui prétendait n'y voir qu'une honteuse couardise, le génie allemand créa des quantités d'abris souterrains, admirablement équipés et hors de portée des bombes les plus lourdes. Ces tranchées n'avaient pas leurs égales chez les Alliés, trop souvent enclins, par caractère, à une certaine insouciance renforcée par l'espoir bien accroché de ne pas rester longtemps enterrés.

Il fallut pourtant bien améliorer l'immense fossé dans lequel on devait se battre et vivre. On édifia de puissants blockhaus renforcés par des rondins, les parois des tranchées furent clayonnées afin d'empêcher leur éboulement. Contre la boue et l'eau qui stagnaient au fond des tranchées, on posa des caillebotis[1]. Le parapet de sacs de terre et de gabions[2] fut doté de tout un éventail de plaques blindées, à travers lesquelles les guetteurs pouvaient scruter le *no man's land* sans faire une cible trop vulnérable. Pratiqués dans un trou d'obus en avant de la première ligne, les postes d'écoute permettaient à un veilleur de déceler les signes avant-coureurs de l'attaque ennemie.

Des abris de toutes sortes et de toutes dimensions étaient creusés dans les parois de la tranchée; ils servaient de chambres de repos, de postes de garde, abritaient les téléphonistes ou le poste de secours pour les blessés.

Disposées généralement sur trois lignes parallèles, les tranchées communiquaient entre elles par des voies de cheminement appelées boyaux.

Les barbelés

Des millions de mètres de fil de fer barbelé furent utilisés par les belligérants. Le plus souvent tendus entre des piquets, ils s'enroulaient parfois en spirales inextricables qui défiaient le travail de la cisaille mais consommaient un énorme métrage de fil.

La destruction du fil barbelé se faisait en général par le tir de pétards à la mélinite ou au moyen d'un

1. Treillis de lattes.
2. Sortes de paniers en branchages qu'on remplissait de terre.

TRAIN ET GENDARMERIE (FRANCE)

1. Maréchal des logis de l'armée territoriale (train). — 2. Soldat du train des équipages. — 3. Sous-officier du train. — 4. Officier du train. — 5. Lieutenant du train. — 6. Officier du train (lieutenant) en manteau à rotonde, 1914-1915. — 7-8. Soldat et officier du train en nouvelle tenue bleu horizon, 1915-1918. — 9. Gendarme, tenue de campagne, 1914. — 10. Casque de gendarme. Noter la chenille en crins sur le cimier.

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10

petit chariot explosif. La cisaille, discrète mais lente, ne servait guère qu'aux patrouilleurs pour les coups de main.

La mine

La guerre de positions donna l'essor à un type de combat très spécial : la guerre des mines.

Les soldats du génie creusaient un puits profond quelquefois de quinze à vingt mètres, d'où ils s'enfonçaient par une galerie en direction de la tranchée ennemie. Cette première galerie se subdivisait ensuite en galeries secondaires qui menaient chacune sous des points différents des positions ennemies. Une fois les charges explosives déposées, on évacuait les sapes et l'on mettait le feu aux cordeaux de mise à feu. L'explosion du fourneau de mine, toujours très généreusement garni d'explosif, faisait un entonnoir parfois profond de quinze mètres et large de trente.

Pour lutter contre ce danger terrible, chaque belligérant installait des postes d'écoute chargés de détecter le bruit des terrassiers indésirables. Aussitôt qu'on les avait repérés, on creusait une étroite galerie, la contre-mine, qui allait à leur rencontre. Arrivé à deux mètres environ des travaux de l'adversaire, on forait dans leur direction, à la barre à mine, un conduit où l'on introduisait un puissant boudin explosif. L'explosion déclenchait l'éboulement de la sape adverse et, par conséquent, la destruction par asphyxie des mineurs. C'est dans l'Argonne que la guerre souterraine fut la plus intense.

Le télégraphe et le téléphone

Le génie était chargé de poser et de réparer les milliers de kilomètres de fils télégraphiques ou téléphoniques qui couvraient le front de leur gigantesque toile d'araignée.

Ce n'était pas une mince besogne que d'assurer les liaisons vitales aux divisions, aux brigades, etc., entre corps d'armée voisins et jusqu'au Grand Quartier général.

Obscurs héros, les sapeurs déroulaient leur fil d'Ariane dans les pas des vagues d'assaut pour que toujours la liaison soit assurée.

Les routes

Les voies de communication jouaient, elles aussi, un rôle essentiel dans l'approvisionnement de toute espèce que dévorait avidement le front. L'énorme trafic routier nécessitait une armée d'engins mécaniques pour l'entretien des routes. A Verdun, les camions qui empruntaient la « Voie sacrée » jour et nuit et pendant des mois, au rythme de trois à la minute, exigèrent l'emploi d'une technique nouvelle : tout au long de cette route, sans interruption, des équipes de cantonniers jetaient à la pelle des cailloux concassés sous les roues des véhicules. Les pneumatiques furent martyrisés, mais Verdun ne tomba pas!

Les pigeons voyageurs

Immatriculé comme un conscrit, le pigeon voyageur appartenait à la direction du génie et on lui marquait la tête d'une tache à la couleur de son unité. Il portait le message dans un tube attaché à la patte droite. Les Allemands avaient imaginé une manière ingénieuse de protéger leurs pigeons des tireurs ennemis : ils les teignaient parfois en noir afin de les faire prendre pour des corneilles.

GÉNIE (FRANCE ET ALLEMAGNE)

1. Téléphone de tranchée. — 2. Détecteur d'obus.

3. Les tranchées : a) réseau Brun; b) poste d'écoute; c) poste de mitrailleuse; d) abri; e) soldat au créneau; f) abri. On remarquera encore les échelles d'assaut, les parois clayonnées, les parapets de sacs de terre et le fond de la tranchée recouvert par le caillebotis.

4. La guerre des mines : 1. tranchée française; 2. puits de départ; 3. galerie; 4. sapeurs installant un camouflet destiné à détruire la galerie de l'ennemi; 5. contre-sape allemande; 6. fourneau de mine (cavité où l'on introduit la mine); 7. tranchée allemande. Dans le rectangle rouge : plan avec, en 1, la tranchée de départ; en 2, le rameau principal; en 3, les deux rameaux divergents; en 4, les rameaux d'arrivée; en 5, les charges explosives. Voir explication complémentaire dans le texte.

5. Sapeur, 1914-1915. — 6. Sapeur, 1915-1916. — 7. Phare-projecteur automobile. — 8. Radeau dit « sac Haber ». — 9. Téléphone de campagne allemand, 1914.

1
2
3
a
b
c
d
e
f
4
5
6
7
8
9
L.A.F.Funken

Le service de santé

Si la France, comme la plupart des belligérants, avait augmenté ses effectifs combattants de façon spectaculaire, le service de santé français ne grossit que de 28.000 hommes au cours du conflit. On retrouvait une proportion à peu près équivalente dans les autres armées.

Les 64.000 hommes du service de santé de 1914 comprenaient 5.400 médecins assistés par des pharmaciens militaires et des sections d'infirmiers. Les formations sanitaires se divisaient en deux groupes : les services de l'avant avec le personnel régimentaire, les ambulances et les hôpitaux de campagne, et les services de l'arrière avec les hôpitaux d'évacuation et les hôpitaux de l'intérieur du territoire.

Un médecin était attaché à chaque bataillon des régiments d'infanterie et d'artillerie. Deux médecins exerçaient leur art dans chaque bataillon de chasseurs et dans chaque régiment de cavalerie.

En 1914, un corps d'armée possédait quatre ambulances, dont une pour le quartier général et les troupes non endivisionnées, deux pour les deux divisions d'infanterie et une de réserve. Six médecins, 125 infirmiers et 3 officiers d'administration assuraient leur service.

La division de cavalerie n'avait qu'une ambulance, 6 médecins et 28 infirmiers.

Au combat, ces formations se subdivisaient en trois groupes :

1° réception des blessés, pansements simples,
2° chirurgie urgente,
3° pansements.

L'évacuation des blessés

Le soldat blessé dans la tranchée était porté par ses camarades dans un poste de refuge où le médecin lui faisait un pansement provisoire.

Quand il tombait entre les lignes, le blessé pouvait, s'il en était capable, utiliser son pansement individuel. Ramassé par les infirmiers, il était, selon la nature de sa blessure, transporté sur divers types de civières, plus ou moins adaptées aux difficultés de ce genre de transport à travers un terrain bouleversé ou des tranchées étroites et sinueuses.

Pour les blessés en montagne, on utilisait le cacolet[1] ou le traîneau; en Belgique, les brancards à traction canine étaient inspirés des charrettes des marchands de lait, communes en ce pays depuis longtemps[2].

Une fois reconnu inapte au combat, le blessé était envoyé à l'ambulance de première ligne, dans une voiture régimentaire hippomobile ou plus rarement automobile. Le diagnostic établi et le pansement adéquat terminé, le patient était acheminé à quinze ou vingt kilomètres de là, vers l'hôpital de première ligne doté de toutes les installations nécessaires : chirurgie, radiologie, radiographie.

Après un séjour plus ou moins prolongé, selon son état, le soldat partait vers la gare d'évacuation où il prenait un train sanitaire, avec ses compagnons d'infortune, vers un hôpital de l'arrière. Deux cent trente-six de ces hôpitaux étaient organisés par la Croix-Rouge française.

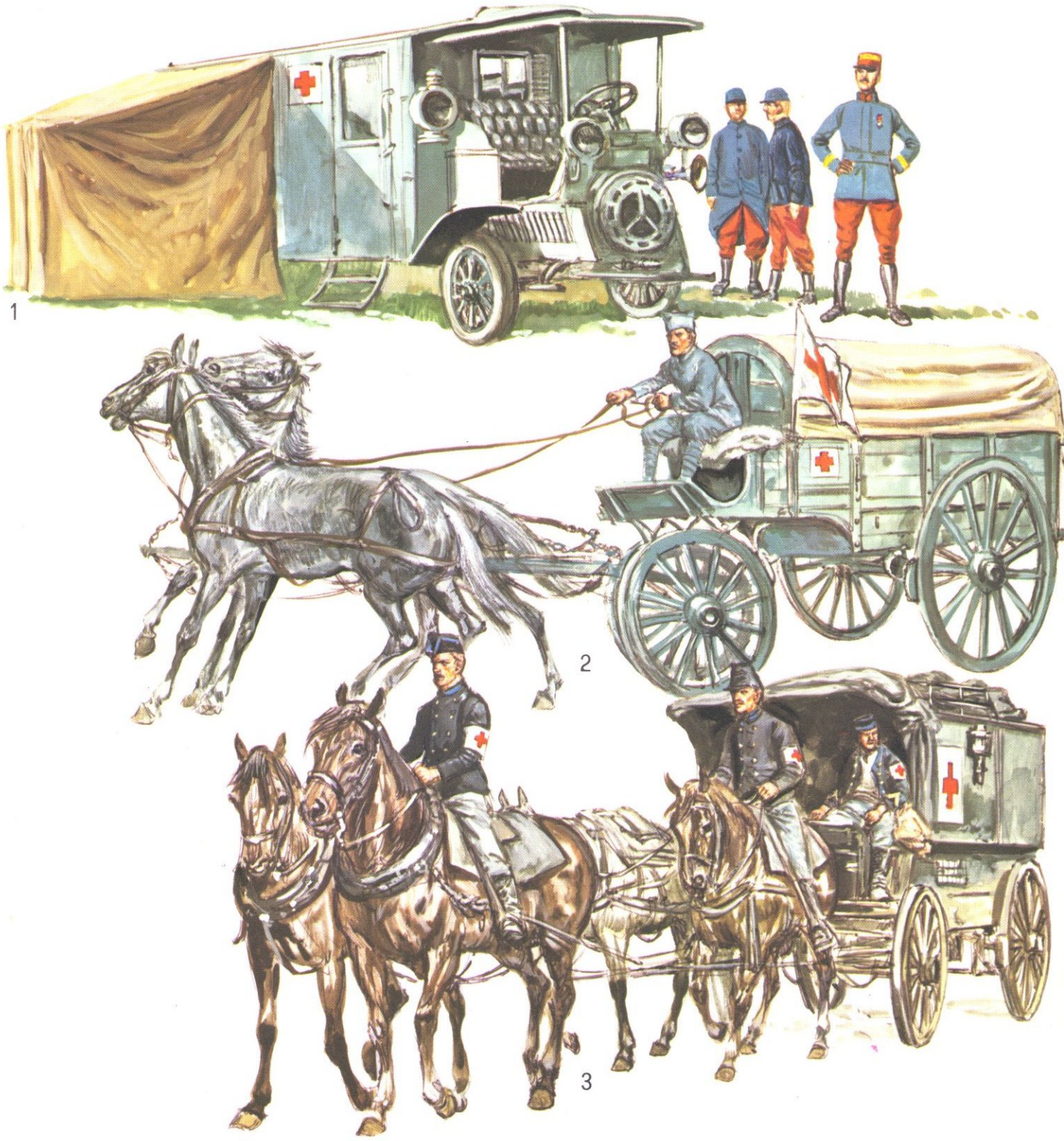
Le service sanitaire en 1916

Chaque corps d'armée comprenait, dès cette époque, deux compagnies d'infirmiers de division et une compagnie de corps d'armée, seize ambulances et douze sections d'hôpital plus un certain nombre d'auxiliaires volontaires et de membres de la Croix-Rouge.

1. Fauteuil ou sorte de civière servant au transport des blessés à dos de mulet.
2. Cette pratique subsista longtemps après la guerre chez les laitiers belges.

SERVICES DE SANTÉ ALLIÉS (I)

1. Ambulance automobile, France. — 2. Ambulance hippomobile, France. — 3. Ambulance hippomobile belge.


1
2
3

L'hôpital militaire avait acquis l'organisation et la hiérarchie très complexes sans lesquelles un tel établissement ne pouvait fonctionner efficacement.

De nombreux médecins civils avaient abandonné leur cabinet pour les hôpitaux militaires, dans un magnifique élan de solidarité.

Sous l'impulsion de la Croix-Rouge, ambulances et hôpitaux se multipliaient. L'initiative privée, de son côté, réalisa des prodiges pour les innombrables blessés qui affluaient du front. Plusieurs pays alliés, en particulier les États-Unis, ouvrirent en France des hôpitaux bien aménagés, telle l'Ambulance américaine de Neuilly.

L'affluence des blessés était si grande que même des péniches reçurent leur contingent d'éclopés.

La chirurgie aux armées

La chirurgie avait fait d'énormes progrès : elle sauvait des vies grâce au perfectionnement de ses techniques et à de nouvelles méthodes antiseptiques.

Les blessures accompagnées de fractures que provoquaient les balles étaient toujours graves. Les shrapnels, qui causaient de terribles plaies anfractueuses, entraînaient presque toujours la redoutable infection. Mais les complications infectieuses provenaient moins des projectiles que des fragments de tissus et des parcelles de terre. Le blessé restait beaucoup trop de temps étendu sur le champ de bataille ou dans la tranchée avant d'être soigné!

Nombreux furent les médecins qui luttèrent avec acharnement contre l'ennemi qui ruinait leurs efforts. Parmi les plus brillants, il faut citer Depage et sa méthode chirurgicale révolutionnaire de traitement des plaies, Mencière, Carrel[1] et Dakin pour leur lutte acharnée contre l'infection.

L'Anglais Wright, le Français Delbet, s'exténuèrent eux aussi à sauver le maximum de vies humaines.

Afin de permettre l'intervention plus rapide du chirurgien, des « équipages radiologiques de campagne » furent mis en service. L'appareil de radiologie, transporté sur un camion, recevait l'électricité d'une dynamo mue par un moteur à essence. Le personnel se composait d'un médecin, d'un manipulateur et d'un chauffeur. Sous l'impulsion du Dr Béclère, les services radiologiques français se hissèrent au premier rang.

Le service sanitaire en 1917

L'année 1917 fut marquée par un nouvel effort général d'adaptation à une situation que nul n'avait soupçonnée en 1914. On remania les groupes de brancardiers, on créa des ambulances chirurgicales automobiles, des salles d'opération portatives, de nouveaux laboratoires de bactériologie et de toxicologie. Appliquant une véritable tactique sanitaire, les médecins bousculaient les idées préconçues et les articles des règlements désuets pour que leurs blessés soient rapidement et bien soignés puis évacués.

Pour mieux lutter contre la mort, ils installèrent leurs ambulances dans des sapes profondes à proximité des premières lignes.

Vingt et un millions de blessés

Entre 1914 et 1918, 21.219.452 soldats[2] de toutes les nations furent plus ou moins grièvement blessés. Ils survécurent pour la plupart, grâce au dévouement inlassable des médecins et des infirmiers.

Une intéressante statistique faite en France a classé les blessures par ordre de fréquence. Sur 1.000 hommes touchés, 380 le furent aux jambes,

1. Alexis Carrel (1873-1944) est célèbre en outre pour ses expériences sur la survie des cellules et des organes en dehors du corps. Il est l'auteur de *L'Homme, cet inconnu.*
2. Statistique de l'U.S. War Department.

SERVICES DE SANTÉ ALLIÉS (II)

1. Voiture de chirurgie militaire type Boulant, France. — 2. La même avec sa tente déployée. — 3. Ambulance automobile anglaise. — 4. Ambulance hippomobile anglaise.

1
2
3
4
L. & F. DUNCKEN

360 aux bras, 150 à la face ou au cou, 70 au thorax, 30 au crâne, 30 à l'abdomen.

La plupart de ces blessures (80 %) étaient dues aux éclats d'obus, 20 % seulement aux balles. Ce pourcentage permet de mesurer mieux encore toute l'importance de l'artillerie et de son rôle dans la guerre de positions.

Un paradoxe

La maladie, paradoxalement, atteignait peu le soldat qui, endurci par la « vie au grand air », avait toutes chances d'y échapper. Les progrès de l'hygiène évitèrent aussi les épidémies effroyables qui avaient jusque-là fait partie des calamités de la guerre.

Certes, le typhus, la dysenterie et même le choléra apparurent en plus d'un point du front, mais la vigilance du service de santé permit de juguler leurs redoutables attaques.

Une maladie étrange, inconnue fit néanmoins son apparition dans les tranchées. Ce « mal des tranchées » provoquait des troubles de la circulation, particulièrement en hiver où le soldat stationnait longtemps dans la boue glacée. Les bandes molletières trop serrantes et les souliers trop ajustés en favorisaient l'éclosion.

L'ennemi minuscule

Compagnon indésirable autant que tenace, le *Pediculus vestimenti*, vulgairement appelé pou, attaquait sans aucune discrimination amis et ennemis, les soumettant jour et nuit aux affres de sa présence.

En France, le Dr Bordas mit au point une voiture à désinfecter et à doucher, voiture que le Touring Club de France offrit ensuite à l'armée en de multiples exemplaires.

Construite à partir d'un fourgon réglementaire du génie, elle contenait un générateur de vapeur qui traitait les vêtements de cent hommes en une heure. Un système de douche y était également incorporé, auquel cent hommes à l'heure pouvaient avoir recours. Les Russes, les premiers, eurent des trains équipés spécialement pour les bains et les douches, qui comptaient plus de vingt wagons. « Sale comme un moujik » était une expression parfaitement fausse.

L'eau potable

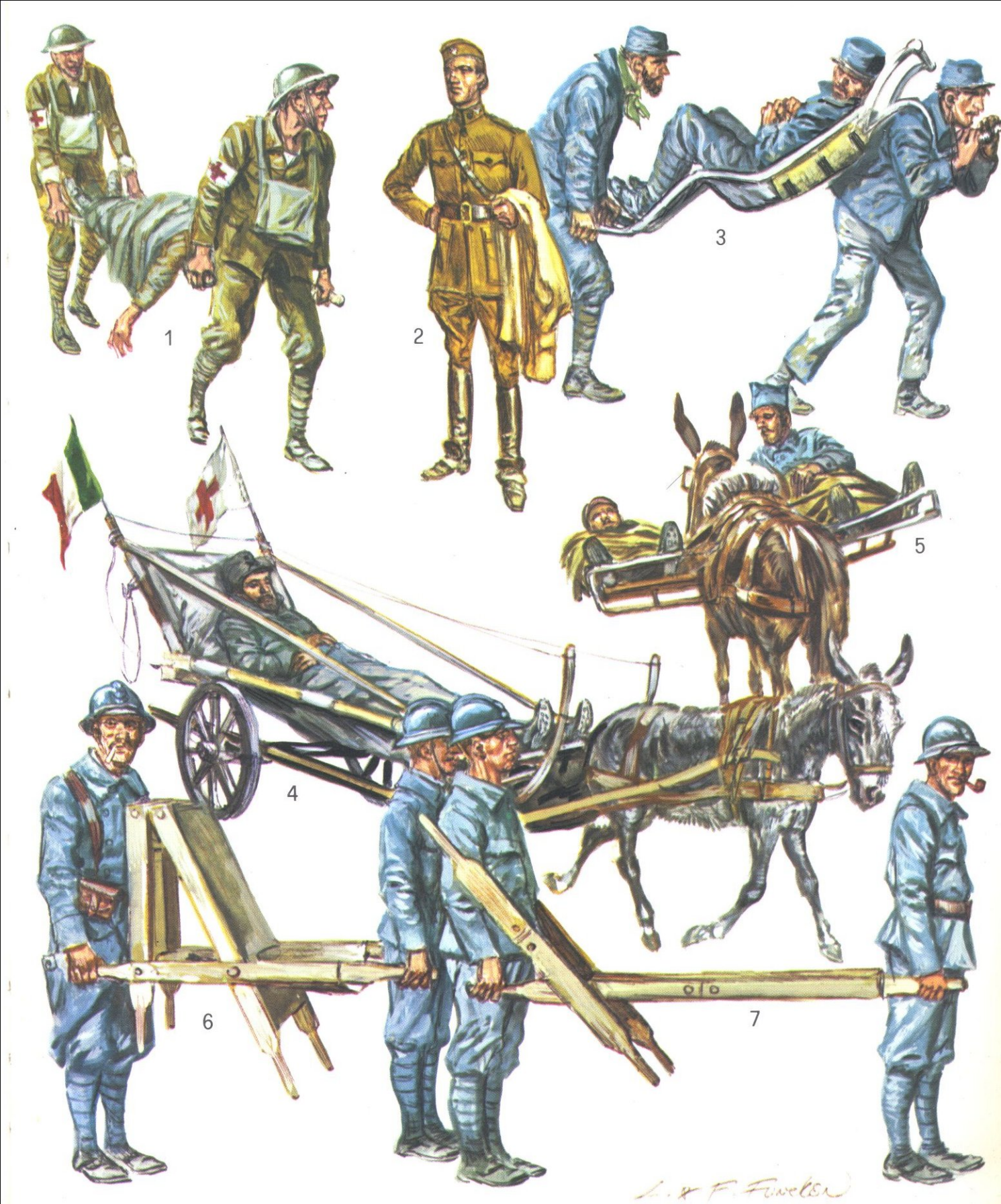
La vulgarisation des principes essentiels de l'hygiène et en particulier de ceux qui avaient trait à l'eau, agent redoutable de contamination, avait mis le soldat en mesure de mieux se défendre contre ses ennemis invisibles.

L'eau potable, qu'il fallait fournir à des millions d'hommes et de chevaux agglutinés sur le front, était l'objet de la surveillance étroite d'une armée d'ingénieurs. En France, le service des eaux de la ville de Paris et les ingénieurs des Ponts et Chaussées dirigeaient des équipes recrutées dans les mines pour creuser des puits profonds, dispensant l'eau pure nécessaire. Pour les secteurs proches du front et particulièrement difficiles à ravitailler en eau, le Touring Club de France avait offert une centaine de voitures spéciales. Ces voitures dites « filtrantes » étaient capables d'épurer trois mille litres d'eau à l'heure.

Dans les cas extrêmes, le soldat pouvait se désaltérer en usant de l'une des précautions suivantes : l'ébullition de l'eau douteuse pendant trente minutes ou le traitement par l'alun à raison de trois grammes pour dix litres. La stérilisation par l'iode et l'hyposulfite de soude était très souvent pratiquée aussi pour les petites quantités d'eau, mais nécessitait un dosage compliqué.

SERVICES DE SANTÉ ALLIÉS (III)

1. Ambulanciers anglais. — 2. Médecin américain. — 3. Brancard de tranchée français. — 4. Traîneau-ambulance italien. — 5. Cacolet sur mulet, France. — 6-7. Brancard pliant de tranchée, France.


1
2
3
4
5
6
7

L'intendance en France

Ce corps, chargé d'assurer la subsistance, l'habillement, le couchage et le paiement des troupes, avait une organisation très élaborée bien en rapport avec la complexité de ses tâches.

Chaque commandant d'armée avait auprès de lui un intendant général ou militaire qui dirigeait les services de l'intendance.

Les ordres généraux d'alimentation étaient donnés par le général à l'intendant, qui en décidait les détails d'exécution avec l'aide de plusieurs sous-intendants responsables chacun d'un secteur défini : convoi administratif, étapes, boulangerie d'armée, parc de bétail, etc.

Les principaux organes d'exécution, commandés par des officiers d'administration, se composaient d'ouvriers d'administration et de soldats du train des équipages.

Les quantités quotidiennement nécessaires laissent pantois. Ainsi, la ration de pain quotidienne pour 100.000 hommes représentait : 20.000 kg de bois, 60.000 kg de farine, soit 75.000 kg de pain.

La ration complète journalière était de deux types : la ration normale et la ration forte.

La ration normale constituait la nourriture du soldat au cantonnement ou soumis à un service peu fatigant. La ration forte n'était distribuée que pendant les périodes de grande fatigue des opérations actives ou pendant les pluies persistantes ou les grands froids.

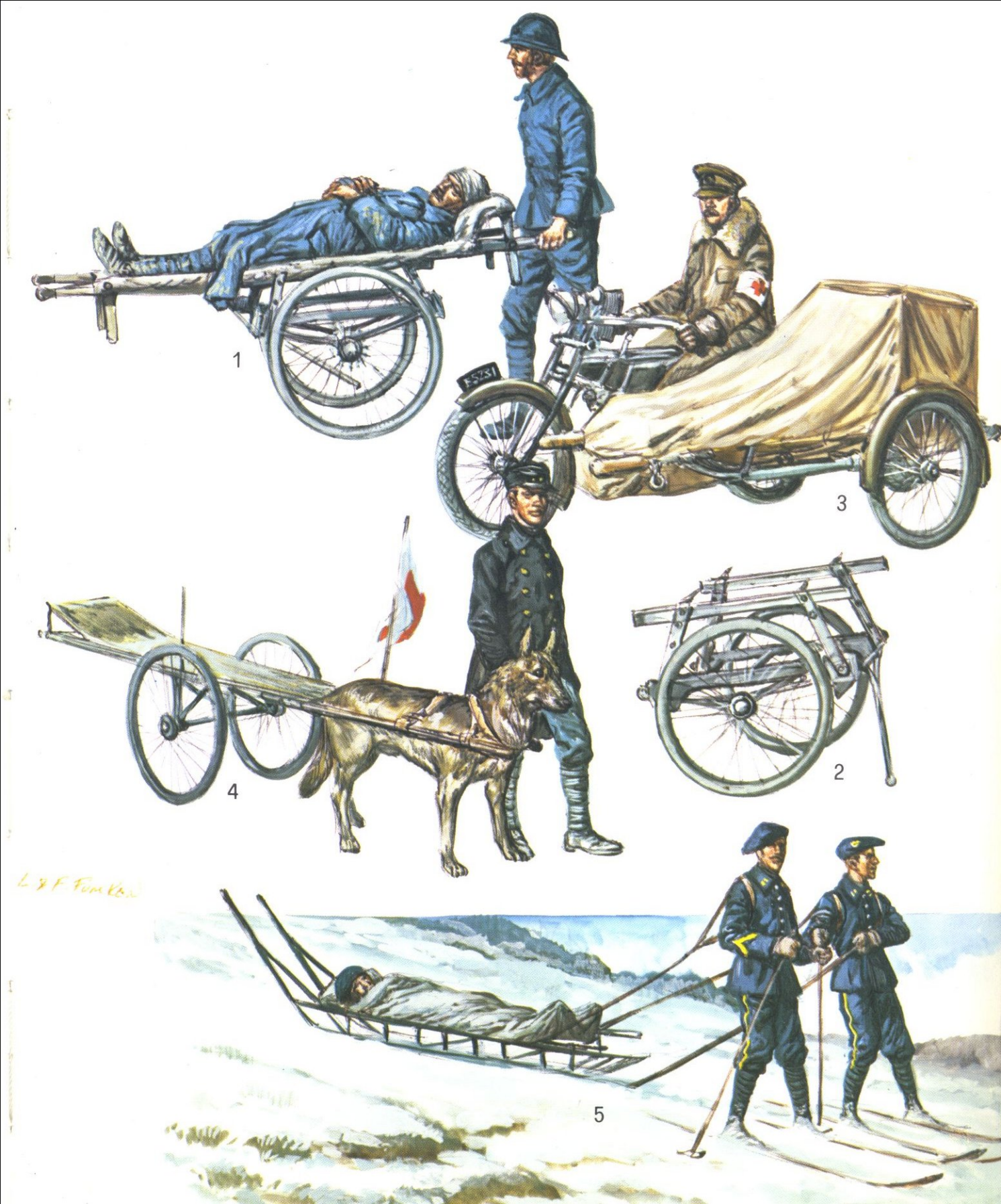
En voici le tableau détaillé :

Aliments divers	Ration normale	Ration forte	Ration de réserve[1]
Pain ordinaire	750 g	750 g	—
Pain biscuité	700 g	700 g	—
Pain de guerre (biscuit)	600 g	600 g	300 g
Viande fraîche ou congelée	400 g	450 g	—
Viande de conserve (« singe »)	300 g	300 g	300 g
Riz ou légumes secs	60 g	100 g	—
Sel	20 g	20 g	—
Sucre	21 g	32 g	80 g
Café	16 g	24 g	36 g
Lard	30 g	30 g	—
Potage salé	50 g	50 g	—
Chocolat	—	—	125 g
Vin	0,25 l	0,375 l	—
Eau-de-vie	0,0625 l	0,0625 l	0,0625 l
Tabac caporal	20 g	20 g	20 g
Tabac de cantine	15 g	20 g	20 g

1. Elle ne pouvait être consommée que lorsque le ravitaillement normal s'avérait impossible.

SERVICES DE SANTÉ ALLIÉS (IV)

1. Poussette porte-brancard Peugeot, France. — 2. La même, repliée. — 3. Side-car sanitaire anglais. — 4. Brancard à traction canine, Belgique. — 5. Traîneau-brancard des chasseurs alpins, France.


1
3
4
2
5

En 1916, les trois millions d'hommes consommaient donc, par jour, entre 2.400.000 kg et 3.675.000 kg de nourriture, selon que l'on compte la ration normale ou la ration forte.

Le nombre des rations variait selon le grade, ainsi :

sous-officier ou soldat	: 1 ration,
lieutenant et sous-lieutenant	: 1 1/2 ration,
capitaine	: 2 rations,
commandant, lieutenant-colonel et colonel	: 2 1/2 rations,
général de division ou de brigade	: 3 rations,
général commandant un corps d'armée	: 4 rations,
général commandant une armée ou un groupe d'armées	: 6 rations.

Ces différences considérables se justifiaient par l'obligation qu'avaient les officiers de vivre entre eux, en « popote », et d'inviter à leur table de nombreux visiteurs impromptus tels que les estafettes, les officiers étrangers en mission, les délégués du gouvernement.

Rappelons aussi que, le plus souvent, le « poilu » touchait la ration forte qui le mettait, sur le chapitre de la nourriture, au même plan que son capitaine.

En deux ans de guerre, l'armée française avait consommé :

Porcs	: 170.000 têtes,
Moutons	: 1.500.000 têtes,
Bovins	: 1.000.000 têtes,
Viande en conserve	: 45.000.000 kg,
Poisson en conserve	: 5.500.000 kg,
Poisson salé	: 1.000.000 kg,
Légumes secs	: 50.000.000 kg,
Riz	: 40.000.000 kg,
Café	: 60.000.000 kg,
Sucre	: 97.000.000 kg,
Pâtes alimentaires	: 27.000.000 kg,
Farine	: un milliard de kg,
Vin	: 6.700.000 hectolitres,
Rhum ou eau-de-vie	: 350.000 hectolitres.

SERVICE DE SANTÉ AUSTRO-ALLEMAND

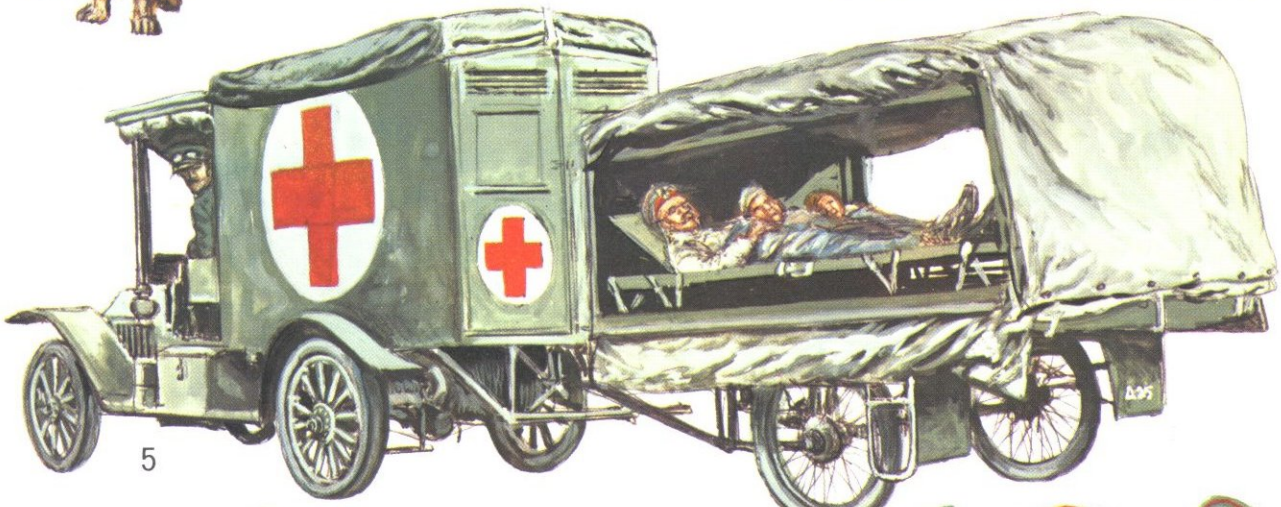
1. Chien-loup du service sanitaire. — 2. Ambulancier du service sanitaire. — 3. Infirmière autrichienne. — 4. Ambulanciers militaires. — 5. Ambulance à remorque allemande. — 6. Autobus allemand converti en ambulance. — 7. Infirmier, Allemagne. — 8. Brancardier, id. — 9. Médecin militaire, id.

1

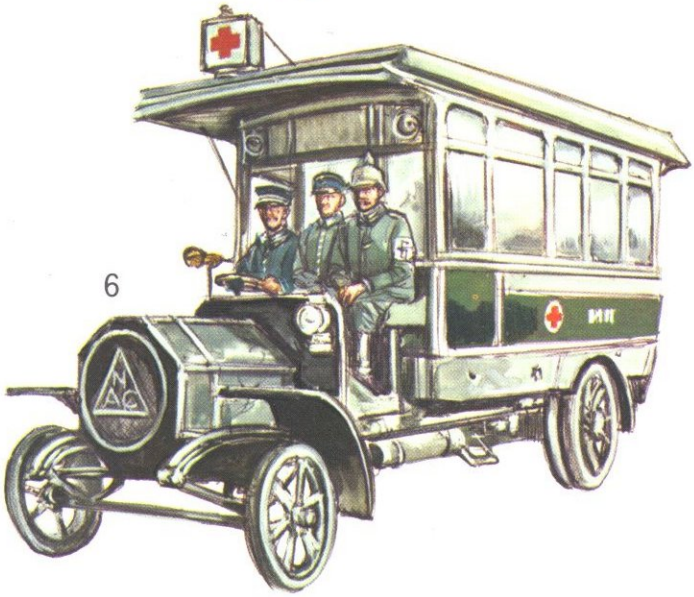
2

3

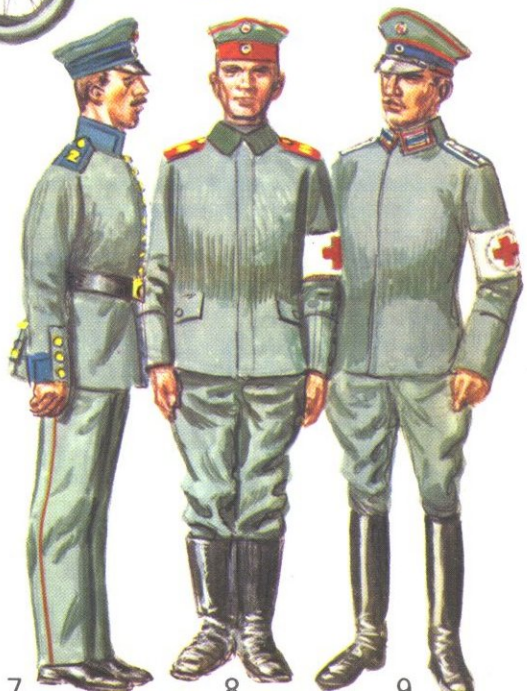
4



5



6



7 8 9

La marine de guerre

Étendue tout d'abord à toutes les mers du globe, la guerre sur mer se réduisit assez vite aux seules eaux européennes par suite du blocus sévère exercé par les Alliés.

Les forces en présence en 1914 se répartissaient comme suit, unités en construction non comprises :

	Grande-Bretagne	France	Russie	Allemagne	Autriche-Hongrie
Dreadnoughts[1]	24	3	—	13	3
Croiseurs de bataille	9	—	—	3	—
Cuirassés et croiseurs cuirassés	40	33	12	20	9
Croiseurs légers	52	20	9	33	7
Destroyers[2]	208	83	98	142	48
Sous-marins	79	72	32	25	6

En 1915, l'Italie allait ajouter aux forces navales alliées l'appoint de : 6 dreadnoughts, 7 cuirassés, 13 croiseurs, 60 destroyers, 20 sous-marins et une flottille de vedettes lance-torpilles.

L'Allemagne, venue tardivement à la fabrication des sous-marins, allait combler rapidement son handicap et aligner près de 350 de ces redoutables engins entre 1914 et 1918.

En 1917, les États-Unis vinrent opposer aux Centraux leur flotte puissante, la troisième du monde à l'époque avec ses 34 cuirassés, 70 destroyers, 40 torpilleurs et 60 sous-marins.

1. Grands cuirassés; du nom d'un bâtiment anglais lancé en 1907, qui fut copié par toutes les marines.
2. Ou contre-torpilleurs. *Destroyer*, en anglais, signifie destructeur.

MARINES AUSTRO-ALLEMANDE ET TURQUE

1. Grades de la marine allemande : a) amiral; b) vice-amiral; c) contre-amiral; d) capitaine; e) capitaine de frégate; f) capitaine de corvette; g) capitaine-lieutenant; h) premier lieutenant; i) lieutenant; j) casquette d'amiral. — 2. Grades de la marine austro-hongroise : a) amiral; b) vice-amiral; c) contre-amiral; d) capitaine; e) capitaine de frégate; f) capitaine de corvette; g) capitaine-lieutenant; h) premier lieutenant; i) casquette d'amiral.

3. Matelot allemand. — 4. Matelot autrichien. — 5. Premier lieutenant allemand. — 6. Vice-amiral allemand en grand uniforme.

7. « Friedrich der Grosse ». — 8. Pavillon de guerre allemand. — 9. Le cuirassé d'escadre « Bamberg », Allemagne. — 10. Pavillon autrichien. — 11. Pavillon de l'amiral, Autriche. — 12. Pavillon allemand. — 13. Pavillon de vice-amiral, Allemagne. — 14. Grand pavillon turc.

MARINES ANGLAISE, ALLEMANDE ET AÉRONAVALE (pp. 142-143)

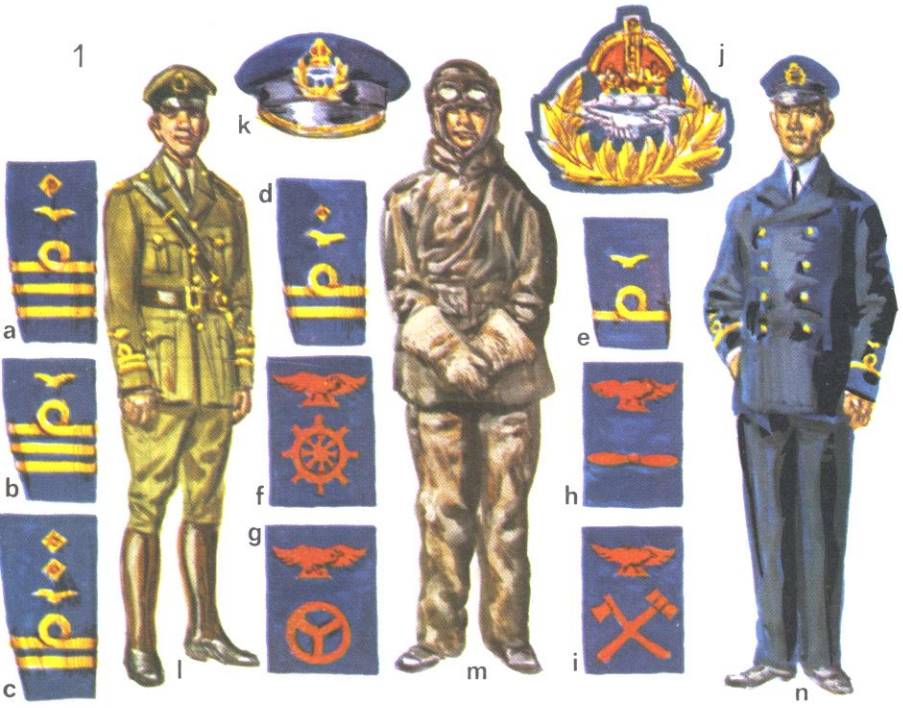
1. Royal Naval Air Service, Grande-Bretagne : a) wing-captain; b) wing-commander; c) squadron-commander; d) flight-commander; e) flight-sub-lieutenant; f) pilote de dirigeable; g) pilote d'avion ou d'hydravion; h) ingénieur; i) artisan; j) emblème de casquette; k) casquette d'officier; l) pilote en kaki; m) pilote en tenue de vol; n) tenue de service normale.

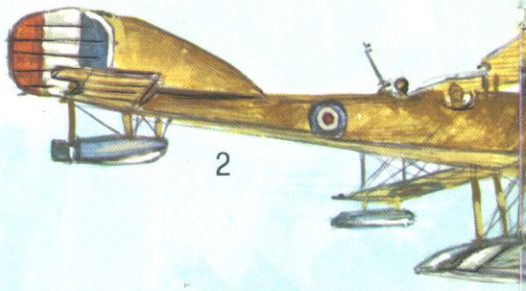
2. « Short 184 », G.-B. — 3. « Friedrichshafen FF 33 E », All. — 4. « Sopwith Baby », G.-B. — 5. Le « Furious », croiseur transformé en porte-avions, G.-B. — 6. « Macchi M 5 », Italie. — 7. Patrouilleur avec cerf-volant du capitaine Sacconay, Fr. — 8. Remorqueur de ballon captif (lutte anti-sous-marine).

9. Une torpille vue en coupe : au centre, le réservoir d'air comprimé; à l'arrière, les régulateurs et le moteur. — 10. Sous-marinier allemand. — 11. Sous-marin allemand type 1912. Le canon de pont n'existait pas encore sur les sous-marins de ce type.

1
a
b
c
d
e
f
g
h
i
j
2
a
b
c
d
e
f
g
h
i
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14

1


a
b
c
d
e
f
g
h
i
j
k
l
m
n

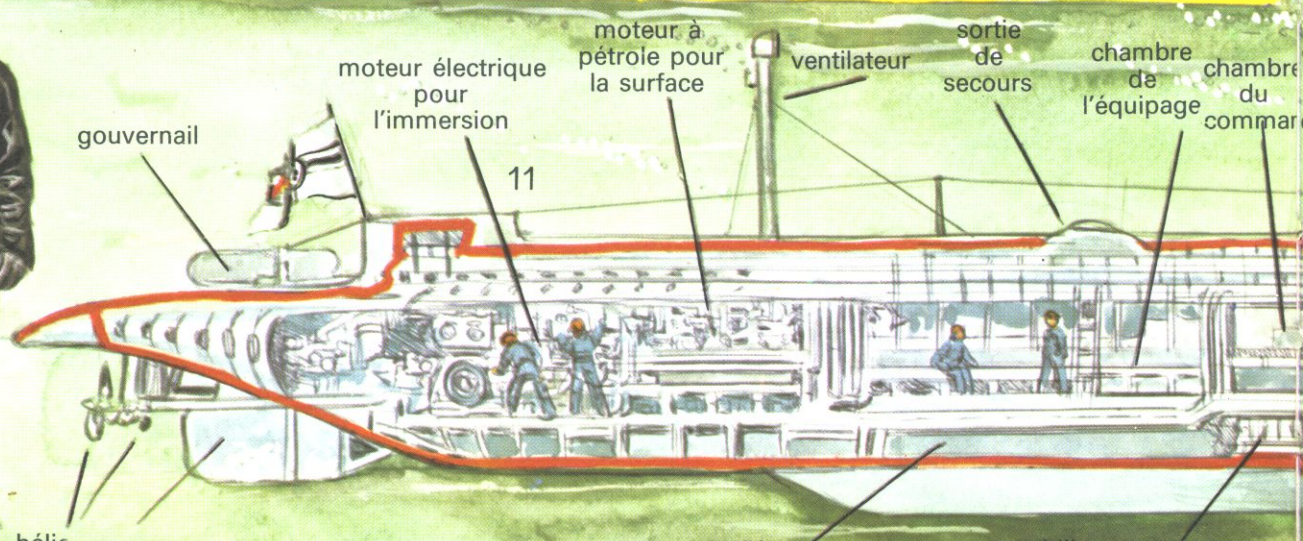


2

9

10

11


gouvernail
moteur électrique pour l'immersion
moteur à pétrole pour la surface
ventilateur
sortie de secours
chambre de l'équipage
chambre du commar
hélic
huile lubrifiée
stabilisateurs

3
4
5
6
7
8
coupole
dant
périscopes
chambre de quart
carré des officiers
sas de secours
chambre des torpilles
ventilateur
lance-torpilles
stabilisateurs
huile lourde

Voici les pertes totales de la guerre sur mer[1] :

	Grande-Bretagne	France	Italie	États-Unis	Russie	Japon	Allemagne	Autriche-Hongrie	Turquie
Dreadnoughts	11	4	3	—	3	—	1	3	1
Croiseurs de bataille	3	—	—	—	—	—	6	—	—
Cuirassés	12	5	1	1	2	—	—	—	—
Croiseurs légers	12	—	2	—	—	2	17	3	1
Destroyers	67	12	8	2	20	1	66	6	3
Sous-marins	54	14	8	—	20	—	199	14	—

Les plus lourdes frappèrent la « Home Fleet », qui payait le prix de son extraordinaire combativité.

Il était évident que la flotte de guerre allemande ne pouvait prétendre, avec les faibles forces de ses alliés, à la maîtrise des mers. De plus, si elle avait élevé le calibre de son artillerie terrestre à des proportions colossales, elle n'avait pas compris l'importance de l'artillerie de marine. Le calibre de 280 mm était le plus employé, alors que le *Queen Elizabeth* anglais avait des pièces de 380, le *Czarévitch* russe du 320 et le japonais *Kongo* des 356.

Les navires de guerre allemands et autrichiens n'en étaient pas moins redoutables, car ils envoyaient leurs terribles bordées avec une précision remarquable. Le *Von der Tann* expédiait, en une seule salve de ses 280, un poids d'acier explosif de 2.700 kg. Les trois cuirassés autrichiens du type *Viribus Unitis* pouvaient expédier chacun, d'un seul bord, la salve de douze canons de 305, soit 5.675 kg. Fait étonnant à noter en passant, l'un de ces monstres de 20.300 tonnes fut coulé dans le port de Pola, en 1918, par un nageur d'assaut italien muni d'une misérable petite mine!

Quant à l'appoint de la marine de guerre turque, il était négligeable en dépit du renfort des croiseurs allemands *Goeben* et *Breslau*. Les croiseurs, tels le *Haireddin-Barbarossa* et le *Medjidié*, avaient été coulés ou torpillés avec une désolante rapidité.

L'escadre

La formation la plus utilisée par l'escadre était la ligne de file, chaque bâtiment suivant le précédent à une distance de quatre cents mètres environ. En virant tous, simultanément, de 45°, les navires formaient la « ligne de relèvement »; virant de 90°, l'escadre adoptait la « ligne de front ».

Une fois l'ennemi repéré, l'amiral commandait le signal de préparation au combat, qui déclenchait sur chaque bâtiment le « branle-bas de combat ». Les navires chargés d'éclairer le gros de l'escadre opéraient « en râteau » sur une ligne perpendiculaire à la route suivie, ou « en éventail ». Une fois l'ennemi accroché, les croiseurs et les destroyers laissaient le champ libre aux grosses unités et ne réapparaissaient que pour achever leur œuvre à la torpille.

Pour le tir, on employait des télémètres du type marin, mais l'officier de tir utilisait fréquemment le tir préalable d'une pièce dite « pièce de réglage », qui permettait de mieux apprécier la distance exacte de l'ennemi. C'était par le truchement de

1. A l'exclusion des pertes par explosion accidentelle.

MARINE FRANÇAISE (I)

1. Breveté provisoire. — 2. Breveté. — 3. Quartier-maître. — 4. Second maître. — 5. Maître. — 6. Premier maître. — 7. Maître principal. — 8. Aspirant. — 9. Enseigne de 2e classe. — 10. Enseigne de 1re classe. — 11. Lieutenant de vaisseau. — 12. Capitaine de corvette. — 13. Capitaine de frégate. — 14. Capitaine de vaisseau. — 15. Contre-amiral. — 16. Vice-amiral. — 17-18-19. Tireurs. — 20. Titulaire du brevet supérieur. — 21. Breveté d'aéro-navale. — 22. Insigne général sur le bras droit (matelots). — 23. Breveté de T.S.F. — 24. Chef de section canonnage et mousqueterie. — 25. Canonnier breveté, sur le bras gauche.

26. Le cuirassé « Bouvet ». — 27. Fusilier marin, août 1914. — 28. Enseigne. — 29. Bataillon de marins, novembre 1914. — 30. Second maître. — 31. Fusilier marin. — 32. Fusilier marin, 1918.

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32

transmetteurs d'ordres électriques ou hydrauliques que se faisaient ensuite les corrections de tir.

La guerre sur mer

Le premier navire coulé fut le mouilleur de mines allemand *Königin Luise*. L'*Amphion*, le navire anglais qui l'avait envoyé au fond, sauta lui-même ensuite sur les mines de sa victime. Ce match nul d'août 1914 symbolise la neutralisation réciproque des deux flottes tout au long de la guerre.

Cependant, quelques unités que l'Allemagne destinait à la défense de ses colonies livrèrent aux Anglais la bataille de Coronel, dans les eaux chiliennes. Vaincus, les Anglais eurent leur revanche aux îles Falkland : un seul navire allemand échappa à la destruction.

Dans les eaux européennes, on ne vit à l'époque que deux rencontres : l'une à Héligoland en août 1914, où les Anglais coulèrent trois croiseurs légers et un destroyer; l'autre au Dogger Bank[1] en janvier 1915, où les Allemands furent repoussés et perdirent un croiseur, le *Blücher*.

Dans la Baltique, les Russes n'eurent aucune difficulté à déjouer une tentative de débarquement allemande en Courlande et une attaque sur le golfe de Riga.

En février 1915, les Français et les Anglais tentèrent d'ouvrir, par la seule force de leurs navires de guerre, le passage des Dardanelles que défendaient les Turcs. Le résultat fut désastreux. Le débarquement tardif de cinq divisions alliées, le 25 avril, ne parvint qu'à alourdir le bilan des pertes : 5 cuirassés et 1 croiseur de bataille coulés, 50 navires gravement endommagés, 250.000 hommes. Un effrayant cimetière d'hommes et de bateaux.

La dernière grande bataille navale de la Première Guerre mondiale se déroula le 31 mai 1916 au large des côtes norvégiennes; on l'appellera la bataille du Jutland. Revendiquée à l'époque comme une victoire par l'Allemagne, qui avait infligé aux Anglais la perte de plusieurs de leurs meilleures unités, cette bataille fut décisive pour la Grande-Bretagne : finalement, elle repoussa la « Hochseeflotte », qui, dès lors, fut définitivement immobilisée dans ses ports.

L'inactivité des équipages allemands provoqua de nombreuses mutineries dès le mois de mai 1917. Sévèrement réprimées, elles éclatèrent à nouveau en octobre 1918 au moment où un dernier raid allait être tenté vers la Manche.

La guerre sous-marine

Le sous-marin ne devait pas, dans l'esprit des Allemands, intervenir en masse dans leurs plans de victoire rapide. C'est le blocus efficace des marines alliées qui décida et révéla la puissance insoupçonnée de l'arme sous-marine.

Les 25 premiers sous-marins opérationnels allemands de 1914 étaient du type U mis en chantier en 1904. Ils portaient les numéros de série U-5 à U-30. Au cours de la même année, 10 autres unités toujours plus perfectionnées étaient venues augmenter la flottille. D'année en année, cette progression numérique et technique allait s'accélérer et atteindre 343 exemplaires en 1918. Les sous-marins allemands existaient en trois versions : côtiers, mouilleurs de mines et de croisière. Une version ultra-moderne du sous-marin de croisière, le croiseur-sous-marin, né en 1917, avait deux canons de 150 et pouvait lancer de 16 à 20 torpilles. Les pertes alliées et neutres dues à la seule action de ces « requins d'acier » représentent 11.750.000 tonneaux[2]. Le torpillage du *Lusitania*, le 7 mai 1915, restera un des plus célèbres de l'histoire.

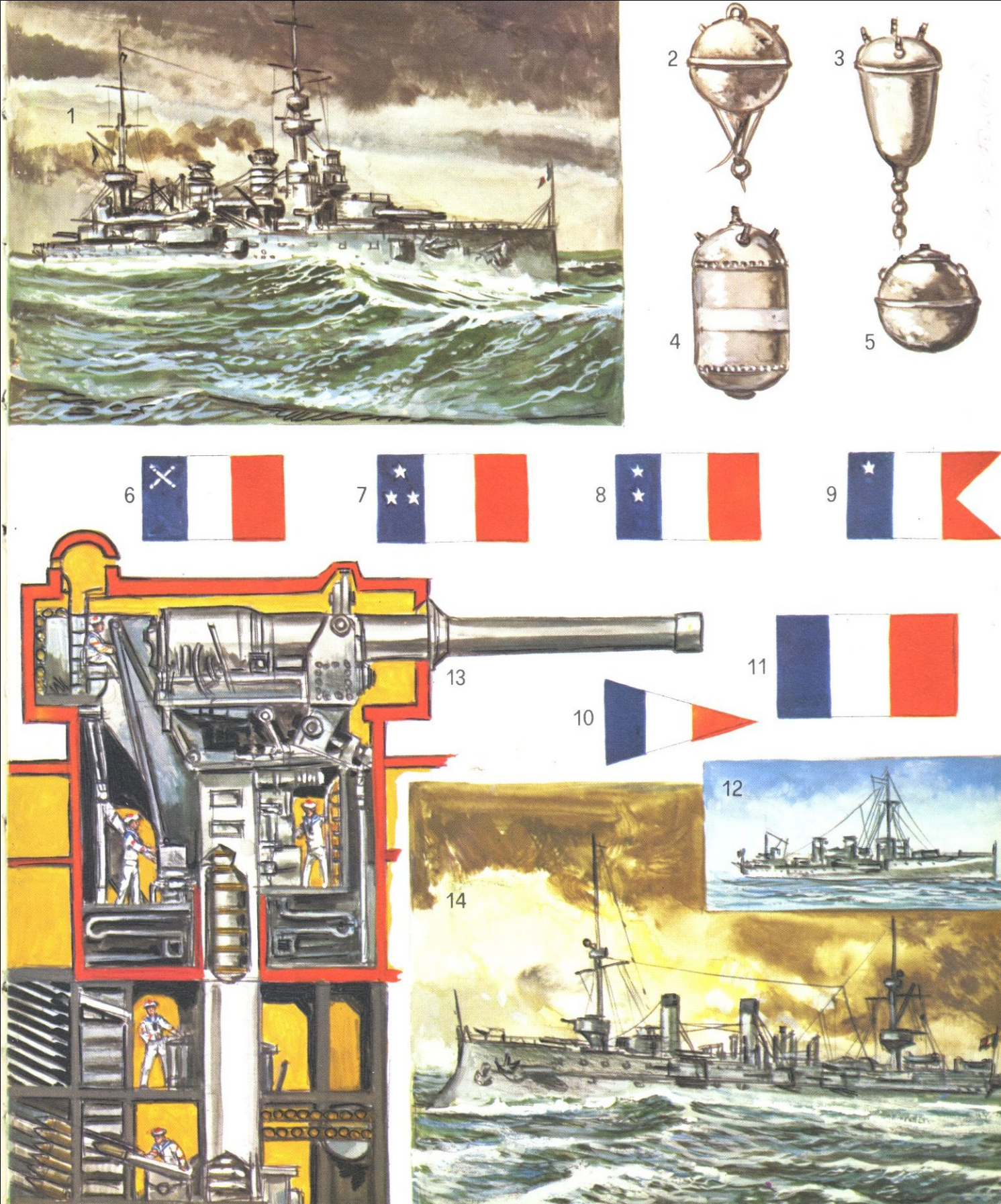
1. Haut-fond sableux de la mer du Nord.
2. *Tonneau :* 100 pieds cubes ou 2,83 m^3; unité de volume dans laquelle on exprime la jauge ou capacité de transport d'un navire.

MARINE FRANÇAISE (II)

1. Le « Gaulois », croiseur cuirassé. — 2-3-4-5. Types de mines.

6. Pavillon de l'amiral. — 7. Id. du vice-amiral. — 8. Id. du contre-amiral. — 9. Id. du capitaine de vaisseau. — 10. Id. du capitaine de frégate. — 11. Grand pavillon.

12. Le contre-torpilleur « Cassini », surnommé le yacht du Président. — 13. Vue en coupe d'une tourelle de cuirassé. — 14. Le cuirassé « Jean-Bart ».


1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14

Les navires de guerre n'avaient pour défense contre les torpilles que le filet, qui ne pouvait servir en marche car, alors, il flottait et freinait considérablement la vitesse. Le navire n'avait d'autre ressource que de repérer à temps le sillage de la torpille pour modifier sa route et éviter la collision fatale. Le service de veille continuelle imposé aux marins par le danger de ces attaques était l'un des plus grands facteurs de fatigue des équipages.

Les ballons captifs et même des cerfs-volants, imaginés par le capitaine Sacconay, permettaient de surveiller une large surface. Un hydrophone, d'invention française[1], rendit d'innombrables services dans la détection des sous-marins.

Le sous-marin avait un handicap difficile à surmonter : un rayon d'action relativement faible. Les Allemands avaient pallié cet inconvénient en multipliant les ravitailleurs, paisibles cargos d'apparence neutre qui attendaient, en des points soigneusement fixés à l'avance, que le U-Boot vienne se ravitailler en pétrole, en gazoline[2] et en explosifs. Parfois, les côtes de pays plus ou moins sympathisants ou particulièrement désertes recelaient de véritables magasins d'approvisionnement.

L'aéro-navale

La première tentative aéro-navale fut allemande et suscitée par le blocus allié. Le cargo *Wolf*, converti en croiseur auxiliaire, fut doté d'un hydravion qui devait l'aider dans ses missions de guerre de course contre le trafic commercial ennemi. L'Angleterre suivit peu après, et ce fut un hydravion qui repéra la flotte ennemie lors de la fameuse bataille du Jutland.

Les Anglais furent les premiers à concevoir un véritable porte-avions qui dispenserait de la manœuvre de mise à l'eau et de repêchage à l'aide d'une grue, système utilisé jusqu'alors. C'est un croiseur léger, le *Furious*, qui vit son pont avant se couvrir d'une piste pour le décollage, puis fut pourvu d'une piste arrière servant à l'atterrissage. Il rendit de tels services qu'en 1921 on le transforma en porte-avions du type actuel en déplaçant ses superstructures, ce qui lui donna une piste ininterrompue de la proue à la poupe. Il servit ainsi durant toute la Seconde Guerre mondiale.

Les autres nations eurent aussi leurs hydravions, qui furent principalement chargés de la surveillance des côtes.

Les « Royal Marines »

Cette infanterie de marine anglaise intervint fort utilement sur la côte belge. Elle fut débarquée à Ostende pour soutenir les troupes belges et tenter de créer une diversion contre le flanc de l'offensive allemande. La tentative ayant échoué, les « Royal

1. Dû au physicien Jean Perrin (1870-1942), créateur du Centre national de la recherche scientifique et du palais de la Découverte, prix Nobel de physique en 1926. Il inventa également un géophone utilisé dans la guerre des mines.
2. Essence légère qui se sépare du pétrole brut lors d'une première distillation.

MARINES ANGLAISE ET AMÉRICAINE

1. Le « Resolution », cuirassé du type dreadnought, G.-B. — 2. Grand pavillon, G.-B. — 3. Enseigne « blanche ». — 4. Enseigne « bleue ». — 5. Pavillon de l'amiral. — 6. Id. du vice-amiral. — 7. Id. du contre-amiral. — 8. Id. du commodore. — 9. Pennon blanc. — 10. Pennon bleu. — 11. Pennon rouge.

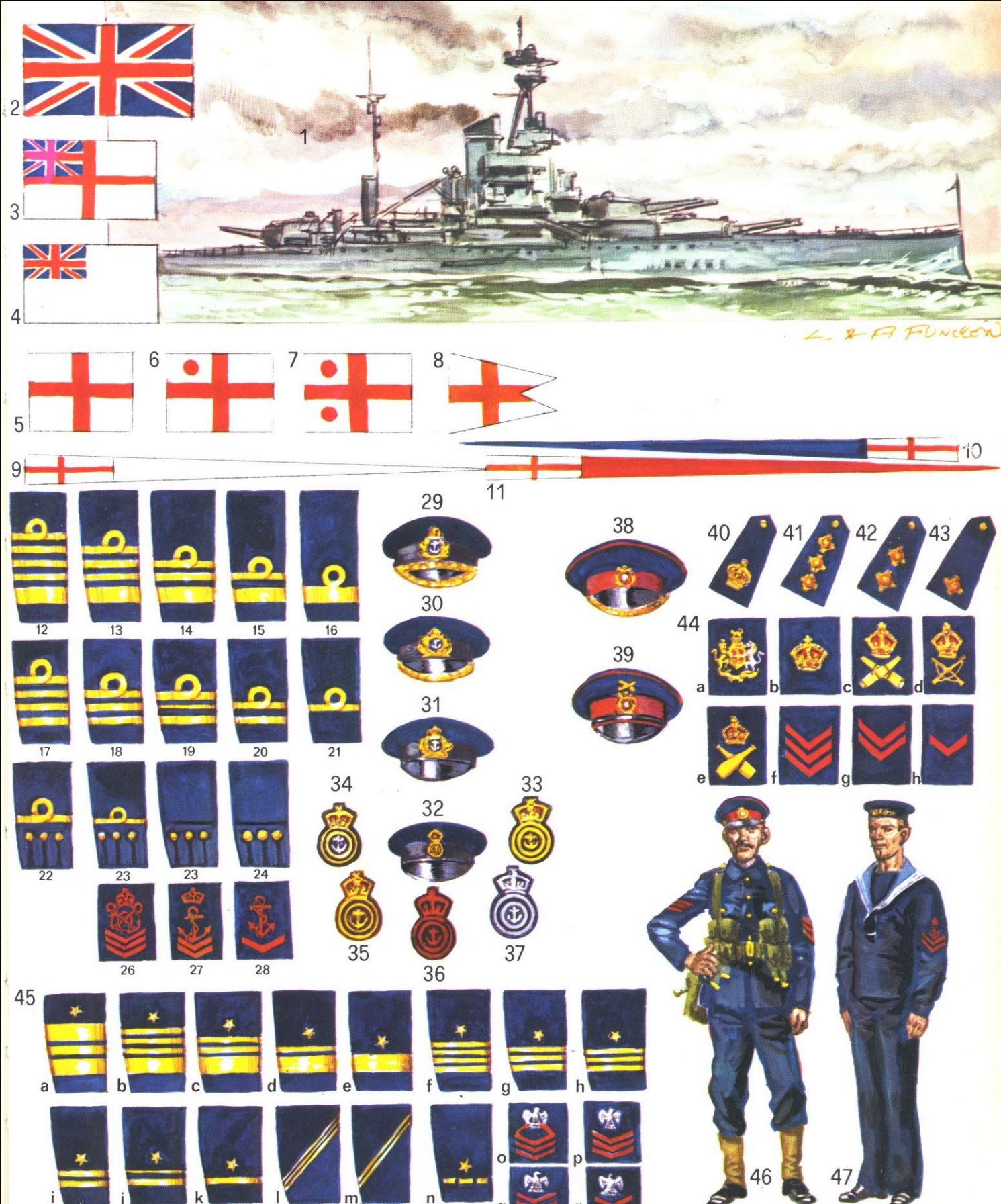
Grades britanniques : 12. Amiral de la flotte. — 13. Amiral. — 14. Vice-amiral. — 15. Contre-amiral. — 16. Commodore de 2e classe. — 17. Capitaine. — 18. Commandant. — 19. Lieutenant-commandant. — 20. Lieutenant. — 21. Sous-lieutenant. — 22. Maître canonnier. — 23. Second maître canonnier. — 24. Second maître télégraphiste. — 25. Aspirant. — 26. Quartier-maître de 1re classe. — 27. Quartier-maître de 2e classe. — 28. Matelot de 1re classe.

29. Casquette d'amiral. — 30. Id. de commodore. — 31. Id. de lieutenant-commandant. — 32. Id. de sous-officier. — 33. Insigne de casquette pour la branche civile. — 34. Id. pour la branche militaire. — 35. Ingénieur électricité-moteurs et artificier. — 36. Artificier de 5e classe, steward, cuisinier. — 37. Musicien. — 38. Casquette d'officier de l'infanterie légère de la Royal Marine. — 39. Casquette de la Royal Marine Artillery.

Grades des Royal Marines : 40. Major. — 41. Capitaine. — 42. Lieutenant. — 43. Second lieutenant. — 44. a) sergent-major; b) quartier-maître sergent instructeur de l'infanterie; c) idem d'artillerie; d) idem de mousqueterie; e) idem en culture physique; f) sergent; g) caporal; h) premier soldat.

45. Grades de la marine américaine : a) amiral de la flotte; b) amiral; c) vice-amiral; d) contre-amiral; e) commodore; f) capitaine de vaisseau; g) capitaine de frégate; h) lieutenant de vaisseau; i) lieutenant; j) second lieutenant; k) enseigne; l) aspirant de 1re classe; m) aspirant de 2e classe; n) maître principal; o) premier maître; p) quartier-maître de 1re classe; q) quartier-maître de 2e classe; r) quartier-maître de 3e classe.

46. Royal Marine, G.-B. — 47. Matelot de la Royal Navy.


1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
23
24
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
a
b
c
d
e
f
g
h
45
a
b
c
d
e
f
g
h
i
j
k
l
m
n
o
p
46
47

Marines » furent rembarqués le 31 août 1914, pour réapparaître le 2 octobre à Anvers où leur courage ne parvint pas à endiguer la marée irrésistible de l'envahisseur.

Les « demoiselles au pompon rouge »

Deux jours et deux nuits, les 9 et 10 octobre 1914, les fusiliers marins français avaient tenu ferme, sans dormir ni manger, tandis que l'armée belge, épuisée, retraitait vers Bruges. Le 13, la brigade Ronarc'h entrait à Thourout et, placée sous les ordres du roi Albert, s'installait à Dixmude à proximité de la gare où affluaient les rescapés de la citadelle d'Anvers. Avant même que les tranchées ne fussent creusées, deux cent cinquante mille Allemands déferlaient. On se battit au corps-à-corps jusqu'au 18!

Appelés pour quatre jours, ils combattirent jusqu'au 10 novembre avant d'abandonner la ville martyrisée aux Allemands.

Certaines compagnies, fortes au complet de deux cent cinquante hommes, n'en comptaient plus la moitié. La 11e compagnie du 1er régiment n'avait plus que onze hommes!

Dès janvier 1915, les pompons rouges reformés étaient de nouveau là, sur l'Yser.

Après treize mois de front, la brigade marine fut ramenée à l'arrière; sur les seize mille hommes qui y avaient servi, 40 % avaient été tués ou blessés ou encore portés disparus.

Quatre mille citations et huit cents croix de la Légion d'honneur et médailles militaires consacrèrent la gloire conquise par les fusiliers marins dans les fanges de l'Yser.

Principaux ouvrages consultés

(suite de la liste figurant dans le tome Ier)

Histoire de l'armée française (Gl WEYGAND).
Sabre au poing ! (M. DUPONT).
Encyclopaedia Britannica (édition 1967).
The Yellowlegs (R. WORMSER).
Das Ehrenkleid des Soldaten (M. LEZIUS).
The Mounted Troops of the British Army (Col. ROGERS).
Unsere Marine Uniform (J. ZIENERT).
The Uniforms of the United Navy (J. C. TILY).
Age of Great Guns (F. E. COMPARATO).
Les Armes à feu (D. POPE).
The Real War 1914-1918 (B. LIDDELL HART).
Der Weltkrieg (VON KUHL).
Weapons (E. TUNIS).
Great Weapons of the World War I (W. G. DOOLY).
Der Deutsche Soldatenkalender.
Histoire mondiale de la marine (Amiral BARJOT et J. SAVANT).
Fusiliers et canonniers marins (MAUCLÈRE).
Service Medals, Ribbons and Badges (H. TAPRELL DORLING).

Index

A

aéro-navale, 148.
affût, 74, 84, 114, 118-120.
affût-truck, 86.
Albert Ier (roi des Belges), 150.
ambulance, 130-132.
ammonal, 116.
artillerie allemande, 92, 104-114, 144.
» américaine, 102.
» anglaise, 94-98, 144.
» autrichienne, 92, 116-118, 144.
» belge, 98-100.
» bulgare, 118-120.
» française, 70-92.
» italienne, 102.
» roumaine, 102.
» russe, 102, 144.
» serbe, 102.
» turque, 118.
artillerie antiaérienne, 120-122.
artillerie sur rails, 86, 96.
ataman, 46-48.
attila, 56-58.
Austro-Daimler, 118.
auto blindée, 38.
autocanon, 20.
automitrailleuse, 20.
aviation, avions, 78, 102, 120-122.

B

baïonnette, 20, 28, 70.
ballon captif, 122-124, 148.
bandes molletières, 20, 134.
Bange (de), 70, 84.
barbelés, 72, 92, 126-128.
batterie, 70, 82, 94-102, 120.
» alpine, 74.
» antiaérienne, 122.
» de côte, 70.
bêche, 114.
Béclère (médecin militaire), 132.
berceau, 114, 118.
blessés, 126, 130-134.
bleu horizon, 20, 34, 90.
Bordas (médecin militaire), 134.
Brialmont (général), 92.

C

cacolet, 130.
caisson, 74, 78, 106-108.
canon-revolver (All.), 88.
canons (voir aussi *mortiers* et *obusiers*) :
» antiaériens Flak (All.), 122.
» court Baquet (Fr.), 70.
» de marine (All.), 112-114.
» » (Fr.), 84-86.
» de montagne (Fr.), 74.
» Obouchov (Russie), 102.
» Stokes and Newton (Angl.), 96.
» 37 (Fr.), 88, 102.
» 75 (Belg.), 98-100.
» » (Bulg.), 120.
» » (Fr.), 70, 74-84, 88, 102, 106, 120.
» » (It.), 102.
» » (Serbie), 102.
» » (Turquie), 118.
» 76,5 (Autr.), 116.
» 77 (All.), 106-108, 120.
» 80 de Bange (Fr.), 74.
» 105 Schneider (Fr.), 86.
» 120 long de Bange (Fr.), 70.
» 138 Reffye (Fr.), 70.
» 155 C.T.R. Rimailho (Fr.), 70, 84.
» 155 et 194 G.P.F. (Filloux) (Fr.), 86.
carabine allemande, 62-66, 110.
» anglaise, 44.
» autrichienne, 68.
» française, 16, 26-28.
» italienne, 50.
» portugaise, 52.
» roumaine, 52.
» russe, 46.
carabiniers cyclistes (Belg.), 12.
Carrel (Alexis), 132.
cartouche, 62, 74, 78.
cartouche explosive, 62.
cartouchière, 20, 48.
casino militaire, 60-62.
casque Adrian (Fr.), 20, 90.
» allemand, 40, 56, 110.
» anglais, 44.
» autrichien, 66-68.
» turc, 68.
» de cavalerie légère (Fr.), 24-26.
» de cuirassier (Fr.), 20, 24-26.
» de dragon (Fr.), 20, 24-26.
cavalerie allemande, 10-18, 54-66.
» américaine, 52.
» anglaise, 40-44.
» autrichienne, 66-68.
» belge, 12-14, 36-38.
» bulgare, 68.
» française, 10-34.
cavalerie italienne, 50.
» portugaise, 52.
» roumaine, 52.
» russe, 46-48.
» serbe, 50.
» turque, 68.
cavalerie lourde bavaroise et saxonne, 54.
chachka, 48.
chapska, 36-38, 56, 66.
chasseurs à cheval allemands, 54-58, 62.
» id. belges, 36-38.
» id. français, 16, 20-22, 26-34.
» id. roumains, 52.
chasseurs à pied allemands, 56.
» id. belges, 12.
chasseurs d'Afrique, 20-24, 32.
cheddite, 72.
cheval, 16-18, 22-34, 42, 52, 62, 86, 94.
chevau-légers allemands, 54-56, 66.
» italiens, 50.
chirurgie aux armées, 130-132.
Churchill, 94.
Cockerill, 98.
colback, 36, 56.
contre-mine, 128.
Cosaques, 46-48.
couvre-casque, 20, 26, 68, 110.
crapouillot, 72.
Creusot (Le), 120.
Croix-Rouge, 130-132.
cuirasse (All.), 54.
» (Fr.), 20, 26.
cuirassiers allemands, 14, 54, 62-66.
» français, 20-26, 34.
» russes, 46.
culasse, 76, 88, 108.
cyclistes, 38, 62.

D

Dakin (médecin militaire), 132.
débouchoir, 76-80, 108.
Delbet (médecin militaire), 132.
demoiselles (fusiliers marins), 150.
Depage (médecin militaire), 132.
Deport (colonel), 102.
détonateur, 80.
dolman, 36, 66.
dragons allemands, 40, 54, 66.
» anglais, 42.
» autrichiens, 66.
» français, 12-16, 20-28, 34.
» roumains, 52.
» russes, 46.

E

eau potable, 134.
école d'escadron, 24.
École de Vienne, 66.
éducation du cheval (Fr.), 24.
Ehrhardt (culasse), 108.
» (mortiers), 104-106.
Empire (premier), 10, 36.
escadre, 144-146.

F

feldgrau allemand, 56-58, 68.
» autrichien, 68.
» bulgare, 68.
Feldjäger, 54.
Feld-Kanone, 16, 108.
fez, 68.
flèche, 74, 102.
forts belges, 38, 90-92, 98, 112, 116.
» français, 90-92.
freins hydraulique et hydropneumatique, 74-76, 106, 110, 116.
fusée, 70, 78-82, 104, 108.
» à signaux, 74.
fusil, 76, 120.
fusiliers marins anglais, 148-150.
» » français, 150.

G

Galet (capitaine), 12-14.
Garde (All.), 54, 58-60.
» (Bulg.), 68.
» (Russie), 46.
» (Turquie), 68.
gendarmerie belge, 38.
» roumaine, 52.
Genève (Convention de), 88.
génie, 126-128, 134.
grenade, 70.
Grosse Bertha, 114.
Guerre mondiale (2e), 86, 102, 118, 122, 148.
guides belges, 12, 36.
» italiens, 50.
Guillaume II (le « Kaiser »), 10, 14, 40, 58-60.

H

harnachement de la cavalerie (All.), 62.
» » (Fr.), 34.
Haussner, 106.
Herr (général), 84.
Home Fleet, 144.
hôpitaux, 130-132.
houseaux, 20.
hussards allemands, 14, 54-56, 62.
» anglais, 40-44.
» autrichiens, 66.
» bulgares, 68.
» français, 16, 20-22, 26, 32-34.
» hongrois, 48.
» roumains, 52.
» russes, 46.
hydravions, 148.
hydrophone, 148.

I

infirmiers, 130.
instruction du cavalier (All.), 12.
» » (Fr.), 22-24.
intendance, 136-138.

J

Joffre, 84.
Jutland (bataille du), 146-148.

K

kaki anglais, 44.
» belge, 38, 100.
» français, 20.
kindjal, 48.
Krupp, 74, 98, 102, 106, 112-120.
Kurdes, 68.

L

Ladungswerfer, 104.
lance (doctrine, utilisation), 10-16.
lance et lanciers en Allemagne, 10-12, 16, 62.
» en Angleterre, 12, 40-44.
» en Autriche, 68.
» en Belgique, 12, 36-38.
» en France, 12-16, 26-28.
» en Italie, 50.
» en Roumanie, 52.
» en Russie, 12, 46-48.
lance-bombes, 72.
lance-torpilles (All.), 104-106.
» (Fr.), 72.
lance-torpilles (vedettes), 140.
Landsturm, 56.
Landwehr, 56.
Lange Max, 114.
Leman (général), 92.
Lloyd George, 94.
Lusitania, 146.
lyddite, 94.

M

maladie, 134.
maladie du 75, 84.
marine de guerre, 140-150.
Marne (bataille de la), 18, 66, 126.
Mathieu (général), 74-76.
médecins militaires, 130-134.
mélinite, 80, 86, 126.
Mencière (médecin militaire), 132.
Minenwerfer, 104-106.
mines marines, 144-146.
» terrestres, 128.
mitrailleuse, 18, 44, 50, 56, 88, 120.
mortiers allemands, 104-106, 112.
» autrichiens, 116-118.
» belges, 100.
» français, 72-74, 84-86.
mulet, 74, 130.

O

Obouchov, 102.
observatoires d'artillerie, 124.
obus (production et consommation), 88, 94, 112.
» abandonnés, 70.
» de l'artillerie lourde (Fr.), 84-88.
» de 37 (Fr.), 88.
» de 65 (Fr.), 74.
» de 75 (Fr.), 72, 76-88, 100.
» de 76,2 (Russie), 102.
» de 76,5 (Autr.), 116.
» de 77 (All.), 108.
» de 105 (All.), 110.
» de 150 (All.), 110.
» de 155 (Fr.), 84-88.
» de 210 (All.), 92.
» des pièces de siège (All.), 112.
» des 13 et 18 pounders (Angl.), 94.
obus-torpille, 72.
obusiers allemands, 110-114.
» américains, 102.
» anglais, 94-96.
» autrichiens, 116.
» belges, 92, 98.
» français, 86.
» roumains, 102.
officiers (All.), 56-62.
oléonaphte, 76.

P

pallasch, 54.
papacha, 48.
périscopes, 124.
pigeons voyageurs, 128.
plate-forme, 86, 114, 118-120.
porte-avions, 148.

poste d'écoute, 126-128.
pou, 134.
propagande allemande, 68.
Putcaux (fonderie de), 102.

R

radiologie, 130-132.
rations, 136-138.
ravitailleurs de sous-marins, 148.
remonte, 24.
Rennenkampf (général russe), 66.
revolver, 26, 62, 90, 110.
Rimailho, 70, 76, 84.
routes, 128.
Royal Marines, 148-150.

S

sabre allemand, 54-58, 62, 110.
» anglais, 44.
» autrichien, 68.
» français, 22, 26-34.
» italien, 50.
» russe, 46-48.
» des chasseurs à cheval français, 28-32.
» des cuirassiers allemands, 54, 62.
» » français, 26.
» des dragons français, 26.
sabre-baïonnette, 90, 110.
Sacconay (capitaine), 148.
Saint-Chamond, 84-86.
Sainte-Claire Deville, 76.
Sarrail (général), 50.
Schneider, 86, 100-102, 120.
sellette, 118.
service de santé, 130-134.
shako des chasseurs à cheval (Belg.), 38.
» id. (Fr.), 24, 28.
» des hussards (Autr.), 66-68.
shrapnel, 14, 24, 74, 78, 88, 94, 102, 108-110, 116, 120, 132.
Skoda, 116-118.
sotnia, 48.
sous-marins, 140-148.
spahis, 20-24, 32-34.

T

talpack, 100.
tcherkestan, 48.
télégraphe, 128.
téléphone, 82, 126-128.
thermite, 106.
torpille sous-marine, 140-148.
» terrestre, 72.
Touring-Club de France, 134.
train des équipages, 136.
tranchée, 20, 70-72, 88, 100, 104, 126, 130-132, 150.
tranchées (mal des), 134.

U

uhlans allemands, 14, 36-38, 54-56, 60-66.
» autrichiens, 66-68.
» bulgares, 68.
» russes, 46.
ulanka, 56-58, 68.
uniformes de la cavalerie allemande, 54-58.
» id. anglaise, 40, 44.
» id. autrichienne, 66-68.
» id. belge, 36-38.
» id. bulgare, 68.
» id. française, 20, 24-34.
» id. russe, 46-48.
» id. turque, 68.
» de l'artillerie allemande, 110.
» id. belge, 100.
» id. française, 90.

V

Van Deuren, 100.
Verdun, 92, 124, 128.
voïsko, 48.

W

Witte (de), 12.
Witworth, 88.
Wright (médecin militaire), 132.

Table des matières

Remerciements 9

Première partie : La cavalerie 10

Illusions et désillusions 10
- Une arme d'un autre âge 10
- 1914 : la désillusion 12
- La doctrine française 14
- La lance en France 14
- « La cavalerie agit par le mouvement » 16

La cavalerie française en 1914 22
- L'instruction du cavalier 22
- Le cheval 24
- Les régiments 24
- Harnachement de la cavalerie 34
- Le bleu horizon 34

La cavalerie belge 36
- L'uniforme 36
- La gendarmerie 38

La cavalerie anglaise 40
- La doctrine anglaise 40
- La cavalerie de la B.E.F. 42
- Uniforme et armement 44

La cavalerie russe 46
- L'armement 46
- Les Cosaques 46

La cavalerie des autres pays alliés 50
- L'Italie 50
- La Serbie 50
- Le Portugal 52
- La Roumanie 52
- Les États-Unis 52

La cavalerie allemande 54
- Les régiments 54
- Organisation 56
- L'habillement 56
- Les chefs 58
- Les casinos militaires 60
- Équipement et armement 62
- Le combat 62

La cavalerie austro-hongroise 66
- Les régiments 66
- L'uniforme et l'armement 66

Les cavaleries bulgare et turque 68
La Bulgarie 68
La Turquie 68

Deuxième partie : L'artillerie 70

L'artillerie française 70
L'artillerie de siège et de place 70
Les batteries de côte 70
L'artillerie de tranchée 70
Le canon de montagne 74
Le fabuleux 75 74
L'artillerie lourde française 84
Le minuscule 37 88
L'uniforme et l'armement 90
L'artillerie et les forts 90

L'artillerie anglaise 94
Les héros de Mons 96

L'artillerie belge 98
L'uniforme 100

L'artillerie des autres pays alliés 102
L'Italie 102
La Russie 102
La Serbie et la Roumanie 102
Les États-Unis 102

L'artillerie allemande 104
L'artillerie de campagne 106
L'armement et l'uniforme de l'artilleur 110
Les monstres de l'artillerie allemande 112

L'artillerie autrichienne 116
Le 305 Skoda « Motormörser » 116

Les artilleries turque et bulgare 118
La Turquie 118
La Bulgarie 118

L'artillerie antiaérienne 120

Les yeux de l'artillerie 122

Troisième partie : Génie, service de santé, intendance, marine 126

Le génie 126
La tranchée 126
Les barbelés 126
La mine 128
Le télégraphe et le téléphone 128
Les routes 128
Les pigeons voyageurs 128

Le service de santé 130
L'évacuation des blessés 130
Le service sanitaire en 1916 130
La chirurgie aux armées 132
Le service sanitaire en 1917 132
Vingt et un millions de blessés 132
Un paradoxe 134
L'ennemi minuscule 134
L'eau potable 134

L'intendance en France 136

La marine de guerre 140
L'escadre 144
La guerre sur mer 146
La guerre sous-marine 146
L'aéro-navale 148
Les « Royal Marines » 148
Les « demoiselles au pompon rouge » 150

Principaux ouvrages consultés 151

Index 153

Table des matières 155

Imprimé en Belgique par Casterman, S. A., Tournai.

D. 1972/0053/138.

L. & F. FUNCKEN